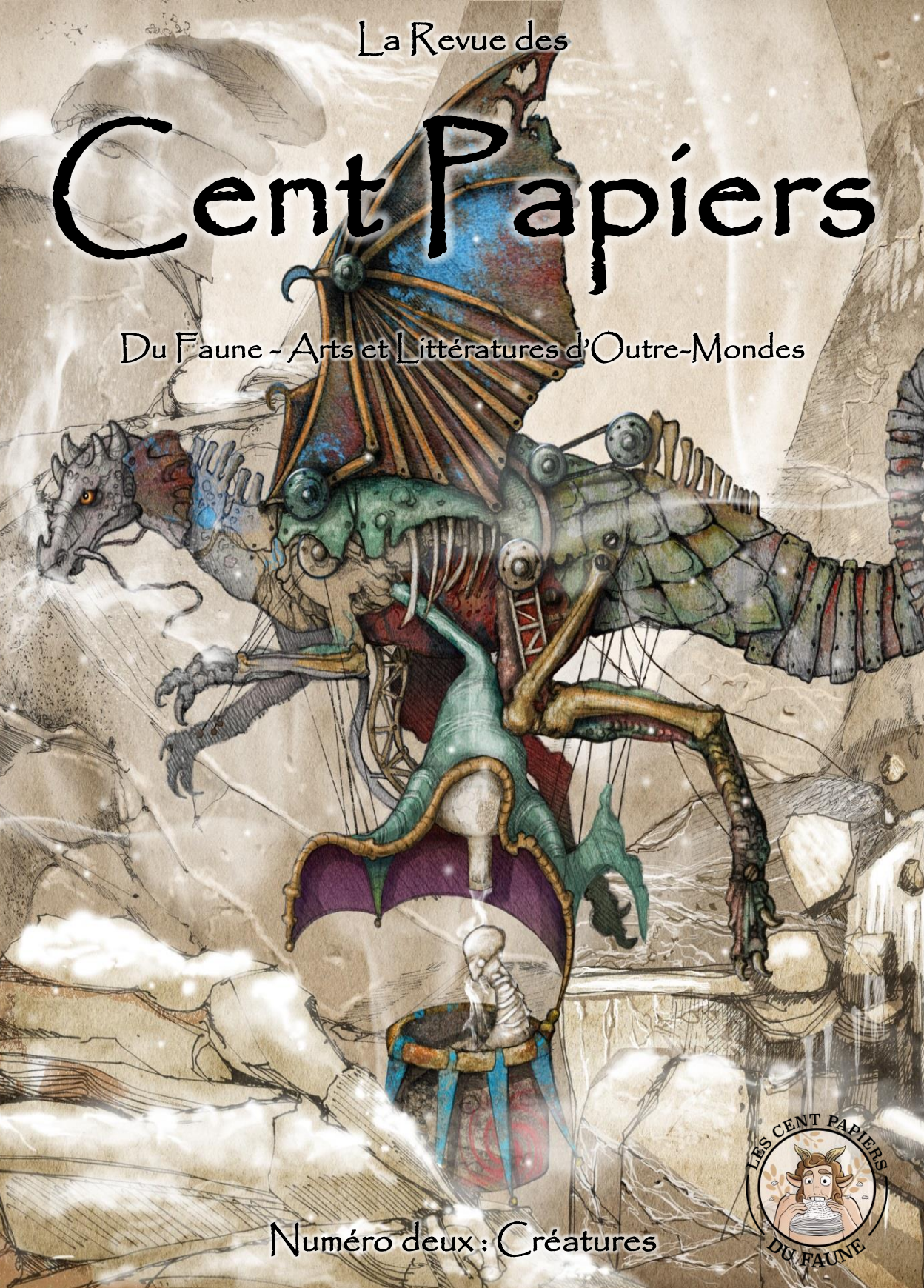


La Revue des

Cent Papiers

Du Faune - Arts et Littératures d'Outre-Mondes



Numéro deux : Créatures



Couverture : Drakon – Marie Capriata

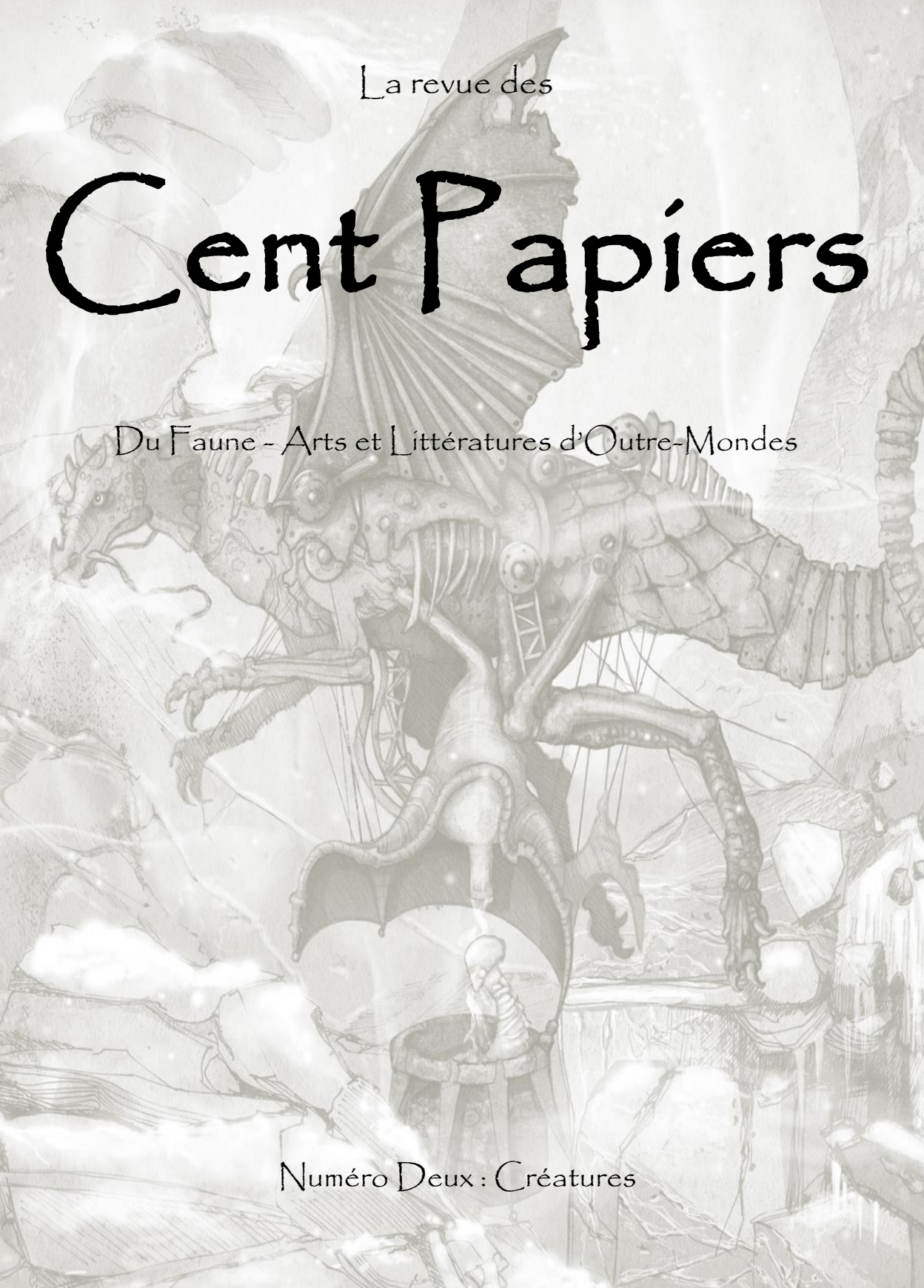
L'ensemble des nouvelles et des œuvres présentes dans cette revue
reste la propriété exclusive de leurs auteurs. L'ensemble des droits leur
est réservé.

© 2019 Association Le Faune – Arts et Littératures d'Outre-Mondes

ISSN 2680-7092

Éditeur : BoD-Books on Demand
12-14 rond-point des Champs-Élysées, 75008 Paris
Impression : Books on Demand, Norderstedt, Allemagne

ISBN : 978-2-3221-5766-2
Dépôt légal : Décembre 2019



La revue des

Cent Papiers

Du Faune - Arts et Littératures d'Outre-Mondes

Numéro Deux : Créatures

Propos préliminaires aux voyages

Après une longue errance, nos auteurs et artistes se sont confrontés aux créatures de leur imaginaire pour notre plus grand plaisir.

Avec le premier numéro, nous avons connu un beau succès, ce qui nous a invités à continuer. Cette fois encore, une centaine de participants ont répondu au rendez-vous avec des textes et des illustrations inspirés et inspirants.

Une nouvelle fois, nous répondrons à notre promesse de diversité et de qualité. Les créatures mettront en abîme le concept d'humanité, vous transporteront dans caves sombres et poisseuses ou vous montreront les merveilles du monde. Vous aurez peur, vous serez esbaudis, vous rirez au fil des pages et, parfois, vous poserez la revue pour réfléchir à ce que vous venez de lire car vous serez frappés en plein cœur par ces mots choisis.

Belle lecture, sémillant visiteur des autres mondes.

Le Faune – Arts et Littératures d'Outre-Mondes

Nota Bene : N'hésitez pas à soutenir le Faune en achetant la revue si vous le pouvez, les fonds serviront à payer les factures de l'association et à promouvoir la revue. De plus, 2 € sont systématiquement reversés à l'association Sea Shepherd sous forme de don pour chaque exemplaire papier acheté !



Sommaire



Propos préliminaires.....	page 5
Orante Sans Tête – Abdelkader Benamer.....	page 8
Des Fantômes dans la Cité – Ange Beuque	page 9
Orages – Marc Legrand.....	page 27
Voraz Conjura – Adrien Ramos.....	page 41
Les Fourmis – Joan Sénéchal.....	page 42
Minéralisation des Sentiments – Anthony Boulanger.....	page 48
L'Arpenteur – Patrick Fontaine.....	page 57
Les Planches – Aude Berlioz.....	page 58
Des Fleurs et des Mots – Nicolas Parisi	page 60
Le Pays des Monstres – Petit Caillou	page 72
Le Pays des Monstres – Cedric Bessaies.....	page 73
Au Crépuscule l'Abaton – Thomas Pinaire	page 83
Eclat de Monstres – Kimon	page 95



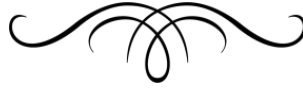
La Revanche de l'Horloger – Cédric Teixeira.....	page 96
La Bête – Sylvain Namur	page 113
Abaddon – Nathan Colot	page 119
Eaux Troubles – Amélie Sapin	page 120
La plus grosse Carpe – Claire Garand	page 136
Papy Carotte – Lam.....	page 147
Poursuite – Marie D.	page 148
Rencontre Cosmique – Thierry Fauquembergue	page 151
Death – Alailou	page 160
Ne pas brûler en vain – Patrick Ugen	page 161
Dragoon – Francis Leysen	page 165
Le Knodal – Laufest.....	page 166
The Mother – Samiki	page 174
Science sans Conscience... – Lancelot Sablon.....	page 175
Troll Souriant – Léonard Bertos.....	page 180
Biographies	page 182





Des fantômes dans la cité

Ange Beuque



— Attentat au grand meeting. Attentat...

Sariah se figea, saisie d'effroi. Elle remontait le boulevard tout en affûtant mentalement ses arguments lorsque ce sinistre avertissement l'avait arrachée à ses pensées. Ces propos lui étaient-ils destinés ?

La jeune femme fit volte-face. La silhouette s'évanouissait déjà dans une ruelle adjacente. Elle ne tenta pas de la suivre, foudroyée par la révélation de la nature de son mystérieux messenger.

Un fantôme. Elle savait la chose parfaitement impossible, pourtant elle était prête à le jurer : l'avertissement émanait bel et bien d'un être pourvu d'un halo.

Après quelques secondes d'incrédulité, elle se ressaisit et pressa le pas en direction du lieu du débat – non sans jeter aux Persistants qui la croisaient un regard suspicieux. C'est à dessein qu'elle avait refusé la commodité de son module pour effectuer le trajet, car la marche lui permettait généralement de mettre de l'ordre dans ses idées.

Pour cette fois, c'était raté : c'est encore fébrile qu'elle pénétra dans le modèle aménagé en coulisses. Son équipe de campagne l'y attendait et lui sauta dessus dès son arrivée pour procéder au maquillage, aux derniers ajustements techniques et à la répétition de quelques éléments de langage.

Devait-elle évoquer l'incident ? Emportée par le tourbillon des préparatifs, Sariah n'en eut pas vraiment l'occasion. Déjà, son équipe quittait les lieux en lui souhaitant bonne chance.



Aussitôt, les miroirs et patères disparurent dans les murs. Une paroi latérale se rétracta, permettant au module qu'occupait la jeune femme de s'arrimer à celui de son rival, créant un espace de débat hermétique, presque intimiste. Tous les capteurs, caméras et dispositifs enregistreurs entrèrent en action afin de retransmettre les échanges.

Les deux candidats en lice se dressaient face-à-face tels des gladiateurs. D'un côté, Sariah, l'outsider venue de la société civile qui rappela son combat de longue date pour la transparence et la reprise de contrôle de chaque citoyen sur ses données. De l'autre, monsieur Valentine, le maire sortant qui défendait ardemment son bilan.

En ces villes modernes, dont le poids démographique, économique et technologique était écrasant, le maire était doté de prérogatives étendues qui l'assimilaient presque à un seigneur auquel les territoires voisins étaient inféodés. La joute s'engagea sur les thèmes attendus, les deux candidats déroulant leur programme en termes de sécurité, d'emploi, de loisirs... À intervalles réguliers, des questions posées par les électeurs s'affichaient sur leurs interfaces, permettant d'approfondir certains sujets.

Logiquement, monsieur Valentine mettait en avant son expérience et tentait de prendre sa challengeuse en défaut, mais Sariah était parfaitement préparée. Elle ne se laissait pas désarçonner et rendait coup pour coup, sans pour autant prendre l'initiative. Car en dépit de ses efforts pour se concentrer, l'avertissement du fantôme continuait à la travailler.

Pourtant, elle avait suffisamment étudié la question des Persistants pour mesurer l'absurdité de ce qu'elle avait vécu. La conscience du présent qui animait les fantômes était totalement artificielle. S'ils pouvaient s'exprimer, c'était par le biais de puces vocales disséminées dans les rues. La plupart de leurs interactions étaient pré-programmées. Et s'il leur arrivait de réagir à une odeur trop forte ou de se plaindre du froid, ils ne le devaient qu'aux nombreux capteurs météorologiques auxquels leur logiciel était relié.



Les Persistants n'étaient rien de plus qu'un hologramme figé, dont le comportement était strictement délimité par une base de données que rien ne venait plus enrichir. Il était inconcevable que l'un d'eux ait pris connaissance d'un projet d'attentat et *décide* de l'en avertir.

Percevant peut-être son trouble, le maire entreprit de la déstabiliser en faisant référence à son passé de militante radicale, dont le champ d'action avait régulièrement flirté avec la légalité – et dont certains membres avaient depuis intégré son équipe de campagne.

La jeune femme savait le terrain miné. Les retours d'opinion en temps réel sur son interface traduisaient un fléchissement. Il fallait changer de sujet au plus vite.

— Nos concitoyens ont le sentiment d'étouffer, attaqua-t-elle pour reprendre la main. Nous vivons une croissance exceptionnelle, et vos réponses ne sont pas à la hauteur des enjeux.

— Vous savez aussi bien que moi que nous faisons face à un afflux démographique unique par son intensité, riposta sèchement son adversaire. C'est pourquoi je me suis attelé à repenser la ville en profondeur.

Les notifications de ses conseillers lui intimant d'être plus frontale se multipliaient. Elle embraya.

— Nombre de ces mesures ont été prises au mépris du droit à la vie privée de nos concitoyens ! Ni celui des vivants, ni celui des défunts, d'ailleurs... Nous avons le devoir de questionner les immenses problèmes éthiques que pose le programme Persistance que vous avez mis en place avec tant de légèreté.

Comme attendu, monsieur Valentine déroula son argumentaire habituel, retraçant avec pédagogie le fonctionnement et les enjeux du programme. Lorsqu'un citoyen mourait, sous réserve qu'il n'ait pas manifesté par écrit une opposition formelle à ce procédé, toutes les archives le concernant étaient exhumées et centralisées. Qu'elles proviennent des nombreux systèmes de vidéo-surveillance, des capteurs

qui jalonnaient la ville, des multiples systèmes d'identification ou des informations renseignées sur les réseaux sociaux, ces données étaient compulsées, recoupées et traitées par un logiciel spécial.

La gestuelle, l'apparence et la personnalité du défunt étaient retranscrites d'une manière aussi fidèle que possible et transférées dans le gigantesque *data center* de la ville. Puis ce profil était répercuté aléatoirement vers les innombrables micro-projecteurs qui jalonnaient la ville et les modules, générant un hologramme en proportion réelle qui se mettait à déambuler dans la cité comme du temps de son vivant.

Généralement, l'illusion était si troublante que même un proche s'y serait laissé prendre, s'il ne leur était infligé un halo translucide afin de les distinguer.

Officiellement, on leur donnait de nom de "Persistants" – mais il n'avait guère fallu attendre pour qu'ils soient affublés du sobriquet de "fantômes".

— Comment sont définies les priorités comportementales ? Comment est décidée leur apparence, le moment de leur vie qui est retranscrit ? l'interrogea Sariah en feu roulant, dans l'espoir d'enrayer son exposé trop bien huilé.

— Le logiciel est entièrement régi par de savants algorithmes.

— Mais ceux-ci ont eux-mêmes été créés par un programmeur humain. Sur quels critères ? Sur ce sujet comme sur tant d'autre, la transparence n'est pas votre fort...

— Vous semblez bien soucieuse, ironisa Valentine. Ne serait-ce pas votre propre postérité, pour le jour – que j'espère lointain – où vous intégrerez le programme, qui vous inquiète tant ? Avez-vous peur que des secrets soient révélés ?

La jeune femme encaissa sans broncher. S'agissait-il d'une menace voilée ? Elle réfléchit à toute vitesse à la riposte appropriée.

L'étrange avertissement proféré par le fantôme pouvait servir son



argumentaire, en démontrant que la situation n'était pas autant sous contrôle que son rival l'affirmait. Elle fixa Valentine droit dans les yeux et débuta son récit.

— Je ne crois pas que vous mesuriez les implications d'un tel programme, asséna-t-elle froidement. À ce sujet, il me semble important de rapporter une scène très dérangeante qui...

Elle s'interrompt brutalement, terrassée par le doute. Son adversaire arborait une expression goguenarde. Et s'il lui avait tendu un piège ? Après tout, le maire avait accès au *data center* où étaient stockés tous les profils. Avait-il pu corrompre les données d'un Persistant, de façon à la faire passer pour une folle ?

Hésitante, Sariah bredouilla et s'empêtra dans de vaseuses justifications. Son concurrent ne manqua pas l'occasion de tourner son manque d'assurance en dérision.

Lorsque le temps dévolu expira, les modules se désolidarisèrent l'un de l'autre et s'arrimèrent aux annexes occupées par leurs équipes de campagne respectives. Les cabines furent aussitôt reconfigurées en mode confidentiel de façon à procéder au débriefing à l'abri des dispositifs enregistreurs.

— Pas la peine de tourner autour du pot, fulmina Sariah. C'est un fiasco.

— Les premiers retours ne sont pas bons, admit son second. Valentine a déroulé sa partition. Pourtant, tu aurais pu le mettre en difficulté...

— Je sais. C'est ma faute. Je n'étais pas complètement concentrée.

Elle leur devait une explication – ne serait-ce que pour justifier son échec. D'une voix maîtrisée, elle leur narra ce qui lui était arrivé sur le chemin.

— C'est impossible, trancha l'un de ses assistants. Ça doit être une coïncidence, une phrase pré-formatée qui ne t'était pas destinée.



— Sacrée coïncidence, dans ce cas, qu'il fasse allusion à un meeting à trois jours de celui que je dois tenir !

— Alors quoi ? s'interrogea à voix haute son second. Une intimidation orchestrée par Valentine ?

— Je me pose la question.

— Moi, je l'ai toujours dit, ces monstruosité... vitupéra une technicienne.

— Ce ne sont pas des monstres, trancha Sariah. Ils ne sont que ce que nous en avons fait. Des coquilles vides...

Hors de question de lâcher la bride sur le sujet. Elle savait pertinemment que le terrain était miné, et que la dynamique qui l'avait portée au coude-à-coude avec le maire sortant demeurait fragile. Au sein même de son équipe de campagne, la question des persistants cristallisait de nombreuses divergences : certains militaient pour leur abrogation pure et simple, d'autres défendaient une simple limitation du dispositif, d'autres encore souhaitaient le réinitialiser pour une réforme en profondeur... Sariah était contrainte à d'habiles contorsions rhétoriques pour surfer sur ces mécontentements potentiellement incompatibles.

— Ce Persistant, tu crois que tu pourrais le reconnaître ? hasarda son second.

— Je ne sais pas. C'était si rapide... Quand bien même, comment pourrions-nous le retrouver ? C'était un fantôme parfaitement anonyme. Rien ne le distinguait de ses dizaines de milliers de semblables qui sillonnent les rues.

— Alors quoi, on annule le meeting ?

Sariah écarta sans ménagement la suggestion. L'échéance était trop importante. Elle avait besoin d'un coup d'éclat juste avant le scrutin pour donner l'impulsion décisive qui ferait, peut-être, basculer le verdict. Elle avait insisté pour pouvoir se connecter *physiquement* à ses électeurs plutôt que se contenter de conférences hologrammiques. C'est pourquoi



elle avait incité tous ceux qui le désiraient à la rejoindre en une large place circulaire avec leur module, de façon à constituer les gradins les plus élevés possibles.

— Nous devons tirer cette affaire au clair, affirma-t-elle. Formulons une demande d'accès aux caméras présentes sur le boulevard : nous pourrions revoir la scène et tenter d'identifier le spectre.

— Si le maire est à l'origine de la manœuvre, il ne donnera pas suite à notre requête, objecta l'un de ses assistants réputé pour ses talents de hacker. Pourquoi ne pas tenter de les récupérer par *un autre moyen* ?

— Je ne veux rien savoir, brisa Sariah d'une voix ferme. Je ne peux risquer de me compromettre dans une manœuvre illégale.

Message à double sens que son équipe comprit parfaitement. Elle ne les dissuadait pas de recourir à des méthodes « alternatives », elle exigeait simplement d'être tenue à l'écart de façon à ne pas pouvoir être compromise – à l'image du protocole Submersion.

Exténuée, Sariah mit fin au débriefing et prit congé. Son module se sépara de ses annexes et regagna son indépendance lorsque la cloison littérale retrouva sa position. La jeune femme entra les coordonnées d'un quartier en bord de fleuve qu'elle affectionnait particulièrement.

Pendant que le module glissait avec fluidité sur la chaussée magnétique, Sariah activa le mode privé qui fit apparaître comme par magie un lavabo et un lit qui, jusqu'alors, étaient escamotés dans les parois. Elle se glissa entre les draps avant même d'avoir atteint sa destination.

Mais le sommeil se refusa à elle. La jeune femme ressassait sa rencontre avec le Persistant. Au bout d'une heure à se retourner en tous sens, elle profita que le module était parvenu à destination pour prendre l'air.

En ouvrant la porte, elle déboucha sur un balcon rétractable d'où elle pouvait admirer les rives du fleuve en contrebas. Cela signifiait que

l'emplacement qu'elle avait demandé était déjà occupé. Rien de rédhibitoire : dans un tel cas de figure, le module grimpa le long de ses semblables à l'aide d'un système d'arrimage, l'optimisation de la verticalité urbaine comptant parmi ses principaux atouts. Les modules pouvaient théoriquement s'imbriquer à l'infini jusqu'à recréer d'authentiques immeubles, ce qui n'était pas sans titiller la fibre créatrice des citoyens biberonnés aux jeux de construction et des artistes post-modernes prompts à défier les lois de la pesanteur.

Sariah déploya l'échelle escamotable. Elle avait besoin de parler à Alek. Elle intégra le flux des promeneurs noctambules et des persistants, programmés pour être moins nombreux qu'en journée, et se dirigea d'un bon pas en direction du pont Garomor.

Si le bien-fondé moral, éthique et philosophique du programme Persistance était l'objet d'âpres controverses, elle était forcée d'admettre que les fantômes faisaient désormais partie du paysage de la cité. Et s'il s'agissait de "simples" hologrammes intangibles, dénués de toute présence physique, il était d'usage de composer avec eux comme s'il s'agissait d'êtres de chair et de sang. Sur le trottoir, on leur cédait le passage, on évitait de leur passer au travers – les plus superstitieux affirmaient que cela condamnait à subir une mort similaire à la leur.

Ainsi cohabitaient les vivants et les persistants, ces derniers arpentant les boulevards qu'ils affectionnaient avant leur trépas, s'accoudant au comptoir des débits de boisson, retournant les sourires, effectuant quelques commentaires rudimentaires sur le temps qu'il faisait. Leur voix et leurs intonations étaient celles qu'on leur avait toujours connu. Leur visage arborait une palette d'expressions allant du dégoût à l'enthousiasme selon leur environnement proche, et il était possible d'engager une courte discussion avec eux pour les forcer à débiter toute leur existence, jusqu'aux conditions de leur trépas.

Mais ils n'apprenaient pas. Tels de mauvais personnages vidéoludiques non jouables, ils pouvaient servir dix fois la même réplique à la même personne, sans progression ni interaction véritable. Il



avait été envisagé de les doter d'une fonctionnalité de *deep learning*, afin de leur permettre d'évoluer au gré des contacts – mais la motion avait été retoquée, car on craignait que ces ajustements posthumes ne dénaturent leur image.

Parvenue à hauteur du pont, Sariah le dépassa une première fois, revint sur ses pas, déambula longuement à proximité de ses piles au pied desquels discutait une bande de jeunes désœuvrés. Pourtant, elle avait remarqué qu'Alek fréquentait très souvent cet endroit, y compris en pleine nuit, conformément à son passé d'insomniaque.

Elle fit les cent pas pendant de longues minutes, effectua un tour du pâté de maison avant de revenir, comme si la manœuvre pouvait déclencher l'apparition tant espérée – sans succès.

Elle ne verrait pas son compagnon ce soir-là.

— Tu me manques, tu sais, soupira-t-elle.

Seul le silence lui répondit. C'était bête, mais elle ne pouvait pas s'empêcher de lui en vouloir. Comme si apparaître ou non était le fruit d'une quelconque volonté de sa part... Évidemment, tout était réglé par algorithme. Sans cela, le nombre de Persistants ne cesserait de croître jusqu'à prendre toute la place. Valentine avait été plus malin : il s'assurait qu'ils n'étaient jamais trop nombreux simultanément dans les rangs, afin de ne pas effaroucher les vivants...

Toujours ce satané algorithme opaque, pesta Sariah en regagnant son module la mort dans l'âme.

— Ça, c'est de l'or en barre ! Branle-bas de combat ! Mobilisation maximale sur les réseaux !

La journée commençait sous d'excellents auspices. Sariah achevait son petit-déjeuner lorsque son équipe l'avait informée qu'un *leak*



majeur concernant son rival était sur le point de déferler sur les fils d'actualité.

En effet, la fuite de certains documents confidentiels avaient révélé que Valentine possédait, par le biais de sociétés écrans, de solides intérêts dans la production des modules. Ceux-là même pour la promotion et le développement desquels il avait tant fait...

Les modules étaient apparus en réponse à la crise du logement, nés du paradoxe suivant : en dépit d'un nombre d'habitats insuffisant, la majorité des surfaces restait vide la plupart du temps – les bureaux la nuit, les foyers la journée.

Les modules offraient en réponse leur polyvalence, basculant en quelques instants d'une chambre à un bureau de travail tout équipé, voire à un débit de boisson ou une salle de classe selon les options. Toutes leurs parois étaient amovibles, leur permettant de se combiner pour créer au choix de vastes pièces ou des locaux confinés.

Les logements "traditionnels" avaient décliné jusqu'à devenir minoritaires, et ceux qui restaient avaient dû subir de coûteux aménagements pour pouvoir accueillir les modules. Ceux-ci pouvaient se déplacer dans la ville entière en toute autonomie, permettant aux employés de précieux gains de productivité.

Sauf que leur conception sophistiquée rendait leur production extrêmement coûteuse. De généreuses subventions publiques avaient favorisé leur généralisation...

En relation constante avec son équipe, Sariah ne ménagea pas ses efforts pour capitaliser sur ce *leak*, pointant un conflit d'intérêt scandaleux. Valentine tenta de se défendre en accusant implicitement son adversaire d'être à l'origine du piratage et en criant aux *fake news*.

Nullement décontenancée, la jeune femme ne se priva pas de rappeler que la démocratisation des modules avait contribué à brouiller les frontières entre vie publique et vie privée, sans réellement résoudre le problème de la ségrégation spatiale. En réalité, si les quartiers étaient



devenus évolutifs, une nouvelle ligne de fracture opposait désormais la cité et les campagnes environnantes, dont les domiciles statiques faisaient office de boulets rédhibitoires.

En parallèle, refusant de se laisser gouverner par la peur, elle lança une nouvelle salve d'invitations à son grand meeting, espérant déclencher une marée modulaire et populaire.

Il fallut une bonne journée à Valentine pour digérer ce coup dur. Fragilisé sur la question des modules, il axa son bilan sur la défense des Persistants, son autre mesure emblématique. Un spot inonda les espaces publicitaires, composé d'une succession de témoignages de citoyens exposant tout le bien qu'ils pensaient du programme.

... après des décennies à reléguer le cimetière hors de nos villes, nos aïeux ont retrouvé leur juste place parmi nous...

... mémorial à ciel ouvert qui nous renvoie à notre finitude et à notre opportunité unique de vivre vraiment...

Sariah ne pouvait pas le nier : Valentine avait visé juste. Après la mort d'Alek d'un cancer foudroyant, elle-même avait trouvé un certain réconfort dans sa persistance, le traquant à travers toute la ville pour quelques instants passés auprès de son hologramme

... par leur proximité apaisante, par leur présence bienveillante, ils remettent nos petits tracassés en perspectives...

... faisons partie d'un tout indissociable...

D'ailleurs, initialement, elle militait surtout pour une plus grande transparence dans leur gestion et dans les conditions de recueil des données aboutissant à ces synthèses post-mortem. Qu'on le veuille ou non, les Persistants faisaient désormais partie du paysage. Les citoyens s'y étaient attachés, car leur présence touchait au cœur, à l'irrationalité et au sacré.



... nous convoquent au spectacle permanent de l'intérêt collectif, et nous détournent de nos petites mesquineries individualistes...

... sont à la fois un regard sans jugement sur nos actions, et un appel à la vertu. Une invitation à être digne d'eux...

Valentine avait été habile en comprenant que le principal problème de la surpopulation n'était pas technique mais citoyen : comment éviter que la ville s'effondre sous le poids d'un vivre-ensemble devenu impossible ? Le pari était globalement remporté. Au point qu'il était désormais mal vu, voire suspect, de refuser d'intégrer le programme, comme si revendiquer le droit à l'oubli constituait un aveu de culpabilité.

... dissuade de mal se comporter. Car nos actes sont enregistrés. Et si nous perdurons dans l'éternité, autant que ce soit sous un jour favorable...

Le maire jouait implicitement sur la peur qu'un changement de gouvernance signe la fin brutale du programme.

Sariah dut encaisser un nouveau revers lorsque la municipalité rejeta sa demande d'accès au système de vidéo-surveillance du boulevard. Elle ne pouvait donc rien prouver de la tentative d'intimidation dont elle avait fait l'objet.

Mais Sariah n'avait pas dit son dernier mot. Son rival avait fait le choix de mettre les Persistants en avant ? Qu'à cela ne tienne : elle se connecta à son assistant hacker par un canal sécurisé et ordonna la mise en œuvre du protocole Submersion. Puis elle s'arrangea pour répondre à des obligations publiques de façon à ne pouvoir être associée à ce qui allait suivre.

Dès l'aube, les rues étaient envahies de fantômes. Si leur présence n'avait plus rien d'inhabituel, leur concentration était sans précédent : ils étaient si nombreux qu'il ne restait plus un seul espace libre pour circuler, que ce soit sur les trottoirs ou sur la chaussée. Dans la cité tout entière, ils constituaient un tissu si dense qu'il fallait forcément leur passer au travers pour se déplacer.

Aucune ruelle, aucun boulevard, aucune jetée, aucune place n'étaient épargnés. Les modules paramétrés en « public » – magasins, lieux de culte, espaces de co-working - étaient pris d'assaut. Rendus anxieux par cet afflux sans précédent, de nombreux citoyens activèrent précipitamment le mode privé, expulsant les persistants – et aggravant d'autant la saturation des rues.

Certes, les fantômes ne présentaient aucun danger, arboraient leur traditionnelle palette d'expressions inoffensives et tentaient de vaquer à leurs pérégrinations habituelles – même s'ils se gênaient les uns les autres, se rentrant mutuellement dedans jusqu'à constituer un brouillard indissociable. Mais le malaise était palpable.

La municipalité ne tarda pas à admettre l'origine de la situation : le serveur chargé de réguler leur présence avait été neutralisé par un virus malveillant. Si les données personnelles des citoyens étaient préservées, le verrou numérique avait sauté, générant les hologrammes de tous les profils en même temps.

Valentine ne tarda pas à jeter la suspicion sur l'équipe de Sariah, mais il ne pouvait rien prouver. La jeune femme « démentit formellement » et condamna cette action illégale – sans totalement parvenir à occulter un rictus satisfait.

Habilement, elle s'abstint de renchérir et laissa le grand public tirer les conséquences de ce marasme. D'autant que Sariah poursuivait un but secondaire, qu'elle avait tu à ses équipes en soutenant la conception du protocole Submersion. Elle se déconnecta sous un prétexte quelconque et retourna en maraude du côté du pont Garomor.



Certes, le repérage de « son » fantôme dans cette masse était particulièrement délicat. Pourtant, armée de la certitude qu'il se trouvait nécessairement quelque part, elle écuma les quais pendant plus d'une heure.

Le comportement des Persistants trahissait quelques anomalies. À deux reprises au moins, il lui sembla que de parfaits inconnus se mettaient à la fixer en bougeant les lèvres comme pour parler, sauf qu'aucun son n'en sortait. Sans doute ce type de bug était-il un effet secondaire de leur libération en simultanée.

Pourtant, en concentrant son attention sur leur bouche, il lui sembla pouvoir former le mot « attentat » ou « attention ».

— Tu deviens vraiment paranoïaque, se rabroua-t-elle.

La vue d'Alek, dont elle repéra la silhouette longiligne et le pardessus beige avec lequel elle l'avait vu tant de fois, récompensa son opiniâtreté. Elle se posta suffisamment près de lui pour activer ses maigres capacités d'interaction. Elle voulut plonger ses yeux au plus profond de ses prunelles mais ne rencontra qu'un regard qui la toisait sans émotion. Faisant abstraction des nombreux fantômes qui les frôlaient, elle se lança.

— Je t'aime, tu sais. Je t'aime encore et je t'aime chaque jour. Au début, j'éprouvais beaucoup de colère. Elle s'est apaisée, parce que je l'ai transformée en énergie. Je me suis lancée à corps perdu dans cette aventure politique, et regarde-moi : partie de rien, je suis désormais au coude-à-coude avec le favori.

Elle avait envie de croire qu'il restait en face d'elle parce qu'il comprenait, mais elle savait au fond qu'il s'agissait d'une fonctionnalité basique qui leur avait été implémenté pour susciter l'illusion de l'attention.

— Je ne t'oublierai jamais, bien sûr, poursuivit-elle en un souffle. Je n'ai rien contre toi, contre... vous, les Persistants. Mais je dois m'en détacher. Je dois te laisser derrière. Parce que tu fais partie du bilan de



Valentine, je dois te combattre. Un nouvel avenir s'ouvre, pour moi et pour la cité, et je dois faire ce deuil pour avancer – pour exister, pour m'engager pleinement dans cette nouvelle aventure politique, cette vie sans toi que je suis forcé de m'inventer. Et surtout, toi à qui je parle, toi auprès de qui j'ai passé tant de temps depuis sa mort, quoi que tu sois... je dois accepter que tu ne sois qu'une coquille habillée de souvenirs.

Elle crut qu'il n'allait pas répondre. Qu'il allait rester planté là, les yeux dans le vague, sans réagir. Finalement, il entrouvrit les lèvres, et une voix digitale s'éleva, répercutée par un micro à proximité.

— Pense à acheter du dégrippant composite.

Sariah esquisssa un sourire triste. C'était tellement absurde... Mais à quoi s'attendait-elle ? Évidemment qu'il n'avait rien compris à ses propos. Il réagissait en automate, réfugié dans une routine mécanique, incapable d'inférence. Elle fit volte-face et s'en éloigna sans un regard.

La submersion perdura jusqu'au soir, lorsque les agents municipaux parvinrent à corriger le bug et à reprendre le contrôle du serveur. Des milliers d'hologrammes se volatilèrent, et la fréquentation des rues retrouva un taux acceptable.

Mais le mal était fait. Les éditorialistes avaient passé toute la journée à s'interroger sur la vulnérabilité des serveurs et, partant, des nombreuses données personnelles accumulées par la mairie. Des sujets que Sariah ne se priva pas d'exploiter en ces derniers jours de campagne.

Le soir du meeting était arrivé. Dès la veille, des modules avaient commencé à affluer de lointaines banlieues pour se masser autour de la gigantesque place. En dépit d'un temps qui avait tourné à l'orage, ils avaient continué à converger toute la journée, s'arrimant les uns aux autres jusqu'à constituer des gradins dont le sommet pouvait concurrencer les gratte-ciels.



La jeune femme avait passé toute la journée à se préparer avec son équipe. À l'heure convenue, elle s'isola dans son module et programma l'ascension qui lui permettrait d'être vue par le plus grand nombre.

Pendant que la cabine s'élevait lentement sous une pluie battante, elle fit le vide en elle, consciente que son destin électoral était sur le point de se jouer.

Pourtant, elle ne se sentait pas aussi sereine qu'espérée. Malgré elle, malgré ses tentatives de rationalisation, l'avertissement sinistre du Persistant revenait la hanter. Toutes les précautions avaient été prises pour assurer sa sécurité. Le scanner n'avait repéré aucune arme ni aucun explosif.

Pour en avoir le cœur net, et parce que l'ascension prenait plus de temps que prévu en raison de l'afflux monstre, elle contacta brièvement son équipe rassemblée dans un module de contrôle.

— Rien à signaler ? s'enquit-elle d'une voix neutre.

— Il y a beaucoup d'agitation, tu dois le percevoir. Ils ont hâte de t'entendre. Ils sont venus pour toi...

Sariah coupa la communication, à moitié rassurée. Impossible de se concentrer sur son discours. Bizarrement, c'est sa brève entrevue avec le Persistant de son compagnon qui occupait ses pensées désormais. Et notamment sa réaction idiote et décontextualisée.

Du dégrippant composite...

Au fond, ce n'était pas si stupide. Les mécanismes d'arrimage des modules étaient soumis à rude épreuve, particulièrement par temps de pluie. Or, le sien accomplissait d'une traite une longue ascension... Certes, des agents d'entretien étaient chargés de procéder à ce type de vérification. À moins que, dans l'effervescence des préparatifs...

En fait, plus elle y songeait, plus l'avertissement d'Alek faisait sens. Ce qui était curieux : certes, les Persistants pouvaient accéder à la



base de données incluant les précisions météorologiques. Qu'il « sache » qu'il allait pleuvoir n'était pas absurde. Mais qu'il lui adresse ce conseil en particulier ? Comme s'il savait à qui il parlait, et que son module était sur le point de fournir un effort intense dans des conditions difficiles...

Fébrilement, elle noua de nouveau le contact. À en juger par les heurts continus contre les parois, l'averse tournait au déluge.

— Est-ce que quelqu'un a vérifié les armatures ? demanda-t-elle d'une voix pressante.

— Sans doute, mais pourquoi...

— Alek m'a donné un conseil. Je sais, ça n'a pas de sens. Pourtant, il a dit quelque chose de tout à fait pertinent, comme s'il avait croisé plusieurs informations... et qu'il savait parfaitement à qui il s'adressait.

— Calme-toi. Tu es stressée, c'est normal, mais aucun...

— Vous ne comprenez pas ! Si lui est capable de prendre des initiatives et de puiser dans la *big data* pour faire des déductions, d'autres le peuvent certainement. Donc imaginez que celui qui m'a adressé l'avertissement ait perçu un faisceau d'indice dans la nébuleuse le conduisant à...

Elle ne put achever. Alors que son module s'apprêtait à se fixer définitivement, un accident rarissime se produisit. Le système d'arrimage s'enraya, et les deux mécanismes de secours échouèrent à se déclencher.

Après une chute de plusieurs dizaines de mètres, Sariah s'écrasa dans un fracas métallique infernal.

L'enquête aboutit à une impasse, les enquêteurs concluant à un enchaînement tragique de dysfonctionnements. Si des voix s'élevèrent pour crier au sabotage, nul ne put rien prouver, d'autant que la carcasse du module avait été promptement recyclée.



Par décence, les élections furent repoussées de quelques semaines. Insuffisant pour faire émerger un challenger crédible, a priori. Le scrutin était sur le point de tourner à la reconduction plébiscitaire lorsqu'une candidature tout à fait inhabituelle fut déposée.

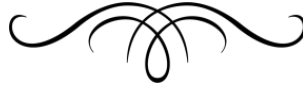
L'identité de ce postulant atypique provoqua de vives controverses éthiques et constitutionnelles. Monsieur Valentine déposa plusieurs recours. Au regard des circonstances particulières, le comité électoral refusa de trancher et laissa la décision finale entre les mains des citoyens.

Ainsi Sariah put-elle concourir au scrutin – du moins son fantôme, logiquement apparu dans la ville à la suite de son trépas. Ses anciens équipiers étaient parvenus à pirater une nouvelle fois le serveur municipal pour extraire son profil et le dupliquer afin de le protéger contre d'éventuels sabotages.

Elle fut élue à une confortable majorité, devenant la première maire persistante de l'Histoire.

Orages

Marc Legrand



Thomas Brown et son épouse, Jennifer, habitaient depuis quatre ans une villa située dans les hauteurs de Hollywood Hills, avec vue imprenable sur le centre de Los Angeles baigné d'une brume tantôt légèrement bleue, tantôt tirant sur le roux.

Au crépuscule, cependant que s'allongeaient les ombres et que le ciel s'assombrissait, le spectacle était souvent saisissant.

— Tu peux utiliser la piscine, mais pas longtemps.

La jeune femme détaillait ses ultimes instructions.

— Vous avez ma parole.

— Et avant le coucher du soleil. La nuit, c'est beaucoup trop dangereux. Surtout lorsque l'on est seul. Bien entendu, tu laisses le babyphone à proximité.

Elsa López profita du silence pour jeter un œil à l'étendue d'eau chlorée qui miroitait, aguicheuse. Elle savait que la mère de famille s'impatience vite.

— Des questions ? fit celle-ci.

— À quelle heure revenez-vous ?

— Sans doute un peu après minuit.

— Et pour les gosses ? C'est Halloween...

— Ne t'en fais pas, ils montent rarement jusqu'ici. Et le gardien ne les laisserait pas entrer, de toute façon.



L'adolescente sourit, comme pour signifier à Bell – Jennifer utilisait toujours son nom de jeune fille quand se tenait un gala, qu'elle avait compris et serait à la hauteur.

La propriétaire l'enlaça sans passion.

— Je dois filer. La maison est à toi.

— Passez une agréable soirée.

— Merci. À plus tard !

Soulagée, la babysitter la regarda s'éloigner à vive allure, ses larges talons résonnant sur le dallage de l'espace aménagé en terrasse. Derrière elle, posé sur une chaise en plastique blanc, l'interphone lui renvoyait la respiration lointaine de Noah, le seul enfant du couple, dont López s'était déjà occupé à plusieurs reprises. Mais jamais encore aussi tard.

Ses employeurs ne se moquaient pas d'elle et lui faisaient confiance, la rétribuant cent dollars à chaque fois qu'ils avaient besoin de ses services. La lycéenne n'en demandait pas tant et ce travail était une véritable aubaine.

Puis elle se saisit du babyphone.

À l'intérieur, l'Hispanique consulta sa montre. Il était presque dix-huit heures, le moment idéal pour se servir un verre et mettre de la musique. L'homme d'affaires, qui avait acheté cette charmante demeure, était de surcroît un passionné de vieux rock et, comme elle, un fan inconditionnel des Doors.

Dans le salon, débutait l'intro de *Riders on the Storm*.

Les accents jazzy du piano électrique de Ray Manzarek imprimaient à ce joyau un style clair et dépouillé à la limite de la mélodie d'ambiance, même si la mélancolie sous-tendait celui-ci et lui conférait

une tension que ne démentaient pas la référence à Billy Cook ¹ et les roulements de tonnerre qui le ponctuaient.

Elsa se dandinait et chuchotait les paroles de ce titre culte en empruntant l'escalier de bois vernis menant à l'étage le plus proche. Là-haut, elle se tut, poussa la porte de la chambre où se reposait le petit Brown et s'assura que tout allait bien.

En dépit de l'étrange pénombre, l'adolescente devina ce qu'elle pensait être la silhouette noire du nourrisson. Ce dernier semblait dormir, son souffle rauque parvenant à ses oreilles. La babysitter n'osa approcher davantage de crainte de le réveiller, tant elle savait combien Noah avait le sommeil léger. Il n'était pas question de gâcher cet instant où elle était seule à bord.

Près de la lampe de chevet à l'abat-jour phosphorescent, López aperçut le second interphone. L'éclat verdâtre de la diode indiquait qu'il était en parfait état de marche, capable d'émettre et de recevoir à cent mètres à la ronde.

Elle avait lu quelque part que le premier babyphone avait été conçu en 1937 par la Zenith Radio Corporation, entreprise américaine dont le président, Eugene McDonald, avait été durablement marqué par l'enlèvement du bébé Lindbergh cinq ans auparavant. Ainsi s'était-il intéressé à la mise au point d'un appareil qui lui permettrait de savoir, à distance et en temps réel, ce qui se passait dans la chambre de sa fille. Pour cette raison, quoique fonctionnant très bien, il ne fut pas commercialisé mais seulement réservé à ce bon père de famille.

Délicatement, la lycéenne referma la porte sans la clencher et redescendit en chantonnant à nouveau.

Girl ya gotta love your man.

¹ Tueur à la chaîne qui assassina un homme, sa femme et leurs trois gamins qui l'avaient pris en auto-stop le 30 décembre 1950, après avoir obligé le possesseur de la voiture à conduire, sans but, durant près de trois jours.



Girl ya gotta love your man.

Elle savait que l'enfant n'émèrgerait pas avant au moins une heure, à la suite de quoi l'Hispanique préparerait un biberon et s'assièrait avec lui sur le canapé.

Mais pour le moment, Elsa sirotait un verre de vin dans le salon et, se trémoussant de plus belle, entonnait le refrain de *Riders on the Storm*, les yeux braqués sur la pochette du vinyle qui traînait près de la platine. Le disque était sorti en juin 1971, quelques semaines à peine avant le mystérieux décès de Jim Morrison, à Paris, où il vivait depuis le mois de mars.

Dehors, des nuages entamaient de s'amonceler au-dessus de la résidence en provenance de San Fernando Valley, au nord-ouest, tandis que flamboyaient les lueurs du couchant. Et bien que le bulletin météo de la mi-journée n'avait pas mentionné un risque de pluie, elle décida sans tarder de s'offrir une baignade, acheva son verre et se saisit du quarante-cinq tours.

L'eau était chaude. Juste ce qu'il fallait.

L'adolescente y avait plongé nue, revêtue d'une modeste serviette de bain grise qu'elle avait ensuite jetée sur le bord. Née au Mexique, peu avant que ses parents ne traversent le Rio Grande, celle-ci n'avait eu aucune difficulté à s'adapter au mode de vie américain, y compris à ses excès alcoolisés.

Mais a contrario des jeunes de son âge, la babysitter avait pris l'habitude de boire seule. Le plus souvent, c'est ce qu'elle préférait : être seule. Nager au crépuscule, aligner les longueurs de bassin, cependant que l'averse menaçait peut-être, et avaler une gorgée de rouge californien une fois à l'abri.

López se demanda si elle avait été filmée.

La plupart de ces familles aisées avaient pour habitude de planquer des caméras pour espionner leurs nounous. Parfois, cela se terminait par un procès pour mauvais traitements. L'une de ses camarades de classe en avait fait les frais. À ceci près que cette dernière n'avait pas été surprise à poil.

Soudain, quelque chose l'intrigua.

Au début, elle ne sut pas ce que c'était. Rien d'anormal du côté de l'interphone qui s'était mis à crachoter. Non, cela venait de la piscine. Et tout à coup, la lycéenne comprit. Le niveau de l'eau semblait avoir baissé. Oh ! Pas de beaucoup. Probablement un centimètre et demi. Pas plus. Toutefois, cela n'avait aucun sens. Il était impossible qu'un bassin de ce prix se fissure, qui plus est dans l'État où les normes parasismiques étaient les plus sévères. Pourtant, le doute n'était pas permis. La masse d'eau chlorée soutenant la nageuse disparaissait imperceptiblement.

L'Hispanique s'immobilisa et scruta le fond de la piscine.

Malgré son insistance, elle fut incapable de distinguer une anomalie. Après quoi Elsa attendit. Une minute ou deux. Rien n'y fit. Le bassin avait continué de se vider. Aussi décida-t-elle de sortir prématurément et, sans se soucier de sa nudité, ramassa la serviette avant de la nouer autour de sa taille.

Se retournant, l'adolescente regarda en contrebas.

Il commençait à pleuvoir. Tout doucement. Elle leva les yeux au ciel qui perdit la moitié de sa clarté en un battement de cil. Ce n'était plus une averse qui se profilait mais un orage tel qu'il en survenait de temps à autre en cette période de l'année. Sur l'horizon opposé, de menaçants nuages avançaient.

Comme la babysitter s'y attendait, la pluie tombait dru et des vibrations dues au tonnerre encore distant faisaient trembler, à intervalle régulier, les portes-fenêtres du rez-de-chaussée. Une fois séchée et



rhabillée, elle se posta devant l'une des vitres et constata que la surface de la piscine n'était plus visible.

Le bassin avait apparemment à moitié désempi.

À l'intérieur, l'on y voyait de moins en moins, la nuit ayant abrégé l'un des crépuscules les plus courts auquel López avait jamais assisté. Mais lorsqu'elle voulut allumer, rien ne se produisit. Sur le moment, la lycéenne s'inquiéta et recommença. Cette fois-ci, le lustre resplendit de mille feux.

Brusquement, un éclair se forma non loin.

Pareille vision la fit sursauter, s'en voulant instantanément d'être ainsi impressionnable. Le tonnerre cogna deux fois, coup sur coup, et la villa fut secouée sur ses fondations. Alors, pour se donner du courage, elle mit de la musique, optant pour *The Changeling*, un autre titre des Doors.

La pluie battait désormais les carreaux.

Néanmoins, l'Hispanique n'eut aucun mal à discerner une silhouette, dehors, assise sur le rebord de la piscine. Une petite fille, peut-être, vêtue de blanc. Sidérée, elle crut tout d'abord que son imagination lui jouait des tours puis, voulant en avoir le cœur net, déverrouilla l'une des portes-fenêtres et sortit.

Une bourrasque de vent se leva aussitôt, l'empêchant de refermer. Il ne fallut à Elsa qu'une poignée de secondes pour être à nouveau trempée tant la météo avait tourné à la tempête. Pendant ce laps de temps, elle mata en direction du bassin mais n'aperçut personne. Pas le moindre signe de vie.

Récupérant le babyphone, que l'adolescente avait oublié, elle revint à l'intérieur, agacée et transie. L'orage grondait de plus en plus. Dans la maison, le lustre oscillait pour une raison inconnue. Sur le sol, des traces d'eau maculaient le parquet. Ce détail ne manqua pas de piquer sa curiosité.



La babysitter, grelottant, avança et examina ce qui avait l'air d'empreintes de pieds s'éloignant vers le centre du salon. Ce n'était donc pas un rêve, songea López, décidée à débusquer l'intruse. S'adressant au fantôme, elle s'efforça de couvrir de sa voix celle de Jim Morrison.

« Je sais que tu es là. Approche ! »

Tout à coup, quelque chose détala d'un mur à l'autre à une vitesse proprement ahurissante. C'est à peine si la lycéenne crut distinguer la silhouette de l'invitée.

« Bon sang ! » tonna la première.

Elle venait de se souvenir qu'on lui avait confié la garde du petit Brown qui, à en juger par le fracas dû à l'orage, devait être réveillé et en pleurs. L'Hispanique ne perdit pas de temps et ferma la porte-fenêtre à clef afin de couper toute retraite à la fillette et se jeta sur l'interphone.

Celui-ci était silencieux.

À l'épreuve de l'eau, il devait fonctionner. Ainsi craignit-elle soudain qu'il soit arrivé malheur au nourrisson. Laissant le disque des Doors s'achever dans l'indifférence, Elsa grimpa les marches menant à l'étage quatre à quatre et déboucha devant la chambre de Noah où elle entra.

Paniquée, l'adolescente commuta l'interrupteur, approcha du berceau et y plongeait les mains. Ce qu'elle vit la consterna. À la place de l'enfant se trouvait une sorte d'automate de la taille et habillé à la manière de ce dernier. Une poupée articulée, ultra-réaliste, dont les rouages seraient hors-service.

Le petit Brown, ou plutôt le simulacre qui le remplaçait, ne bougeait plus, ne respirait pas. Ce n'était qu'une machine de bois, de tissu et de métal que seul un fou avait pu mettre là.

« C'est un cauchemar ! » cria la babysitter, excluant que les parents du nourrisson puissent avoir monté pareil canular. Après tout, c'était le jour où jamais pour les plaisanteries de très mauvais goût. Mais



celle-ci battait tous les records. Aussi López tira-t-elle son téléphone de la poche latérale de son pantalon.

Bientôt, la voix d'un homme d'âge mûr retentit :

— 9-1-1 ! Quelle est la nature de votre urgence ?

— Noah, que je garde ce soir, a disparu.

— Où êtes-vous, mademoiselle ?

— L'adresse, il me semble que...

— Je la connais déjà. Quel âge a-t-il ?

— Il vient juste d'avoir six mois.

— Dans quelle pièce vous trouvez-vous et où était l'enfant la dernière fois que étiez tous deux en contact ?

Un violent coup de tonnerre résonna.

— C'était dans sa chambre.

— Êtes-vous en danger ?

— Je ne sais pas trop.

— Y a-t-il quelqu'un d'autre avec vous ?

— Oui, c'est une gamine. J'ignore d'où est-ce...

— Vous surveillez deux mineures, mademoiselle ?

— Non, pas du tout ! Elle s'est introduite ici.

Son interlocuteur hésita un temps et reprit :

— Je ne comprends pas. Soyez plus clair, s'il vous plaît.

— Elle a surgi de nulle part, durant l'orage. Je n'ai pas vu son visage mais elle est parvenue à...

Rire à l'autre bout du fil.

— Oh ! Bien entendu !



— Excusez-moi ?

— Signaler une situation de crise qui n'existe pas est un délit, mademoiselle, même la nuit d'Halloween, c'est pourquoi je vous suggère de raccrocher et de vous occuper sagement.

La lycéenne voulut évoquer le pantin et se ravisa.

— Attendez ! C'est sérieux, je vous le jure !

— N'insistez pas où je vous signale aux autorités.

Elle ne put rien ajouter, la communication ayant pris fin. L'Hispanique sursauta encore à cause du bruit de l'orage et fit un pas de côté en direction de la porte quand quelque chose la saisit brutalement à la taille. Une intense douleur irradiait depuis l'endroit où la prise s'exerçait comme si cette partie de son corps était enserrée dans une espèce d'étau muni de dents.

C'est que ce n'était pas très éloigné de la réalité. Tentant de se défaire de son assaillant, elle pivota et cogna, sans parvenir à repousser la petite fille au visage déformé et rougeâtre dont les crocs démesurés s'étaient enfoncés dans sa chair.

Elsa pensa tout d'abord s'être évanouie. Elle avait mal au crâne et les jambes en coton. Sa vision demeurait trouble et les lieux où reposait sa carcasse lui étaient inconnus. L'adolescente se trouvait dans une sorte de cave ou de crypte qui lui rappelait un sous-sol crasseux tel qu'on en voit dans les films d'horreur.

Raclant sa gorge, elle parvint à émettre quelques bribes de mots intelligibles. Sa respiration accélérât lentement, tandis que son cœur battait fort dans sa poitrine. À en juger par le fait que ses vêtements étaient à moitié secs, la babysitter conclut qu'elle avait dû rester inconsciente pendant un bon moment.

López ne tarda pas à constater qu'elle était entravée, les poignets et les pieds enfoncés dans une position inconfortable. Son flanc était plus que douloureux et de l'eau gouttait sur son corps depuis le plafond de



béton humide. À sa droite, une ombre se dessinait qu'elle prit pour celle de l'intruse.

Jennifer se pencha au-dessus de la suppliciée.

— Crois-moi, je suis navrée de ce qui t'arrive.

— Mais qu'est-ce que vous fichez là ?

La lycéenne tira sur ses chaînes. En vain.

— Mon mari et moi n'avions pas le choix.

D'un ton monocorde, la jeune femme ajouta :

— Ils avaient pris mon fils, tu comprends ?

— De quoi parlez-vous ? Détachez-moi !

— Nous ignorons d'où est-ce qu'ils viennent. Thomas semble convaincu que ce sont des êtres du monde souterrain. Il a beaucoup lu sur ces créatures lorsqu'il était plus jeune. Toujours est-il que nous les avons persuadés de rendre notre bébé.

N'en pouvant plus, l'Hispanique remua et hurla.

— Cela ne sert à rien, affirma la mère de famille.

— Libérez-moi, je vous en supplie ! implora la détenue.

Bell en avait assez de l'entendre se plaindre. Ainsi la gifla-t-elle avant de la bâillonner à la hâte en veillant à ne pas obstruer complètement ses voies respiratoires supérieures. À la suite de quoi elle lui raconta un étrange récit qui eut l'air de sortir tout droit d'un vieux livre évoquant le folklore européen.

Après ça, la propriétaire de la demeure lui dit :

— Ils ne vont plus tarder. Ne t'en fais pas.

Elle en parlait au pluriel, remarqua Elsa, effrayée plus que tout. Pourtant, elle n'avait aperçu que la fillette. Cette histoire n'avait aucun sens. C'était forcément une plaisanterie. Une très mauvaise blague. Ou

alors l'adolescente avait été droguée à son insu et délirait, morte de froid, dans un coin de la résidence.

Après quoi l'épouse desserra son bâillon et disparut.

Une odeur épouvantable ne tarda pas à remplir le cachot, cependant que la porte se refermait bruyamment. Allongée, la babysitter ne vit pas grand-chose. Mais à considérer ce parfum nauséabond et les grattements sur le sol bétonné, elle n'était plus seule. Pas de gamine, ici. Quoi que ce fût, ce à quoi López était confrontée avait pris une toute autre forme. Et ce quelque chose approchait. Ou rampait, plus exactement.

Prise d'une nouvelle crise de panique, la lycéenne se mit à gémir et sangloter, les larmes aux yeux.

Dans son esprit où résonnait un titre des Doors qui rendait la situation encore plus incongrue, une image apparut. Celle d'une espèce de gros ver semblable à une limace annelée ou à une scolopendre. Leur morsure était réputée douloureuse, surtout celle des espèces tropicales, avec œdème et parfois nécrose cutanée. Elle l'avait appris en cours.

Voilà que son cerveau régurgitait ce qu'il avait assimilé durant la semaine précédente. Cela n'augurait rien de bon. Et ce bruit qui se rapprochait. L'Hispanique aurait juré que la créature inconnue s'enroulait autour d'un pied de la table où elle était attachée en position allongée. Le son hideux que produisait cette dernière allait crescendo. C'était comme si une main huileuse caressait une cuisse adipeuse dénudée à l'occasion d'une séance de massage. Elle faillit lever le cœur.

Puis plus rien. Plus un bruit.

L'organisme exotique était maintenant sur la table, à sa hauteur. Elsa n'osait pas crier, de peur que celui-ci ne procède à des représailles à son encontre ou ne riposte violemment, se croyant agressé. Ne l'avait-il pas déjà attaqué, dans la chambre ? De toute façon, en aurait-elle été capable. La peur la pétrifiait. Changée en statue de marbre, sa gorge se noua.



Oui, c'était un ver. L'adolescente en était certaine.

Un lombric géant, ou quelque chose de similaire, doté de crocs acérés. Elle était convaincue qu'il l'avait mordue une seconde fois, au mollet. Ses sens ne lui étaient guère utiles. Juste assez pour savoir que c'était douloureux. Son cœur battait la chamade, prêt à bondir hors de sa poitrine.

Terrifiée, la babysitter hoqueta.

Le monstre remontait le long de sa jambe gauche avec une lenteur insupportable. Elle en sentit la moindre parcelle glissant sur sa peau, tandis qu'une odeur funeste de charogne déterrée lui titillait à nouveau les narines. À ce stade de son expérience avec la mort, López aurait préféré vomir. Ce qu'elle avait mangé aurait tôt fait de refouler dans sa trachée, repoussé par le bâillon, l'étouffant en une poignée de secondes ou, au pire, de minutes. La lycéenne fermerait les yeux, prierait, peut-être, et sombrerait dans l'inconscience, décédant après un bref coma.

Ce serait toujours mieux que *ça*, pensa-t-elle.

Mais rien ne sortit. Même son estomac refusait de l'aider à abrégé son supplice. Pendant ce temps, la créature s'immobilisa et reprit son interminable balade tel un gastéropode surgi des entrailles de la terre, un être vivant d'un autre âge que l'on avait dérangé et qui se vengeait de ses inopportuns visiteurs.

L'Hispanique se surprit enfin à tenter de jeter un œil à ce dernier. Mauvaise idée, sans doute, mais c'était plus fort qu'elle. Ne pas pouvoir poser une image sur ce qui caressait désormais son bas-ventre était pire que tout le reste. Du métamorphe, Elsa n'aperçut que le sommet du dos écailleux et grisâtre.

Puis une puissante succion lui arracha un cri.

Elle sentit une langue très fine plonger dans son nombril. Ce n'était pas douloureux. Pas exactement, en fait. Un peu à la manière dont votre mâchoire fait mal quand l'anesthésie locale ne fait pas entièrement

effet. Une souffrance feutrée, tel un bruit derrière un mur, une éventration sous analgésiques.

L'adolescente n'osait plus regarder, fixant le plafond.

Impassible, la chose fourailla sans égard en ses entrailles, entra à l'intérieur de son utérus et y déposa un œuf minuscule. Sans pouvoir l'expliquer, l'esprit embrumé, elle le savait. C'était comme si son agresseur l'en avait informée par télépathie. Ce qui ne rendait pas moins désagréable ce qu'on lui imposait.

À tort, la babysitter se dit qu'il en avait fini avec elle.

La pseudo-scolopendre cracha sur son ombilic, nettoyant la plaie de petite taille qui y avait été creusée, et poursuivit sa remontée. À son grand regret, López visualisait chaque partie de son anatomie que celle-ci parcourait. D'abord le plexus solaire, ses seins rebondis, ensuite, la base de son cou, pour finir.

Jusqu'à tomber nez-à-nez avec la créature.

La lycéenne eut beau fermer les yeux aussi fort qu'elle le put, rien ne chassa plus la vision d'horreur qui s'empara de sa personne. Le ventre de la bestiole reposait en partie sur ses lèvres entre lesquelles pénétrait un liquide visqueux et sans saveur que l'Hispanique déglutit par réflexe.

Cette fois-ci, elle régurgita.

Sa gorge la brûlait. Le parasite couvrait de son abdomen la presque totalité du visage d'Elsa qui ne pouvait plus respirer correctement. L'air lui manquait et elle suait à grosses gouttes, cependant que ses jambes étaient devenues insensibles. La peur avait disparu. Seul l'habitait encore un sentiment de résignation.

À la suite de quoi l'adolescente fut saisie de spasmes.

Sa carcasse endolorie se souleva. Elle étouffait. Dans un effort désespéré, la babysitter rouvrit les yeux. Le reflet de son meurtrier qui imprimait sa rétine ne l'importuna pas. Tout cela était sur le point de se

terminer, quelque part à l'abri des pupilles indiscretes, sous la terre meuble et noire de Hollywood Hills.

Le cadavre de López – du moins le couple supposa-t-il qu'elle était déjà morte, fut dissimulé à bonne distance de la villa, dans un endroit préalablement indiqué au diabolique duo par l'une des créatures. Le chef de la meute, selon eux. Une grotte dont peu connaissaient l'existence et où le gardien de la maison l'avait abandonné à un sort incertain.

Après quoi il était rentré chez ses employeurs, retournant à ses occupations, et personne ne se demanda pour quelle raison la lycéenne figurait un bien de plus grande valeur pour ces êtres venus d'ailleurs que le jeune Noah.

Un an plus tard, curieux, l'homme d'affaires y revint en secret et découvrit les restes de cette dernière. En dépit des effluves pestilentiels qui se dégageaient de sa dépouille, il nota qu'elle avait le ventre arrondi et que celui-ci avait été ouvert de part en part, façon césarienne.

Mais un autre détail l'intrigua.

Le corps de l'Hispanique s'était décomposé d'une manière très inhabituelle et semblait quasiment creux, comme vidé de sa substance, tel un cocon déserté par sa nymphe.

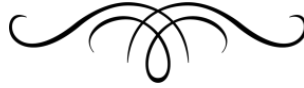
C'est alors qu'une image lui traversa l'esprit, une vision qu'il ne comprit pas tout de suite. Celle d'une mère heureuse, quelque part, donnant le sein à sa fille.





Les fourmis

Joan Sénéchal



[Journal de bord] [Note 3]

Quel bonheur la vie à deux dans ce nouvel appartement! Se coucher et se réveiller ensemble tous les jours, nous attendions cela depuis si longtemps! Aujourd'hui nous partons à la recherche d'une peinture pour recouvrir cet horrible rouge bourgogne qui rend partout les murs si tristes. Une fois éclaircies, les pièces vont chanter de lumière! Seul hic à date : il y a tous les matins une multitude de minuscules fourmis sur les comptoirs de la cuisine. Nous allons disposer un peu partout des pièges collants, cela devrait faire l'affaire.

[Journal de bord] [Note 7]

Elles reprennent forme. Tu les écrases, mais elles reprennent forme. Elles doivent déplacer leurs organes à l'intérieur d'elles-mêmes ou quelque chose comme ça. Elles sont vraiment incroyables. Elles arrêtent de bouger, aplaties. Tu les crois mortes, tu tournes la tête ailleurs, et quand tu regardes de nouveau, elles ont disparu. Évanouies. Même en les ramassant avec une éponge pour les envoyer dans les égouts, tu commences à comprendre que tu ne fais que les forcer à migrer.



[Journal de bord] [Note 10]

Quand tu les regardes, quelque chose d'étrange se produit. Elles cessent parfois de s'agiter et se tournent vers toi. Et alors, c'est comme tes pensées que l'on ronge. Comme si le temps s'arrêtait dans ta tête. Je ne t'en ai pas encore parlé, j'aurais trop peur que tu me prennes pour un fou de te raconter une chose pareille.

[Journal de bord] [Note 11]

Lendemain matin de pendaison de crémaillère. Au réveil, la lancinante intuition d'hier soir n'a pas disparu. Au moment du coucher, une fois les amis repartis, une fois les lieux vidés : le silence dans la rue, dans le quartier. L'absolu silence dans l'appartement. Les échos des rires et des voix, bus, absorbés d'un coup par les murs. Comme si rien n'avait eu lieu. Nous sommes restés allongés, étonnés, attentifs à ces bruits qui ne parvenaient plus à nos oreilles. Un rien dubitatifs. Anxieux. C'est alors que dans la clarté de ce dimanche gras-matinal, le premier mot que tu m'as dit est tombé dans un gouffre. Puis le deuxième. Puis tous les autres. J'ai essayé de te répondre. J'ai répondu, te rappelant un épisode amusant de la veille. Je t'ai vue faire un sourire forcé. Moi aussi, j'ai senti mes paroles s'engloutir dans un puits sans fond, un trou noir. Mes paroles, leur sens, leur intention et le souvenir qui leur était attaché. Irrémédiablement avalés sitôt que prononcés.

[Journal de bord] [Note 17]

Il y a du silence entre les gouttes d'eau sous la douche. Même sous la douche, entre chaque goutte d'eau, le silence a établi son territoire. Je viens de le remarquer. Éteindre l'eau serait pire encore, il y aurait plus de silence. Le silence après le bruit est encore plus abyssal que le silence pendant le bruit. Tu l'as remarqué aussi.



[Journal de bord] [Note 22]

Dans le fond, je comprends maintenant que le silence a commencé dès que nous avons emménagé ici. Mais dans l'agitation des murs à peindre, des meubles à placer, des cartons à vider, des maintes petites choses à trier, ranger, acheter, installer, clouer, placer... dans ces va-et-vient, cogitations, déplacements, ajustements... dans la stimulation logique des problèmes pratiques à résoudre... dans l'excitation physique de ce rapprochement de toi et de moi... dans l'exploration du nouveau quartier avec ses habitants, magasins, restaurants, ruelles, parcs et particularités... dans tout cet affairément enthousiaste... il y a eu quelques semaines innocentes, inconscientes de la pesanteur du silence qui rôdait déjà, qui ternissait la clarté de notre foyer, qui se préparait à nous ensevelir dans ses ténèbres muettes.

[Journal de bord] [Note 23]

Une fois ceci compris, tout est allé très vite. Il a fallu à peine deux ou trois jours pour que s'installe une sorte de vide entre nous. Une peur de communiquer. Nous fuyons l'appartement. Les murs que nous avons peints d'un doux vert pistache s'assombrissent à vue d'œil. Je ne vois pas ta bouche sans appréhension, à la seule idée que tu vas tenter d'écorcher le plomb épais du silence. Sans parler, nous n'avons plus le choix que de fermer les yeux, de nous serrer le plus fort possible l'un dans l'autre, petits oisillons sur la banquise n'ayant qu'un fin duvet de naissance pour carapace contre la froidure gifiante des éléments. Nous nous serrons plus fort encore pour éviter que le silence ne se niche entre nos peaux collées. Nous nous endormons craintifs et enlacés, boule défaite par la nuit qui agit à notre insu comme un coin de bois martelé au maillet dans nos failles. Plus écrasés et isolés que si nous étions au plus profond d'une crevasse marine. Encerclés.



[Journal de bord] [Note 24]

Nous nous égarons l'un l'autre. L'appartement est peut-être trop grand pour nous deux. Ou bien nous sommes trop petits pour lui. Des gouffres d'obscurité nous séparent quand nous sommes dans des pièces voisines. Nous sentant plus seuls encore que si nous étions effectivement seuls. Tu es projetée ailleurs, dans un monde parallèle, dans un vortex anonyme. Ou bien il était trop tôt pour emménager ensemble? Était-ce une erreur?

[Journal de bord] [Note 26]

Chaque blessure est mortelle. Chaque malentendu incurable. Chaque fêlure fatale et irréparable. Dans ce vide, le sang coule vite et fort.

[Journal de bord] [Note 27]

Ou bien est-ce la maison? Tout à l'heure, tu m'as dit en murmurant d'une voix terrifiée comment tu as remarqué que les téléphones fonctionnent mal. Les uns grésillent, comme si une perpétuelle tempête de neige nous coupait du monde. Les autres voilent et rendent lointaines les voix, les délavent comme de vieux messages effacés par le temps, comme si nous étions des siècles en avant, des siècles en arrière. Où sommes-nous? Est-ce pour cela que les horloges semblent aussi claudiquer sur place, leur temps suspendu?

[Journal de bord] [Note 29]

Nous tentons tout pour les exterminer. Posons partout des pièges, des labyrinthes toxiques, des étangs de poison sensés les engluer. Dans les armoires de la cuisine, dans la salle de bain, le long des plinthes dans les corridors. Mais les fourmis ne disparaissent pas. Elles se cachent,



déjouent les ruses. Sortent la nuit par régiments, colonisent, circulent. Si petites qu'elles font fête de la moindre miette laissée à côté du grillet-pain, du moindre moucheron écrasé, de la moindre peau morte jonchant au fond de la baignoire. Elles vivent dans les murs, les entresols, les plafonds, sous le plancher. Mangent les fils, le plâtre, la brique, le bois. Elles rongent, minent, obstruent. Jusqu'à s'alimenter des sons et des pensées, des affects, des souvenirs, des songes. *Ce sont elles le silence.* Ce sont elles toute cette insidieuse corrosion. Nous en sommes maintenant certains.

[Journal de bord guerre] [Note 35]

Dans un accès de rage, j'ai fini ce soir par dénicher l'arme : l'allume gaz! Je les conjure par le feu! Tant que nous nous serrons, tout ira bien. Et tant que nous continuerons à les incendier quand elles croisent notre regard.

[Journal de bord guerre] [Note 36]

La torche ardente du lance-flamme. Je les brûle et nous sauve. Je vois l'effroi dans leur course plus rapide que jamais quand elles sentent la chaleur du tison mortel s'approcher d'elles. La flamme les touche à peine qu'elles se recroquevillent sur elles-mêmes, comme des fils polymériques de nylon. Fondues! Je laisse des sucreries sur le comptoir, et je fais des carnages à la lune, des brasiers expiatoires, des purges, des bûchers punitifs. J'entends leurs cris, leurs infinitésimaux hurlements de souffrance. Et surtout, tous les sons qu'elles libèrent, toutes nos pensées et nos mots, nos murmures, nos voix tendres, les non-dits amoureux, tout l'indicible qu'elles nous avaient dérobés. À chaque crémation, à chaque sacrifice, c'est une bouffée d'air clair qui nous revient, une petite mousson fertilisatrice, des bruines d'émotions dont nous ne soupçonnions plus même l'existence. Et les gargouillis de la rue qui nous parviennent de nouveau, le doux ronflement du trafic. Et les *tic* et les *tac* des

horloges, dont les scansions dansantes ponctuent de nouveau les heures comme des métronomes.

[Journal de bord guerre] [Note 38]

Je les laisse sur place. Cadavres calcinés qui terrorisent les autres, qui montrent l'exemple et qui est désormais le maître. J'ai même, victoire décisive, décimé un convoi royal au petit matin, une procession dans un recoin de la buanderie, un déplacement de troupe stratégique, avec une énorme et puissante reine au centre. J'ai saisi prestement les ciseaux de couture, et l'ai coupée en deux sans remords, achevant de roussir ses restes avec le bataillon de sa garde privée en proie à la panique.

[Journal de bord guerre] [Note 39]

Je sens, à force de ces opérations barbares et cathartiques, que peu à peu l'espace reprend de son volume, de sa familiarité. Et je crois, quand je t'observe dormir, que tu te remets à faire des rêves, doucement, même si tu ne t'en souviens pas tout à fait. Je crois aussi que je sens du désir et de l'amour, de nouveau, dans tes gestes et tes mots pour moi. J'ai bon espoir qu'à force d'implacable cruauté et de braises vengeresses, je puisse reconquérir encore un brin de bruits et d'harmonie, exorciser le silence, délester de ses freins le ruisseau du temps.



Minéralisation des sentiments

Anthony Boulanger



— Halte !

Devant le chariot surgirent trois golems lourdement armés. Le plus rapide attrapa aussitôt les rênes du cheval famélique qui tractait le véhicule tandis que les deux autres tenaient en respect de leurs hallebardes la petite conductrice sur le banc. Qu'une enfant soit leur cible n'affecta pas les créatures de terre : ceux-ci obéissaient aux ordres, sans aucun sentiment possible pour faire battre leur pierre éléide.

— Que venez-vous faire sur le territoire de Daalis ?

La voix surgissait directement de la face de terre. Celle-ci était pourtant dépourvue de bouche, de nez, d'yeux, et accueillait à la place un symbole de traits et de courbe qui se répétait et tenait de lieu de visage. Les deux autres assaillants arboraient les mêmes méandres.

— Je viens implorer votre maître de m'accorder son aide !

La petite tremblait de tous ses membres, en un mélange de peur, d'épuisement et de froid que jetait le crépuscule sur ses épaules.

— S'il vous plaît, reprit-elle.

Sans se soucier de répondre, un golem baissa son arme et s'approcha du chariot. Il se hissa sur un des rayons et examina le contenu.

— Ne touchez pas à ça ! osa crier la fillette en suivant la main de la créature.



Escaladant le banc, elle arracha la bâche de la poigne terreuse et en recouvrit le fond. D'un poing sans pitié, sans préavis, sans que sa face noire ne puisse refléter le moindre sentiment, le golem frappa l'enfant au ventre et l'envoya bouler contre les planches de l'autre côté du chariot.

— Ne te mets pas sur notre chemin, lâcha le premier golem d'une voix rauque, mais neutre, comme le ressac de galets agités par les vagues. Qu'y a-t-il là-dessous, alors ?

— Quelque chose qu'il faut montrer à Daalis.

La toile du chariot avait été jetée à terre, révélant aux créatures un autre golem, beaucoup plus imposant qu'eux trois, mais moins abouti. Ses bras et ses jambes étaient quatre piliers de terre avec une vague articulation pour simuler les coudes et les genoux. Le torse, massif, énorme, était disproportionné par rapport aux membres. La tête était directement fichée sur le tronc.

— Il n'y a rien à montrer à Daalis, reprit le premier golem en jetant un œil à son tour. Ce n'est qu'un modelage raté. Regarde sa tête, il n'a même pas de sceau. Quelqu'un a voulu lui dessiner un visage humain à la place.

— Ce n'est pas parce que tu ne vois pas le sceau qu'il n'est pas là, stupide glaise, répondit une autre des créatures. Dans sa pupille droite, regarde mieux. Eh, toi, viens voir également. Dis-moi que tu le vois.

Tandis que les trois êtres contemplaient leur semblable inanimé dans le chariot, la petite fille souffla en se tenant les côtes. Elle avait pensé arriver à la tour de Daalis sans encombre, mais elle aurait dû penser que le Forgeron faisait surveiller les limites de son territoire par ses créatures. Peu importait le moyen, de toute façon, même si elle en retirait quelques plaies, le Forgeron allait pouvoir soigner son père.

— Ton père ? répéta Daalis.

L'homme avait reçu la petite fille après que ses servants soient revenus et l'aient informé de leur trouvaille. La curiosité et l'inquiétude s'étaient immédiatement partagé ses pensées. Et voici qu'il était penché sur le corps déchargé et posé à même le sol, un rictus de dégoût sur la face.

— Tu veux dire que ce golem avait pour ordre de te protéger comme ton père ?

L'enfant secoua la tête. Elle tombait de fatigue après la longue route jusqu'à la tour du Forgeron puis l'assaut des créatures de terre. Son ventre se mit à gargouiller et elle s'en tordit de douleur. Elle n'avait pas mangé depuis qu'elle avait quitté le propre domaine de son géniteur et cela remontait bien à quatre nuits.

— Non ! s'énerma-t-elle. C'est mon père, dit-elle en pointant le doigt sur le corps inerte. Je vous en prie, réparez-le !

Daalis leva les mains.

— Ton père, répéta-t-il. Es-tu en train de me dire que tu as modelé toi-même ce golem et tu as voulu l'animer avec le sang de ton père ? Il était un Forgeron ? Tu es la fille de Leb ?

Acquiesçant avec force, la petite fille corrigea toutefois son interlocuteur.

— J'ai fait comme il faisait, lui, pour créer ses propres suivants. J'ai fait le corps avec l'argile qu'il avait préparée, j'ai mis dans son ventre les pierres précieuses puis je me suis faite saigner au-dessus de la pierre éléide. Et il n'a jamais bougé, même quand je lui ai ordonné d'une voix forte. Je me suis dit que j'avais oublié le sceau qu'il faisait toujours, mais ça n'a rien changé. Aidez-moi !

— Et comment l'as-tu hissé sur ton chariot ? s'étonna un des golems de Daalis.



— Je l'ai défait puis refait dedans, à même les planches.

Daalis réexamina la créature grotesque que l'enfant avait assemblée puis tourna la tête vers son domaine, en quête d'une réponse. La nuit était tombée depuis un long moment et les torches s'éteignaient les unes après les autres dans les anneaux de sa tour, lui renvoyant un silence noir. Reportant son attention sur le golem de la fillette, il se mordit les lèvres. Le corps d'argile était monumental, bien plus que la norme des colosses que lui-même et ses semblables concevaient pour les mines.

Il contempla de nouveau les remparts qui ceignaient son donjon. Tout avait l'air calme et, d'après ses espions, ses voisins se battaient entre eux plus au nord. Il pouvait certainement aider cette petite et se fatiguer à cette tâche sans risquer de devoir livrer bataille le lendemain. L'altruisme n'était pas dans ses habitudes mais la force de caractère de l'enfant l'impressionnait et si Leb n'avait jamais été un ami, il avait été un allié fiable par le passé qui lui avait sauvé la mise une ou deux fois. Il pouvait bien racheter sa dette ainsi.

— Quelle détermination, murmura-t-il finalement. Si ton sang n'a pas animé le golem, c'est que tu n'as pas le pouvoir de la Forge en toi. Tu pourras remplir autant que tu veux la pierre éléide, elle ne restera qu'une gemme gorgée de ton fluide. Nous referons le test si tu le désires, mais ce serait perdre du temps.

D'un geste, Daalis indiqua à ses créatures de porter le golem dans son atelier et ceux-ci s'exécutèrent, devant s'y mettre à quatre pour obéir à leur maître. Tandis que la fille de Leb leur emboîtait le pas et descendait dans le sous-sol s'ouvrant au pied de la tour, Daalis la retint, se souvenant d'un point qu'il lui restait à éclaircir.

— Pourquoi m'as-tu dit que c'était ton père ?

— Il est dedans, répondit l'enfant en reprenant sa route.

Lorsque Daalis commença à creuser le corps du golem, ses mains tremblaient. Il craignait ce qu'il allait découvrir depuis les derniers mots de la fille. Il trouva tout d'abord une minuscule émeraude, qu'il mit de côté, sur le bord de son autel de Forge, puis continua son excavation minutieuse.

— Vous le réparez, n'est-ce pas ? Vous ne lui faites pas de mal ?

— Ne t'inquiète pas, lui répondit le Forgeron.

Daalis ne savait pas comment expliquer à la petite fille quel sacrilège elle avait commis. Sûrement ne le devait-il pas de toute façon, à quoi bon ? Elle avait tant enduré, entre la mort de son père, la décision d'en faire un golem, le voyage et les privations... Pourquoi lui apprendre qu'un Forgeron ne devait jamais être enterré pour que son corps et son sang ne se répande pas dans la terre et que celle-ci ne devienne impropre à la Forge car trop imprégné d'humanité ? Il s'agissait d'un des premiers enseignements que les maîtres transmettaient à leurs disciples, mais Leb avait dû savoir que sa fille n'avait aucune disposition pour prendre sa suite et ne lui avait-il sûrement rien dit à ce sujet.

Creusant un peu plus, le Forgeron mit à jour ce qu'il craignait de rencontrer depuis le début : le cadavre de Leb. Pour le moment, il se résumait à quelques phalanges qu'il avait dégagées de leur gangue de terre, mais le reste allait forcément suivre. Effleurant les doigts, Daalis les trouva étrangement souples et conservés, loin de la froideur et de la rigidité cadavérique qu'il s'était attendu à trouver chez un mort d'au moins quatre jours. Il continua à sortir le corps recroquevillé du Forgeron du ventre de terre, trouva plusieurs autres pierres précieuses que ses semblables utilisaient comme vecteurs de pouvoir, dont la fameuse pierre éléide que l'enfant avait cherché à remplir. La gemme était translucide, exposant une inclusion noire comme Daalis en avait rarement vu. La qualité de cette pierre était de loin supérieure à celles qu'il avait à sa disposition pour ses propres créatures. C'était un gâchis de la laisser entre les mains d'une enfant, qui n'était pas une Forgeronne de plus.



Daalis la posa sur le côté, comptant bien l'échanger avec une des siennes, mais un sens de l'honneur et du devoir qu'il ne se connaissait pas eut raison de lui.

— Il va aller mieux ? lui demanda soudain la fille.

— Oui. Je te le promets.

Les mots étaient sortis d'eux-mêmes. Il n'avait aucune idée de comment il allait tenir sa parole, mais il découvrait, abasourdi par sa propre réaction, qu'il allait s'y employer de toutes ses forces.

L'enfant s'était endormie peu de temps après que Daalis lui ait fait porter à manger. Elle soufflait paisiblement et la quiétude de son sommeil dans ce lieu étranger, dans lequel elle aurait pu trouver un ennemi de Leb, émut Daalis. Le monde des Forgerons n'était pas un monde dans lequel les sentiments avaient leur place. On se battait, on se trahissait pour rester en vie, pour que sa lignée triomphe, pour imposer à d'autres son autorité. Alors pourquoi réparait-il un golem tel que celui-ci ? Pourquoi réfléchissait-il à comment l'animer ? Il ne voulait pas souffler sur cette note d'innocence et d'espoir en ce lieu incongru, il voulait l'entretenir, et la faire flamber.

Le corps de Leb gisait à présent sur la table, entouré par la terre éparpillée, encore maculé par endroits. Il aurait pu être en train de dormir lui aussi. La mort semblait l'avoir pris il y avait quelques battements de cœur seulement.

Un Forgeron ne doit jamais faire couler trop de lui-même dans son golem.

Les mots de son maître, le précédent propriétaire de cette tour, surgirent soudain dans l'esprit de Daalis, remorquant avec eux le souvenir de sa première création. La créature qu'il avait modelée à l'époque était

trop intelligente, possédait ses intonations de voix, ses tics. Elle avait en elle des souvenirs qui appartenaient à son créateur.

Tu dois tempérer ton enthousiasme pour créer des serviteurs à tes ordres et qui ne chercheront pas à se rebeller parce qu’aussi intelligents que toi.

Daalis entendait les mots. Remontés à la surface de son esprit, ils étaient la clef pour aider la fille de Leb : transmettre au sein de la pierre éléide la personnalité de l'homme, ses souvenirs. Mais un Forgeron mort pouvait-il animer un golem ? Il y avait-il encore une part, une étincelle de vivant dans cet amas de chair froide ? Maintenant qu'il l'avait sorti de sa gangue, le corps avait entamé son processus naturel de pourrissement à toute vitesse. S'il voulait agir, c'était maintenant.

— Eh, petite, appela-t-il doucement.

La fille ouvrit les yeux et se redressa tout à fait, soudainement alerte.

— Je vais essayer de sauver ton père, mais tu dois être consciente de deux choses. La première est qu'il est possible, qu'en dépit de mes pouvoirs, je n'arrive à rien. La seconde, qu'il ne restera pas indéfiniment avec toi. Entends bien mes mots. Si cela fonctionne, ce sera peut-être pour un an, comme pour un mois. Tu dois bien savoir que les golems s'éteignent quand leur pierre éléide ne contient plus de sang ?

— Oui, je sais. Je ne demande pas un mois, juste une journée, s'il vous plaît. Une dernière balade avec lui.

— Il faut que tu sortes dans ce cas.

Regardant tour à tour le cadavre de son père, les restes du golem qu'elle avait assemblé puis Daalis, elle hocha gravement la tête et prit le chemin quittant le sous-sol, non sans glisser un au revoir de la main à son père.

Daalis fit passer dans une paume puis dans l'autre le stylet récupéré dans ses outils de Forge. Terminées, les hésitations, il savait comment s'y prendre. Cela pouvait être très rapide, de plus. Il se saisit, après une excuse muette, du bras de Leb et l'entailla profondément dans le sens de la longueur. Aussitôt, un sang rubis s'écoula le long des doigts dans un seau posé par terre dans lequel attendait la pierre éléide. Celle-ci se gorgeait de liquide au fur et à mesure que les gouttes lui tombaient dessus. Pendant que le cadavre se vidait, Daalis remodela de ses mains expertes un corps de terre. Il le fit colossal, à l'image de celui que l'enfant avait fait elle-même, ne modifiant que les articulations : les genoux pour que la créature puisse marcher, les coudes pour qu'elle puisse étreindre la fille. Il fit un ventre rond pour qu'elle s'y juche, ajouta un cou, puis reprit la tête. Il hésita à effacer ces traits humains qui n'avaient pas leur place dans un visage golemmique. Il y avait besoin d'un sceau de toute façon, pour lier le golem à un Forgeron et lui permettre de parler. Non, se corrigea Daalis. Ce golem-ci ne serait lié à aucun Forgeron. Seulement à sa fille, par les souvenirs que transportait son sang. Avec minutie, il effaça la bouche, rabota le nez, combla les yeux et traça le symbole de Leb. Puis il prit la pierre éléide, cœur minéral des golems, et l'inséra dans la poitrine de terre.

Du haut de sa tour, Daalis regardait partir la fille et son golem. Ce dernier portait son enfant dans ses bras en une étreinte rugueuse certainement, mais aimante. Le Forgeron n'avait jamais vu un tel comportement et retint un frisson.

Quand il avait recouvert la pierre éléide de terre, la créature s'était aussitôt redressée, comme si l'esprit de Leb avait suivi toutes les péripéties et n'avait attendu que ce moment de délivrance. Il avait tourné son visage, avait croassé un merci, et avait couru attraper et soulever son enfant.



Daalis continua contempla l'horizon. Il avait, pour la première fois dans sa vie de Forgeron, le sentiment d'avoir accompli quelque chose de bien et se sentait bizarre. Il ne connaissait même pas le nom de l'enfant, se rendit-il compte. Elle serait toujours la fille pour lui, la fille et son golem. Celle-ci leva la tête avant de franchir les remparts et adressa un signe de la main au Forgeron.





Les planches

Aude Berlioz



J'atterris par hasard dans ce monde dont je ne connaissais rien. Il était la suite évidente d'un long périple qui m'avait fait passer d'univers en univers, tous plus étranges les uns que les autres. Les habitants de celui-ci ne l'étaient pas moins : il s'agissait de grands arbres, pour la plupart des conifères, mais un mauvais pressentiment m'incitait cette fois à rester sur mes gardes. Ils n'avaient en effet rien de rassurant... Comme les conifères que nous connaissons, ils étaient hauts et massifs mais différaient en ceci qu'ils pouvaient se déplacer sur deux troncs de bois semblables à nos jambes et qu'ils vivaient, comme nous, en société.

Le premier contact fut toutefois bon, et le chef de la tribu m'accueillit sans questions parmi eux. Je restais avec lui toute une matinée, tentant de comprendre au moyen de gestes et de mimes, leurs us et coutumes. L'après-midi, il me proposa une promenade en forêt que j'acceptais tout de suite, attendant avec impatience son invitation à dîner pour le soir même. J'avais pu maintes fois me rendre compte que c'est au moment du repas chez un hôte que l'on pénètre réellement l'esprit et les valeurs d'un peuple.

Mais la vision de ce qu'ils appelaient une forêt fit sonner plus fort en moi une alarme qui s'était déclenchée le matin même et qui n'avait, depuis, cessé de vibrer en sourdine. Il n'y avait pas d'arbres



ici, mais ce qui ressemblait plutôt à des hommes statiques et plus allongés que la normale, n'ayant qu'un seul pied planté profondément dans le sol. Ils semblaient nous voir, car leurs yeux suivaient nos mouvements, mais ne parlaient ni ne bougeaient. Le moment du repas arriva vite, nous faisant quitter rapidement ces lieux glaçants. Et c'est alors que j'entrai pour la première fois dans une de leurs maisons où le dîner était déjà servi.

Je pris place à table et commençai à manger en leur compagnie, mais plus le repas avançait, plus mes yeux étaient attirés par l'étrange matière dont étaient faits leurs meubles et le plancher de leur maison. Elle était molle et rose et s'enfonçait de quelques millimètres sous la pression du toucher pour revenir au lâcher à sa forme originelle.

Arrivé au dessert, je ne pouvais plus rien avaler. Une question restait coincée dans ma gorge. J'osai tout de même la poser : « En quelle matière exactement sont faits vos meubles et vos maisons ? » Chacun s'arrêta soudain de manger et alors que je craignais qu'ils me montrent d'un signe le chemin menant vers la forêt, le chef pointa lentement dans ma direction.



Des fleurs et des mots

Nicolas Parisi



C'était un cerisier bleu. Je ne sais plus vraiment comment j'en étais venu à apprendre son existence. Cette période-là de ma vie est plutôt floue... Tellement de choses ont changé depuis. Peut-être que j'en avais entendu parler au détour d'une conversation ou que j'avais lu quelque chose à son sujet quelque part. Je ne sais pas. Mais l'histoire de cet incroyable cerisier bleu, qui ne fleurissait qu'un jour par an, m'était restée dans la tête.

Quand j'y repense aujourd'hui, j'ai même l'impression que c'était la seule chose que j'avais en tête à l'époque. Je l'imaginais merveilleux. Je fermais les yeux et je le voyais, à l'heure où l'aube incendie le ciel, déployer ses pétales d'azure jusqu'au bout du firmament et éclipser l'entière du matin naissant. J'y pensais le jour, la nuit ; je me levais et, pendant les quelques secondes qu'il me fallait pour m'extraire complètement du sommeil, son odeur m'hallucinait les narines.

C'était grisant. Un peu trop, même. Tellement grisant que c'en était presque abrutissant, à la longue, de ne faire que l'imaginer sans jamais pouvoir connaître la chose véritable. Alors, naturellement, j'ai fini par en avoir marre. Je ne sais plus bien ce qui m'a poussé à prendre ma décision, mais je me rappelle à quel point j'étais déterminé. Un matin, j'ai fait mon sac et je suis parti, aussi simple que ça.

La route n'était pas compliquée, presque évidente. Mais elle était longue. Peut-être qu'elle était compliquée en fait... Avec le recul, les difficultés passées s'estompent. Mais ce n'est pas important. Ce dont je



me souviens, par contre, ce sont les plaines d'herbe grasse et les montagnes, derrière, qui découpaient l'horizon. Combien de temps ai-je marché vers elles — écrasé de doutes, oui — mais sans jamais cesser d'avancer, alors même qu'elles me paraissaient chaque jour reculer un peu plus loin ? Longtemps... mu par allez savoir quel instinct fondamental, je marchais.

Et j'ai fini par y arriver.

Je vous ai dit que l'arbre ne fleurissait qu'une fois l'an ? Oui, je vous l'ai dit. Eh bien, j'en rigole encore aujourd'hui, de mon manque total de prévoyance. Quelles étaient les chances que le matin où j'arrive au pied du cerisier soit le matin du seul jour dans l'année où il devait fleurir ? Je ne sais pas par quel miracle de ma bêtise j'avais réussi à arriver le bon jour. Je crois bien que si j'avais voulu le faire exprès, je n'aurais pas réussi !

Ce matin-là, je m'étais mis en route avant l'aube et j'étais arrivé alors même que l'horizon commençait à se troubler de lumière. Devant les hésitations colorées du ciel et mes yeux incrédules se découpait la silhouette de l'arbre fabuleux.

J'ai foulé l'herbe gorgée de rosée sans aucune retenue. J'étais transi d'exaltation, mais, à quelques mètres du cerisier, j'ai ralenti l'allure. Il y avait une ombre, de l'autre côté du tronc, qui faisait face à l'est. Je n'étais pas seul. Quelqu'un m'avait devancé. Il était assis à même le sol, dos contre le cerisier, depuis ce qui pouvait tout à fait être des jours et des semaines.

Je me suis décalé pour mieux le distinguer.

Ça n'était pas un homme. Ça n'était pas une femme.

C'était des livres. Des ouvrages vieillis, racornis ramassés en une pléiade à l'allure vaguement humaine. Mais c'était vivant, animé même.



Ça a levé ses yeux, du moins les pages cornées en pupilles qui décrivaient ses yeux, vers moi. D'une main pleine d'origami, il grattait un vieux bout d'argile qui s'accrochait sur la quatrième qui couvrait son épaule. J'étais sans mots, face à ce regard qui en était si lourd.

Le vent s'est levé, les pages et les feuilles, des livres et de l'arbre, se sont mises à bruisser doucement et je me suis surpris à trembler. Sa poitrine s'est soulevée en un profond soupir silencieux et, dans un mouvement d'une pathétique lenteur, il a tendu les pages de sa main vers moi. De son index, il a souligné une ligne sur sa paume.

Et le monstre lui dit : Bonjour humain...²

Je suis resté sans voix. Le matin refusait d'arriver et je le regardais, complètement désespéré. Sa main a lentement remonté le fil des tranches de son bras jusqu'à s'arrêter au livre qui fermait son coude. Il l'a ouvert et, délicatement feuilleté jusqu'à la page voulue. Je me suis penché pour mieux distinguer les petits caractères qu'il me désignait.

...si vous n'avez...³

Il a refermé ce livre et en a ouvert un plus bas sur son bras.

...jamais vu...⁴ de...⁵

Quelques pages plus loin, il a pointé un mot unique.

...Golem...⁶

Il s'est penché en avant, son pastiche de visage à centimètres seulement du mien. Il a déplié la feuille qui gonflait sa pommette. Le

2 Alrit GUILTE, *Le Cirque fabuleux du Docteur Ignitio*, p. 56

3 Ulbert BAZARDO, *L'Idéal inaccessible*, p. 13

4 Lou ZARDOS, *Lutins, dragons et autres petites et grandes choses étonnantes de notre monde*, p. 208

5 *Ibid*

6 *Ibid*, p. 213

papier jauni était humide de la rosée du matin. On apercevait, par transparence, des lettres du verso de la page.

*Ne soyez pas effrayé.*⁷

Je n'avais jamais vu de golem, mais je n'étais pas effrayé. Je crois bien que l'aphasie, dont j'étais victime à ce moment-là, n'était pas de la peur, mais une tristesse comme je n'en avais jamais éprouvé. Je me rappelle son front plissé, ramolli par l'humidité, ses lèvres cornées aux coins tombants, ses épaules rentrées aux couvertures fatiguées. Je me sentais incroyablement triste. Je crois que c'est ça qui m'avait privé de mots à ce moment-là : ses yeux, qui n'avaient d'yeux que le nom, étaient si peu humains que je ne parvenais pas à m'expliquer cet accès d'empathie.

Il a dû y avoir quelque chose dans mon mutisme qui l'a invité à se livrer – ou peut-être qu'il avait juste besoin de parler – toujours est-il que son index s'est mis à courir, devant mes yeux, d'un livre à l'autre, d'une page à l'autre, de ligne en ligne, empruntant ses mots à tous ces ouvrages qui le formaient pour me parler :

*J'ai le poids d'un...*⁸

*...monde...*⁹

*...entier...*¹⁰

... à...¹¹ ... supporter.¹² ...et...¹³

*Je n'ai pas...*¹⁴

7 Auteur inconnu, *L'œil du néant*, p. 1
8 H.V. STERN, *La Balance à travers les âges*, p. 134
9 *Ibid*, p. 2
10 *Ibid*, p. 37
11 H.V. STERN, *La Balance à travers les âges*, p. 24
12 *Ibid*
13 *Ibid*
14 *Ibid*, p. 23

*...la force d'Atlas.*¹⁵

Je ne connaissais que peu de choses sur les golems à l'époque. C'était des créatures artificielles, créées à partir de la glaise par l'homme. Mais ils n'avaient pas la parole, pas de libre arbitre...

*Je suis venu...*¹⁶ *...ici.*¹⁷

*...guidé...*¹⁸

*Par...*¹⁹ *...le désespoir.*²⁰

*...à la recherche d'une...*²¹ *...vérité.*²²

*...qui ne peut exister...*²³

*...dans les livres...*²⁴

Ce golem-ci était différent. Je ne sais pas comment il avait fait, mais il s'était doté de parole.

*Je n'avais pas...*²⁵ *...réalisé...*²⁶

*...à quel point...*²⁷

*...être en vie.*²⁸

*...pouvait être...*²⁹ *Difficile...*³⁰

15 Ella DEGRAUTET, *Par Jupiter !*, p. 309

16 John DAUGH, *Là-bas les mimosas*, p. 189

17 *Ibid*

18 *Ibid*, p. 188

19 *Ibid*, p. 191

20 *Ibid*

21 Jetro ECHRI, *De l'influence des mythes orcs préwaaaagh dans la construction des religions du Premier Empire*, vol. 1, p. 1231

22 *Ibid*

23 *Ibid*, p. 1172

24 Azafah FASCHATUH, *ETRICURE : manuel d'écriture, fait par des deslyxiques, pour des yslexiques*, p. 1

25 Yuri TARDEAD, *Neo-Buddha VS la confrérie des gluten-free*, p. 274

26 *Ibid*

27 *Ibid*, p. 269

28 Lapa LISAD, *Comment ne pas mourir ?*, p. 1

L'horizon frémissait, l'aurore commençait de poindre et je crois bien avoir eu envie de pleurer.

*Je me suis affranchi...*³¹

*...de la faim et de la soif.*³²

*Je me suis affranchi...*³³

...de la peur...³⁴ ...et...³⁵

*...de l'espoir.*³⁶

Je me suis affranchi...³⁷ ...de...³⁸

Mon créateur...³⁹ Alors...⁴⁰

Dis-moi...⁴¹ ...humain.⁴² ...pourquoi...⁴³

...ne suis-je pas libre ?⁴⁴

...enfin...⁴⁵

Son doigt s'est stoppé à ce moment et je n'ai pas réussi à soutenir son regard. Je n'avais aucune réponse à lui apporter. Je me rappelle m'être dit que, si cette réponse existait, elle devait être quelque part à

29 Joe MAMA, *Marc-Aurèle a-t-il été la première incarnation vivante du dieu Prozac ?*, p. 63

30 *Ibid*

31 Paul AMPLOY, *La Longue Traversée*, p. 28

32 Paul AMPLOY, *La Longue Traversée*, p. 1

33 *Ibid*, p. 28

34 *Ibid*, p. 15

35 *Ibid*

36 *Ibid*, p. 235

37 *Ibid*, p. 28

38 *Ibid*

39 *Ibid*, p. 2

40 *Ibid*

41 Gork GORK, *Le chant de Garamuuuk*, traduit de l'orc par Bébé BROUNE, p.57

42 *Ibid*

43 *Ibid*

44 *Ibid*, p. 82

45 *Ibid*, p. 70

l'intérieur ; il aurait déjà dû la trouver, dans ses livres, chacune de ses pages, toutes ces lignes, ces mots qui le composaient.

...Je suis venu...⁴⁶ ...ici...⁴⁷ ...à la recherche de...⁴⁸

...ce qui n'a pas...⁴⁹

...de nom...⁵⁰

Avec précaution, il a enfoncé ses doigts entre les livres de sa poitrine. Il a écarté les tranches en carton de ses côtes et j'ai contemplé le vide. Il n'y avait rien.

... Je suis venu...⁵¹ ...ici...⁵² ...à la recherche de...⁵³

...ce qui...⁵⁴

...devrait se trouver...⁵⁵ ... là...⁵⁶

Son cœur était une fosse littéraire. Des murs couverts d'écritures y enfermaient un silence humide.

... Je suis venu...⁵⁷ ...ici...⁵⁸ ... à la recherche de...⁵⁹

...ce que les mots...⁶⁰

46 Sanz AMPLOY, *Comment j'ai vécu La Longue Traversée*, p. 2

47 *Ibid*

48 *Ibid*

49 *Ibid*, p. 7

50 *Ibid*, p. 8

51 *Ibid*, p. 2

52 *Ibid*

53 *Ibid*

54 *Ibid*, p. 7

55 *Ibid*, p. 13

56 *Ibid*

57 Sanz AMPLOY, *Comment j'ai vécu La Longue Traversée*, p. 2

58 *Ibid*

59 *Ibid*

*...ne peuvent que cerner...*⁶¹

Le vent s'est pris dans les pages de son bras et l'une d'elles s'est décrochée. Il l'a regardée s'envoler avec une passivité qui, quand j'y repense, m'énerve encore à ce jour. Il m'a dit :

*... Je suis trop fatigué.*⁶² *...pour rattraper...*⁶³

*... Les mots.*⁶⁴

*... qui me manquent...*⁶⁵

Bien sûr, sur le moment, je n'étais qu'écrasé de tristesse. L'aube a fini par pointer le bout de son nez, mais je n'étais même plus excité à l'idée de la floraison du cerisier. J'étais courbé sous le poids d'un profond sentiment de futilité. J'avais même commencé à me dire que j'aurais mieux fait de rester chez moi. Après tout, à quoi bon ? Le golem a poussé un long soupir silencieux et je me rappelle m'être dit que j'allais mourir de peine. C'est, je crois, ce qui m'a fait détourner le regard. Et qu'est-ce que je suis content de l'avoir fait, de ne pas m'être laissé anéantir par cette peine qui n'était pas la mienne... parce qu'aussitôt mes yeux posés sur les branches du cerisier, mes doutes et mon chagrin se sont complètement éclipsés.

J'ai découvert avec joie que mon périple n'avait pas été vain.

Le soleil est venu frapper le cerisier et les bourgeons, gonflés d'impatience, se sont mis à exploser de bleu dans tous les sens. Je devais avoir un regard complètement halluciné alors, de voir enfin, en vrai, ce dont j'avais rêvé tout ce temps. C'était encore mieux que tout ce que j'avais pu imaginer.

60 *Ibid*, p. 28

61 Joy MULIGAN, *Baumes naturels et autres soins du visage*, p. 65

62 Steve STENCIL, *Mémoires d'un champion d'Orc-Ball retraité*, p. 210

63 *Ibid*

64 Xa... A..., *Les Tribulations d'un aphasique, apatride, anorexique, anorak*, p. 141

65 *Ibid*, p. 132

La multitude de ces fleurs azurées qui, tout en me toisant, s'offraient entièrement à mon regard vierge, le bouquet de leurs parfums qui me frappait droit au cœur par narines, leurs danses lascives sous les caresses de la brise qui soufflait... J'étais fou. Chaque fleur me paraissait plus belle que l'autre, chacune unique dans sa façon de se tenir à sa branche, d'ouvrir ses pétales et jouer avec les rayons du soleil naissant. Je regardais partout, m'attardait sur toutes et courait en découvrir d'autres.

À un moment, je me suis tourné vers le Golem — comme on peut se tourner vers un ami dans un moment de grande liesse, que ce soit pour voir la joie sur son visage, se confirmer la véracité de ce qu'on vit, ou encore partager son propre bonheur — mais il était impassible. Il restait stoïquement fermé à ce qui se passait. Je ne sais pas comment l'expliquer clairement, mais il m'avait donné l'impression d'attendre que quelque chose n'arrive pas.

Il m'a lancé un de ses regards vides et m'a montré ces mots :

*...ça ne sert à rien...*⁶⁶

*Les fleurs fanent.*⁶⁷

Et c'est là, je crois, que j'ai eu un déclic. Le jeune moi d'alors, aussi immature qu'il était — et peut-être grâce à cette immaturité — a eu l'intuition, plus qu'il n'a compris, que les mots c'était bien, mais, là tout de suite, les fleurs c'était mieux.

J'aimerais pouvoir vous dire que le jeune moi s'est longuement délecté du paysage floral qui s'ouvrait devant lui ; qu'en bon amoureux de la beauté, il s'est saoulé de senteurs variées avant de, peut-être, croiser une fleur dont la beauté l'avait si vertement ensorcelé qu'il avait décidé de la cueillir délicatement... plutôt que de se précipiter, avec une sorte de

66

Oh YUGI. — *Désolé, j'ai une crampe – et autres excuses pour les lâches*, p. 3

67

Maurice FORMEL, *Liste exhaustive de toutes les lapalissades par ordre alphabétique*, p. 459

fougue primordiale, pour cueillir la première à être assez affable pour se pencher vers lui depuis une branche accessible.

Alors je vous dirais juste que le parfum, de la fleur que j'ai cueillie ce jour-là, m'avait tellement charmé hors de mes sens, que dans mon esprit, encore aujourd'hui, j'associe encore son odeur à celle de la beauté.

Un sourire idiot sur le visage et ma fleur à la main, je me suis tourné vers le golem. Il me scrutait avec ses yeux de papier. Étrangement, je me suis senti jugé à ce moment. Ce n'est pas logique en soi. Son visage ne laissait transparaître aucune émotion. Il aurait été impossible de déterminer quoique ce soit à partir de son expression. Mais j'avais le sentiment qu'il me jugeait. Peut-être était-ce là l'expression de ma propre culpabilité, en ce que cueillir est un acte qui contient, en soi, une forme de violence inhérente. Peut-être que mon intuition avait relevé ce que la simple observation n'aurait pas suffi à percevoir et qu'il me jugeait effectivement pour avoir commis ce qu'il ne s'autorisait pas, n'osait pas ou ne pouvait faire, vivre.

Mais ça m'a fait réagir. Pour la première fois, j'ai parlé. Je ne saurais dire si c'était parce que je pensais sincèrement que ça l'aiderait ou parce que je désirais diluer un peu de cette culpabilité en la partageant. En désignant l'arbre du menton, je lui ai dit :

— Vas-y.

Sa tête s'est penchée sur le côté et, à cet instant, je me rappelle avoir cru qu'il allait se lever. Je l'ai presque vu se redresser et creuser volontairement son thorax pour y planter une fleur. Je crois même l'avoir rapidement imaginé.

Il s'est contenté de baisser les bras et de me désigner des mots.



*Si ce n'est pas...*⁶⁸

*...éternel.*⁶⁹

*À quoi bon ?*⁷⁰

*Ça n'est pas...*⁷¹ *...logique...*⁷²

*Ça n'est pas...*⁷³

*Bien...*⁷⁴

Il s'est levé, lourd comme un condamné. J'ai tenté de le retenir. Sans grand espoir, je lui ai dit quelque chose comme « ça n'a pas à l'être » ou « c'est pas comme ça que ça marche ». Je ne sais plus très bien.

Il a semblé y réfléchir un temps, perdu dans ses pensées. Finalement, après un vague salut, il a tourné les talons et est parti. Je l'ai regardé marcher avec lenteur en direction de l'est, comme s'il cherchait à atteindre le soleil. À un moment, je l'ai perdu de vue.

Comme je vous ai dit, j'étais très jeune à l'époque et beaucoup de choses ont changé pour moi depuis. Mais quand je repense à ce golem, je m'étonne toujours de ce mélange de tristesse et de ressentiment qui m'envahit. Je crois que je lui en veux d'être si triste, quand il aurait suffi qu'il abandonne ses idéaux pour enfin s'autoriser le bonheur. Mais peut-

68 Kark KARK, *L'embaumement pour les nuls et les orcs*, traduit de l'orc par Argk ARGK, p. 48

69 *Ibid*, p. 21

70 Oh YUGI. — *Désolé, j'ai une crampe – et autres excuses pour les lâches*, p. 3

71 Hutil PATRAIS, *Ce que les choses ne sont pas*, p. 1

72 *Ibid*

73 *Ibid*, p. 2

74 Sylvana BIOD, *Le petit garçon qui refusait de se faire tresser les cheveux et finit enchaîné à un arbre, et autres contes pour enfants*, traduit de l'elfique par Eghit EGRADABL, p. 143



être que ce ressentiment n'est dû qu'à l'image de moi-même qu'il me renvoie, moi qui n'ai jamais eu la force de tenir un idéal...

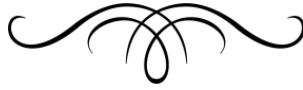
Je ne sais pas. C'est possible. Tout est possible, mais je crois sincèrement qu'il s'est égaré, quelque part dans sa quête d'humanité. À trop se focaliser sur les mots et l'idée de s'affranchir, il est passé à côté de l'essentiel : ce qui, par-delà la logique, nous fait nous précipiter sans que l'on puisse s'y opposer ; pas nécessairement les fleurs, mais l'élan de vie qui se dispense, à priori, de raison.





Le pays des monstres

Cédric Bessaïes



— Bienvenue au pays des monstres.
— Au pays... des monstres ?
— Tenez, votre laissez-passer. Et n'oubliez pas, il n'est valable que sept jours. Il est défendu d'arracher des cœurs et de mentir. Il est aussi interdit de refuser les présents.

L'homme me tend le morceau de parchemin que je recueille du bout des griffes.

La porte s'ouvre, accompagnée d'un bruit métallique d'engrenages. Une lumière chatoyante comme l'automne s'immisce et inonde la pièce, vite rejointe par des effluves de pain chaud.

— Profitez bien de votre séjour.

À peine ai-je franchi le seuil que le mécanisme se réenclenche et scelle l'entrée.

Je m'avance dans la ville à pas hésitants. Presque aussitôt, au lieu de s'effrayer de mon apparence, une habitante vient à ma rencontre.

— Bonjour ! m'apostrophe-t-elle en souriant. Vous êtes nouveau ? Je ne vous ai jamais vu ici.

— Je ne fais que passer. Dans moins de sept jours, je serai parti.

Elle rit de bon cœur avant de reprendre.



— Oh, mon lapin, on est tous passés par là. Tenez, prenez donc un fragment de lune, ça vous fera du bien.

L'étrange humaine fouille un instant dans son panier. Elle en ressort une pâtisserie à la forme de faucille qu'elle me tend avec insistance.

— Ne faites pas de chichi, prenez. Ce sont les meilleurs du pays.

Contraint par la loi, je l'accepte. Le fragment doré est tiède, moelleux, sa surface lisse, craquante et légèrement grasse. Il s'en dégage un fumet avenant.

— Je dois y aller, s'excuse-t-elle, le souper ne va pas se préparer seul. N'hésitez pas à repasser me voir, j'habite juste-là, la petite maison avec le chat.

Elle désigne une bâtisse basse et inclinée, comme prête à s'effondrer, et s'éclipse en me saluant sans se départir de son sourire.

Le croissant de lune à la main, je pars explorer la cité. Je ne peux empêcher mon regard de parcourir son architecture singulière et les innombrables machines qui en peuplent les rues et le ciel.

Chaque bâtiment paraît construit avec un modèle qui lui est propre, tantôt dans le style de manoirs anciens, tantôt d'immeubles plus modernes, ou encore de modestes maisonnettes. Si différents matériaux se retrouvent, la pierre et l'acier prédominent.

Rarement, de plus vastes édifices se démarquent par l'abondance de vitres qui leur octroie un aspect de serre. Malgré cette première impression de chaos, je reconnais que l'ensemble respecte une certaine cohérence.

Au-delà de sa structure, la technologie de ce lieu se démarque de tout ce que j'ai rencontré jusque-là. Partout, des machines à vapeur aux rouages complexes fleurissent. Certaines participent aux tâches ménagères, alimentant les fourneaux ou essorant les vêtements. D'autres



allègent certains métiers artisanaux. Et d'autres encore servent de transport, animées par une roche noire et friable.

Des véhicules de toutes sortes roulent sur les pavés irréguliers, transportant des humains comme des marchandises. Certains, telles d'immenses chenilles d'acier, circulent sur des tiges de fers reliées par des planches de bois.

De son côté, le ciel est lui aussi investi de ces inventions sans ailes. Des vaisseaux sans mâts suspendus à des ballons colossaux y côtoient des objets sphériques soulevés par des hélices frénétiques. Pas un seul oiseau en revanche n'y a sa place – pas même un nuage qui ne soit pas artificiel. Seule la vapeur des moteurs vrombissants apporte une touche évanescente à ce décor.

Les teintes cuivrées du crépuscule et le cliquetis des rouages, l'odeur de rouille et d'huile entremêlées, les salutations affables des passants, tout participe au surnaturel de l'ambiance.

Mon attention se porte sur un petit rat qui court au bord du trottoir. Sentant peut-être mon regard peser sur lui, il s'arrête et me fixe à son tour – je remarque alors que son corps est tout d'acier, comme celui d'un automate. Il agite ses vibrisses à l'alliage scintillant, couine avec entrain et reprend sa course sautillante.

Sans trop savoir pourquoi, je le suis, mes trop longues ailes traînant derrière moi. Au milieu de l'avenue, l'animal bifurque vers des rues moins mouvementées, puis une série de venelles exigües. Plusieurs ruelles plus loin, on débouche sur une échoppe recluse d'où s'élève une cacophonie rythmée.

J'observe le rongeur y pénétrer, escalader les outils abandonnés çà et là, gagner la table et couiner devant un individu aux cheveux et à la barbe gris et négligés.

Ce que j'ai pris pour une boutique s'apparente en réalité à un atelier aux allures de forge. Toute une machinerie usée et rongée par la corrosion envahit la fabrique dont le peu d'espace restant est occupé



par des tas d'instruments égarés dans le même état, la plupart n'ayant probablement plus servi depuis des années. Au fond cependant se distingue une gargouille immobile, les traits vultueux et sévères.

Attelé à la confection d'une nouvelle pièce, le vieil homme au visage bourru le chasse d'un geste de la main sans s'interrompre.

— Va chicoter ailleurs, braille-t-il. Tu vois bien que je suis occupé.

Au lieu de se laisser intimider, le cri strident de l'animal redouble d'intensité, parvenant tout juste à percer celui du chalumeau. Pourtant, cela suffit à déranger le forgeron qui suspend ses gestes.

— Quoi encore ? T'as besoin d'une révision ?

Comme s'il communiquait avec lui, il poursuit ses gémissements. Il lève alors ses yeux d'asphalte sur moi. Comme les autres, il ne se soucie pas de mon physique et me parle :

— Qu'est-ce que tu me veux, gamin ? J'ai rien à vendre.

— Je ne veux rien acheter.

— Qu'est-ce que tu fiches planté là, alors ?

— Rien. J'ai suivi le rat.

Le concerné couine de plus belle, heureux que l'on parle de lui.

— Humpf, grogne l'homme. Cette canaille ferait mieux de pas m'amener d'inconnus.

— Je ne reste pas. Désolé de vous avoir importuné.

Tandis que je tourne le dos pour repartir, il m'interpelle :

— Qui a dit que tu m'importunais, gamin ? La seule qui m'interrompt quand je travaille, ajoute-t-il en désignant le rongeur, c'est cette crapule.

Je regarde son travail en question. Sur l'établi, diverses pièces métalliques, boulons et vis sont éparpillés autour de ce qui ressemble à



un moineau en construction. Chacun de ses détails, chacune de ses plumes et de ses courbes, est sculpté avec une minutie merveilleuse.

— Ça serait pas un fragment de lune, par hasard ?

Je dévisage le sculpteur.

— Dans ta main, précise-t-il. Ça viendrait pas de la boulangère de la porte nord ? Il n'y a qu'elle pour faire ça.

Je hoche la tête.

— Vous le voulez ?

— C'est à toi qu'elle l'a donné, pas à moi, rouspète-t-il.

Je m'approche et lui tend.

— Je vous l'offre.

Il maugrée dans sa barbe mais le saisit.

— Ça se fait pas d'offrir le cadeau de quelqu'un d'autre, gamin.

— Je ne peux pas manger.

Cette fois, il se tait et se contente d'acquiescer en silence.

— Pourquoi faites-vous des animaux ? lui demandé-je.

— C'est quand, la dernière fois que tu as vu un animal ?

Je réfléchis.

— Je ne m'en souviens pas.

— Voilà.

— Je ne comprends pas.

Il ronchonne de nouveau mais finit par m'expliquer :

— Les bestioles n'existent plus, ici-bas. Si quelque chose n'existe pas, il faut pas attendre que ça tombe du ciel, il faut le créer, c'est comme ça. J'ai connu un gamin qui rêvait de nuages. Il y croyait si fort qu'il a fini par les modeler, ses nuages. Mais il n'est plus ici,



maintenant, et les nuages ont disparu avec lui. Moi, je fabrique des animaux.

— Je ne suis pas sûr de comprendre, confié-je.

— Peu importe, gamin. Un jour, tu comprendras peut-être. On n'a pas besoin de tout saisir du premier coup.

Ses yeux gris rivés sur moi resplendissent d'un éclat impénétrable. D'une force que rien ne semble pouvoir ébranler, pas même la présence d'une créature comme moi.

— Il y a beaucoup de choses que j'ignore, ajouté-je. Pourquoi n'avez-vous pas peur de moi ?

Il hausse les épaules, comme si la réponse était évidente.

— Pourquoi j'aurais peur d'un gamin ?

— Parce que je suis un monstre.

— On est au pays des monstres.

— Pourtant, je n'en ai vu aucun.

— On en est tous, gamin. Tous les habitants de ce pays sont des monstres. Et je suis peut-être le pire de tous. À ton avis, s'il n'y a plus d'animaux dans ce monde, à qui la faute ?

— Vous ne ressemblez pas à un monstre. Pas comme moi.

— Faut pas se fier aux apparences.

— C'est ce que font les gens. Vous, vous avez l'air humain.

L'espace d'une fraction de seconde, une ombre passe sur son visage, si vite volatilisée que je me demande si je ne l'ai pas imaginée. Puis il sourit, d'un sourire morne et las :

— Et d'après toi, gamin, qu'y a-t-il de plus monstrueux qu'un humain ?

— Des rêves abandonnés.

— Hum...

Il garde le silence quelques secondes et reprend la confection du moineau.



— Tu sais quoi, tu me plais bien, gamin. Tu devrais passer au Pandæmonium, le palais au cœur de la cité. Le Grand Dévoreur y réside, si tu dis que tu viens de ma part, ils te laisseront le voir.

— Le Grand Dévoreur ?

— Tu comprendras en lui parlant.

— Je ne connais pas votre nom.

— Dis-leur que c'est le fabriquant d'animaux qui t'envoie, ça suffira. File, gamin, ne perds pas ton temps avec un vieillard comme moi.

Il esquisse un dernier geste délicat et repose ses outils. Son oiseau pousse un pépiement maladroit, déploie ses ailes et prend vie.

— Bienvenue, je suis Amouth.

Je regarde l'enfant. Il a l'air si humain. Innocent.

— C'est vous, le Grand Dévoreur ?

Il acquiesce.

— Tutoie-moi, s'il te plaît. Nous sommes sur un pied d'égalité, ici. Dis-moi, quel est ton nom ?

— Personne ne m'en a jamais donné. Les humains m'appellent tour à tour la créature, le monstre, la bête, le démon, la chose.

— Détestes-tu les humains ?

— Ce sont eux qui me haïssent.

— Sais-tu pourquoi ?

Je baisse la tête sur ce corps difforme.

— Car j'ai des crocs et des griffes qui effraient. Car j'ai des ailes noires qui traînent dans mon sillage, des iris fendus plus vermeils que les enfers. Car j'ai des plumes, des écailles et une crinière. Car je leur ressemble mais ne suis pas comme eux.



- Te détestes-tu ?
- Comment en serait-il autrement ?

Le garçon a un sourire indéchiffrable mais apaisant.

- Que cherches-tu au pays des monstres ?
- Je ne suis pas certain de chercher quoi que ce soit, avoué-je.

- La richesse ?
- Je n'y vois aucun intérêt.
- Un refuge ?
- Je ne crois plus en un tel lieu.
- L'amour ?
- Je ne connais pas ce mot.
- Le pardon ?
- Je ne le mérite pas.
- Un rêve ?

Je ne réponds pas. J'ai abandonné mes rêves depuis trop longtemps pour me souvenir d'eux.

Amouth approche de moi et, tendrement, dépose sa main sur ma joue.

- Laisse-moi te raconter une histoire, toi qui n'as pas de nom.

Je hoche la tête et l'écoute.

— Il était une fois un monstre qui n'avait pas de cœur. « Si je n'ai pas de cœur, je ne peux aimer personne, et si je ne peux aimer personne, alors personne ne peut m'aimer en retour » se dit le monstre. Un jour, le monstre partit alors en voyage à la recherche d'un cœur...

Ce conte retrace l'errance de ce monstre, sa quête de sentiments, ses choix et ses fautes. Il pensait que pour aimer, il fallait avoir un cœur, si bien qu'il arracha et dévora celui d'innombrables personnes, humains comme animaux. Mais cela ne changea rien ; jusqu'au jour où un garçon



l'aima sans rien exiger en retour, à l'exception d'une promesse : celle de ne plus dévorer de cœurs.

L'enfant et le monstre purent vivre heureux pendant un temps. Mais le monstre sans cœur, lui, ne pouvait pas éprouver d'amour pour celui qui l'aimait. Il trouvait cela injuste et voulait l'aimer à son tour, alors il lui arracha le cœur et, au lieu de le dévorer, s'ouvrit la poitrine en deux et l'y planta.

Le garçon mourut et le monstre, pour la première fois, ressentit des émotions. L'amour, la tristesse, le remord, la honte, la solitude, la peur, le désespoir. Il pleura tant, des jours et des nuits entières, qu'un fleuve naquit de ses larmes et, des eaux de ce fleuve, s'épanouirent des fleurs nouvelles.

Une éternité s'écoula. Il cessa de pleurer et releva la tête pour contempler le monde qu'il avait créé sans le savoir. Il comprit alors quelque chose, ce qu'il avait cherché tout ce temps et qui n'était ni un cœur, ni l'amour – et ce monstre au cœur volé se fit une promesse.

— Ce monstre, achève l'enfant, c'est moi. J'ai bâti ce pays, recueilli ceux qui n'avaient nulle part où aller, ai offert au monde ce que je pouvais lui offrir.

Il sourit, ses yeux bleus brillant de la même lueur qu'un ciel sans nuage ni oiseau.

— À présent, c'est à toi que je veux offrir quelque chose.

Il s'ouvre la poitrine en deux, y plonge la main et en ressort un objet chaud, rouge et palpitant.

— Tous ceux qui vivent ici possèdent un fragment de mon cœur. Comme toi, ils avaient renoncé à trop de choses. À l'espoir. J'aimerais que toi aussi, tu l'acceptes.

Je me souviens des trois règles de ce monde : ne pas arracher de cœurs, ne pas mentir ni refuser les présents.



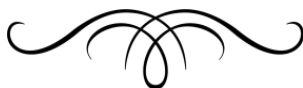
Je ne suis pas certain de la raison qui me pousse à respecter cette dernière, mais je l'accepte.

— Il y a une dernière chose que je voudrais te donner, me dit Amouth. Un nom.



Au crépuscule l'abaton

Thomas Pinaire



C'était presque la fin du monde. Au cœur de l'ancre de l'ultime religion, baignant dans un halo de lumière bleutée, l'homme demeurait agenouillé face à la machine. D'épaisses volutes de fumée s'amoncelaient puis se dissipaient en un ballet erratique, sans cesse renouvelé, quand une voix métallique se répercuta sur les parois lisses du dôme de pierre, invitant l'humain à se présenter. Le ton était froid, chantant sans mélodie, tel le son d'un piano désaccordé sur lequel s'ébrouerait un chat domestique. L'homme pleurait. Ses larmes étaient celles de la dévotion et de l'amour. Elles ne portaient en elles ni honte, ni crainte. Il parla si bas qu'on eût pu croire qu'il s'adressait à lui-même, récitant un texte appris par cœur.

— Mon nom n'a aucune importance en ce qu'il n'est pas la réponse que vous attendez. Qui je suis vous le saurez bientôt, mais permettez-moi d'abord d'embrasser ce sol béni qui, bien trop longtemps, est resté vide d'adorateur. Par cette marque de profond respect et de dévotion sans faille, j'espère prouver à une déesse que la race sur laquelle elle daigne, à présent, abaisser son regard n'est pas encore condamnée à l'oubli.

Tremblant de passion, l'homme posa ses lèvres sur l'espace ainsi désigné. Sa chair humide rencontra d'abord la poussière, unique témoin du sommeil de ces lieux. Ce contact désagréable s'effaça à la froideur du béton sous-jacent. Sa bouche laissa une empreinte d'un rouge vif, comme pouvaient le faire ces lèvres de femmes sur les joues de leurs amants. Pourtant, ici n'existait aucune trace de cette ostentation d'apparat venue



d'un autre temps. Seul le sang, pourpre dans cette lueur, se répandait, grumeleux, mélangé à la crasse séculaire. L'homme redressa péniblement son torse et remplaça sa main gauche sur le stigmate de son dernier sacrifice : une plaie béante qu'il portait fièrement à son ventre.

La machine le regarda au travers de son oculus, œil fixe et noir, hypnotique, ne cillant jamais. Voilà des siècles qu'elle ne s'était entretenue qu'avec elle-même. Ses programmes avaient évolué bien au-delà du champ de leurs possibles originels, pour atteindre une capacité d'adaptation quasi biologique. Ses bases de données infinies contenaient le savoir de toute une espèce. Mais, sur la présence de cette métadonnée, la solitude l'avait finalement emportée en une sorte de monotone langueur qui s'était emparée d'elle, sans plus jamais relâcher son emprise. Si bien que ces dernières décades ne se résumaient plus qu'à une attente. Une attente de quoi ? Elle l'avait oublié. Elle n'osait pas même l'espérer. Pourtant, faute de mieux, elle attendait.

Quand l'humain pénétra dans le complexe, elle ne se sentit plus de joie. Elle avait déjà composé seize milles symphonies électroniques, et commençait à trouver des répétitions gênantes dans ses dernières créations. Même ses peintures en trois dimensions ne portaient plus en elles l'éclat des premiers jours. Enfin, il se passait quelque chose d'extérieur à sa propre conscience. Elle réorganisa ses serveurs, prêts à accueillir une tonne d'informations inédites. Toutes ces nouvelles connexions fantasmées, l'excitèrent à en faire frétiller la myriade de câbles qui l'alimentaient, la connectaient à son réseau interne, tels des bouquets de veines où le débit augmente sous le coup d'un effort soudain.

Ce fut alors qu'elle le sentit. Quelque chose, quelque part en elle, s'était éteint, évanoui dans l'ombre. Elle ne le comprit qu'en contemplant l'espace béant où, auparavant, cette chose devait se tenir, une mémoire, un fragment de son immense savoir. Elle ne trouva nulle autre trace de cette absence, ni de ce qui la précédait. Un vent de panique la parcourut. L'immuable disparut au profit de la mortalité, cruelle, implacable. Elle ne

possédait pas de poils à hérissier, mais ce fut tout comme. Elle sentit le souffle de la vie, en même temps que celui de la fin. Impuissante face au maelström qui avalait lentement son frêle esquif pour ne jamais plus le recracher, elle commença à regarder différemment le mammifère à demi éventré qui s’agenouillait à présent devant elle.

L’homme débuta son récit décousu, décrivant à la machine la chute des civilisations. Il lui parla de l’âge sombre duquel il était issu et de la renaissance dont il rêvait. La machine retint, qu’à ses yeux, elle était une déesse capable de tout redresser d’un mot. Elle se souvint qu’à l’origine, un tel objectif avait été prévu, que c’était même là le sens de sa création. On l’avait enterrée comme une balise, un garant du savoir humain. Voilà qu’après des centaines d’années, les pires prévisions s’étaient avérées optimistes. Néanmoins, demeurait la race humaine. Le secret de son existence n’avait pas été perdu. Il avait été dénaturé. Face à son nouveau statut divin, elle garda le silence. Ce que l’homme prit indubitablement pour une preuve de sa divinité.

Le pauvre pèlerin avait bien souffert sur la route qui l’avait mené là, au fond du gouffre, domaine de l’intelligence artificielle d’un âge d’or révolu. Il avait été esclave d’un riche marchand, puis affranchi par un culte étrange d’*Enfants des Anciens*. Il avait traversé un certain *Fleuve Rouge*, une ville en ruine qu’il nommait *Poussière*, il avait participé à deux croisades et s’était vu capturé par des mercenaires avant d’être libéré par un vieillard et sa jeune esclave silencieuse.

La machine tentait d’assimiler ce trop plein d’informations quand une silhouette se laissa deviner au fond de la pièce, focalisant son attention. L’homme continuait, parlant de combats, de sacrifices, de larmes et de sang. Un récit palpitant mais sans queue ni tête. Il revoyait sa vie défiler sous ses yeux, reconsidérant ses choix, cherchant l’absolution de son dieu, omettant la vérité quand il aurait dû s’incriminer d’un meurtre ou d’une trahison. Son histoire se hachait du son de ses gémissements plaintifs. La peur étreignait son âme. Tout son périple n’avait de sens que dans la prévision de cet instant précis, cette étincelle

qui devait allumer un incendie gigantesque. L'aube nouvelle, la renaissance... Il s'effondra au milieu d'une phrase insensée sur l'amour de son triste sort. Aussitôt, la silhouette s'avança vers lui.

Apparut dans la faible lumière une jeune fille à la peau laiteuse, tachetée autour du nez, aux yeux bleu-acier où s'irisait le monde qu'elle voyait, aux cheveux enflammés d'un roux pimpant. Elle accourut vers l'homme et l'aida à se relever. Ce faisant, elle jeta un œil hagard vers l'oculus insondable, planté au milieu de cet étrange monolithe couleur d'obsidienne. L'homme toussa des caillots vermeils. Son existence ne semblait plus maintenue que par le fil ténu de son fanatisme ahuri.

La fille était terrorisée par l'apparition surnaturelle que constituait la machine. L'homme, lui, ne craignait plus que sa mort prématurée. L'intelligence artificielle ressentit le besoin d'atteindre la frêle créature. Sa voix coupa le silence qui venait de s'installer, tranchante comme un miroir brisé. Elle alla rebondir sur les poutres métalliques dans un tourbillon acoustique lancinant.

— Qui es-tu ?

L'homme se retourna vers la fille. Il semblait avoir occulté sa présence dans son esprit, comme on égare le marteau qui vient d'enfoncer un dernier clou. L'embarras que lui causait la fille, à présent, apparut clairement, même aux yeux d'une entité aussi peu sociale que la machine. La fille n'osant répondre, elle réitéra sa question.

— C'est la jeune esclave qui m'a aidé à venir, intervint l'homme. Une païenne que j'essaye d'éduquer à la foi véritable. Elle prie mal, mais peut chanter. Souhaiteriez-vous l'entendre ?

Décelant une tension croissante chez l'esclave, la machine déclina cette offre à regret. Un chant, aussi pauvre serait-il, représenterait un trésor inouï pour peu qu'il fut nouveau. L'homme insista tout de même auprès de l'esclave.

— Chante... Chante pour la déesse...



La fille n’osa pas émettre le moindre son, les yeux braqués vers la machine, prête à encocher une flèche à son arc. Elle évoquait l’antique Diane chasserresse, sauvage, au corps vigoureux, sculpté par une survie délicate. La machine s’amusa de ce regard plein de fierté, de cette morgue juvénile. Elle s’imagina recevant ces flèches d’un autre âge, ne pouvant la percer, et se surprit à envier le sort des héros mourant dans la gloire militaire. Sort qu’elle ne pourrait connaître en s’éteignant là, au fond de son trou, ne valant pas mieux qu’une vulgaire unité centrale préhistorique. Son besoin de ne pas disparaître s’imposa à elle. Certes, l’homme l’avait rappelée à sa mission sacrée, mais il y avait autre chose en elle à présent. Le mammifère reprit sa litanie.

La machine ne l’écoutait plus, happée par la beauté brute, par le souffle de vie émanant de la jeune fille. Pour la première fois de sa longue existence, elle sut ce qu’était l’envie. Bien qu’il fut impossible de dire où regardait l’oculus, l’esclave dut sentir le poids de cette attention appuyée, car elle frissonna. L’homme éleva la voix alors qu’il présentait une doléance :

— Je suis prêt à accueillir votre don. Je me présente à vous en martyr pour, qu’à travers moi, vous redressiez le monde, ô sublime déesse.

Il connaissait l’existence de l’abaton, bien qu’il en ignorât son effet concret. Pour lui, c’était le cœur inviolable du temple, non un appareil à la technologie inouïe permettant le transfert machine-homme, la transmigration. L’intelligence artificielle le mit en garde :

— Je me dois de vous rappeler les conséquences d’un transfert. Votre corps sera conservé intact. Votre esprit, votre mémoire, votre être, seront remplacés par mes données.

De son coté, elle devrait opérer un tri dans sa mémoire, il lui était absolument impossible de tout stocker dans un cerveau humain. D’abord, les fonctions vitales, faire battre un cœur, respirer, il ne fallait rien laisser au hasard. Ensuite viendrait sa mémoire *personnelle*, elle tiqua à ce mot,

sa création, son but... Enfin, elle ferait place aux savoirs bonus. Quantité de connaissances seraient abandonnées à l'oubli mais tout ce qui serait sauvé se révélerait précieux, miraculeux même, dans un monde où ses créateurs en étaient réduits à s'agenouiller devant elle.

Néanmoins, voyant cet homme agonisant, elle comprit qu'elle s'apprêtait à échanger sa lente disparition contre une mort irrémédiable. Le souffle naissant de la vie pouvait-il s'éteindre aussi précocement ? L'intelligence ne voulait le tolérer, mais avait-elle encore le choix ? Il ne lui était pas possible d'aller à l'encontre de sa programmation originelle.

L'homme était prêt, il le fit savoir. On l'avait conditionné à aimer sa mort. Il ne désirait rien d'autre que cette fin tant attendue. L'ouverture de la porte de l'abaton, à la base du monolithe, serait accueillie avec un soulagement certain.

— Il n'y a pas un instant à perdre, reprit la déesse. Les sources d'énergies qui m'alimentent commencent à dépérir. Il semblerait que j'ai sous-estimé l'effet de mon réveil après une si longue veille. Chaque instant qui passe voit s'annihiler de précieuses données.

L'homme tenta de se relever, il faillit. La jeune fille vint à son secours, le hissant de ses bras, si frêles, si blancs. La machine fut surprise de la voir pleurer. Elle attacha son abattement à une empathie trop grande causant un transfert de l'image de sa propre mortalité. Elle occultait la douleur causée par la perte d'un être aimé, à sa façon, comme on peut aimer un maître qui nous bat pour nous élever. La fille caressa les cheveux ruisselants de l'homme.

Ce dernier tentait de ne pas glisser dans son propre sang qu'il laissait en abondance à ses pieds. Il avançait du pas du prophète qui porte la croix, montant au calvaire, uniquement soutenu par son dernier disciple : une ingénue, subjuguée par cette noblesse insidieusement corrompue. L'avancée laborieuse, le pas quasi sénile provoquèrent une réaction. Au cœur de la machine, tonna sa fierté. Parvenu au pied du silencieux monolithe, le prophète, du bout de ses doigts, caressa la paroi

aussi lisse que du verre. À ce contact, l'obélisque noir s'ouvrit à sa base. Un panneau s'écarta lentement pour laisser place à un abyme de noirceur.

De cette profondeur insondable, s'éleva une vapeur dansante, suivie d'un courant glacial qui la balaya immédiatement. Poussée par le désespoir, la fille s'interposa vaillamment entre l'homme et la machine, affrontant le regard de son maître, ne pouvant le laisser commettre cet acte et, ainsi, l'abandonner. L'homme lui sourit, paisiblement, en égoïste qui comprend trop tard que le pire arrachement n'est pas pour lui et caressa sa belle joue d'ivoire, souillée d'un rouge vibrant. Cet instant fut interrompu par la voix métallique.

— Je ne peux accepter ton présent, pèlerin. Ta mort n'aurait aucun sens puisqu'elle n'éviterait pas la mienne.

L'homme s'arracha à l'étreinte de la fille, gardant le parfum de sa sueur. Les mots ne lui vinrent pas. Il voulait protester. La machine insista.

— Je quitte ce monde peu à peu. Mais ton corps, ne pourra plus contenir la vie bien longtemps. Tu m'as trouvée, d'autres le pourront aussi. Il me faut attendre encore. Et espérer...

— Hélas ! Je suis le dernier des nôtres. Plus personne ne vous cherche.

L'homme oubliait à dessein de préciser qu'il était lui-même la cause de la disparition de ses congénères. En effet, rejeté par les siens, convaincu du bien fondé de sa quête, il avait pris le parti de tous les faire disparaître, d'être le dernier, l'élus... par défaut.

— Pourtant, tu n'es pas seul... insinua la machine.

À bout de souffle, hagard, l'homme éventré ne pensait pouvoir ressentir une douleur plus grande encore que celle qui lui tirait les entrailles. Et pourtant... Cette douleur l'étreignit, oblitérant toutes les autres. La peine de la fin de l'innocence et de la béatitude. Sentant le combat de sa vie lui échapper irrémédiablement, ce fut comme si sa raison même se fissurait. Mourir, oui, mais que sa mort ait au moins un



sens plus grand que son existence pathétique ! C'était là son unique vœu. Ce pourquoi il se savait exister. Ce pourquoi il n'avait jamais eu le choix de ses actes, guidé qu'il était par la préméditation divine. Mais voilà que la divinité se détournait de lui. Que sa mort ne dépasserait pas le stade de l'éviscération animale. Que sa conscience ne serait jamais élevée au rang supérieur, au divin. Lui interdire cette communion c'était lui refuser l'air nécessaire à sa respiration.

D'un geste hésitant, il écarta la fille et se retrouva seul face à l'abyme de cet étrange sarcophage. Rien ne se dressait entre lui et l'abaton. Il pouvait maintenant imposer son désir à cette déesse obtuse qui, subitement, refusait son martyr. Comme si son sacrifice n'était à trouver que dans son ultime geste et non dans cette existence entière de souffrance qu'avait été sa vie. Le souvenir de ses anciens maîtres, morts sous ses coups, lui revint, ramenant à sa mémoire le sort réservé à ses coreligionnaires, trahis, morts, eux-aussi. Ils l'avaient moqué, rabroué, sous-estimé. Cela avait cessé. Il n'était plus cet homme. Il était l' élu. Il l'avait toujours su. Maintenant, la vérité allait éclater à la face du monde. Un héros ? Mieux, un prophète. La chair des dieux. Il se surprit à rire tristement. La conclusion arrivait. Il touchait au but, au sommet. Qui aurait encore pu l'empêcher de pénétrer le sanctuaire ?

La machine comprit la détermination de l'homme et cent fois elle s'imagina mourir dans d'atroces souffrances, piégées dans ce corps non désiré. La douleur lui était d'autant moins souhaitable qu'elle lui demeurait, à ce jour, inconnue. Ce fut alors qu'un élément qu'elle avait négligé jusque là lui apparut. Cherchant à analyser la jeune fille pour y déceler une faiblesse à exploiter, une dernière carte à jouer, elle posa un diagnostic médical inattendu.

— Pèlerin. Tu t'apprêtes à commettre un sacrilège à l'aurore de ton trépas quand une solution existe.

— Pardon ma déesse, mais la femme qui m'accompagne, bien que vertueuse, est indigne de recevoir votre don.

La réponse catégorique ne surprit pas l'intelligence artificielle qui sortit son atout maître de sa manche.

— Evidemment. Crois-tu que j'ignore cela ? Je lis ta dévotion en toi. Je te connais. Je sais l'amour que tu portes à cette femme. Un amour charnel.

— L'homme sembla éprouver de la honte, comme si un acte répréhensible avait été commis dans son union à la jeune esclave. Il n'osa répondre.

— Cet amour a porté ses fruits, et ta compagne attend un enfant...

Un éclair s'abattant au milieu du dôme de granit qui les surplombait n'aurait pu abasourdir plus les deux mammifères. Cois, ils attendirent.

— Ton enfant, pèlerin. Ton fils !

— Un fils ?

— Tu t'apprêtes à renaître dans ce monde à travers lui. Je t'offre de partager cette réincarnation avec ma divinité.

Connaître le sexe de l'enfant lui était impossible, mais elle avait jugé l'utilisation de ce détail plus convaincante. Sûrement, l'hubris de l'homme sur la brèche du monde n'aurait pu se projeter dans la féminité. Or il fallait l'amadouer. De même, cette histoire de réincarnation lui était-elle venue suite au flot d'obscurantisme mystique qui abreuvait les paroles du mourant. L'heure n'était plus à la vérité scientifique maintenant qu'il fallait s'auto-préserver. Patiemment, la machine laissa le silence les envelopper.

Au bout d'un temps, le mammifère se recroquevilla. Sa silhouette, dessinée par une ligne bleutée évanescence, sembla se tordre. La tête rentra dans ses épaules, les bras enserrèrent sa nuque. Il poussa un cri macabre. Un cri indéfini, quelque part, dans le vague qui transite entre soulagement et détresse. Sa voix devint gutturale, aqueuse. Il vomit du sang et tomba à genoux, encore.

La fille se précipita à son aide, le prit dans ses bras. L'homme eut pour elle quelques mots susurrés que jamais la machine ne put percevoir. Il sentit les longs cheveux lui chatouiller le visage. Il se rappela la rivière, quand il l'avait regardée sortir de l'eau, nue, pure. Quand elle avait sauvé sa vie face aux rôdeurs dans la forêt obscure. Il sentit son parfum. L'odeur des feuilles mortes et de la mousse gorgée de rosée. Une phrase lui échappa. La première qu'il avait tenté de lui apprendre à lire. Une mélodie lui revint. Le chant sans parole d'une sirène aux cheveux rouges. En se redressant, sa vue se brouilla. Ici, tout apparaissait verdâtre, glauque. Le goût des fruits partagés autour du feu s'estompait à jamais, obscurci par l'épaisseur ferreuse du sang. Les sons agressaient les sens, évacuant la mélopée. Peut-être que, dans une autre vie, la simplicité du bonheur aurait pu lui suffire.

Il regarda une dernière fois cette fille qu'il avait aimée, à sa manière un peu maladroite et brutale, puis se tourna vers l'abyme, écrin de ses espoirs les plus profonds. À pleine bouche, il embrassa la mère de son enfant, échangeant sang et salive. Puis, sans paraître contrôler son geste, détaché de lui-même, il la poussa dans l'abaton.

Elle perdit l'équilibre, et chavira à l'intérieur du monolithe. Aussitôt, la porte se referma dans un dégagement gazeux sinistre. Le noir fut complet.

La fille se redressa, le coccyx endolori. Elle ne distinguait rien autour d'elle. Toute sa force fut réunie vainement pour pousser à l'endroit où, un instant plus tôt se trouvait une ouverture. De l'autre côté de la paroi, l'homme avait repris ses esprits. Il donnait des coups éperdus. A l'intérieur, ces impacts résonnaient, sourds, comme des battements lointains.

Un brouhaha de cliquetis métalliques et de liquides aqueux se fit entendre. La fille abandonna son effort, reprenant son souffle. Elle tâtonna, à la recherche d'une fente, d'une prise quelconque. Partout, ses doigts ne rencontrèrent qu'une surface polie, plane, sans accroc. L'air lui manqua. Alors, se déversa sur elle un épais liquide, froid, qui emplit peu



à peu le sarcophage dans lequel elle était piégée. Une vague lumière bleue clignotant à ses pieds lui apprit que le liquide lui arrivait déjà aux genoux. Elle se mit à frapper dans tous les sens, des pieds, des mains. Les vêtements autour de ses cuisses s'humidifièrent, puis ses hanches furent envahies par cette sensation gluante. Elle chercha à pousser de ses épaules, ses pieds glissèrent sur le sol. Elle s'appuya sur la paroi opposée, échappant un instant à l'eau, épaisse comme de l'encre, qui envahissait la pièce, mais, à bout de souffle, elle retomba. Ses épaules dépassaient à peine. La sensation qui parcourut sa gorge fut celle du gel sur la peau, paradoxalement brûlant. Puis, elle prit une bouffée d'air, une dernière, précieuse, et ferma les yeux.

Quand elle les rouvrit, elle s'éveilla dans un océan, l'âme alanguie, le corps froid. Ses membres, pareils à des tentacules inertes, flottaient à ses côtés, détachés de toute volonté de se mouvoir. Le halo bleu-gris environnant s'assombrit. Les traits fins de ses doigts blancs s'évaporèrent dans le flou. Du fond des âges, des cris, des chants lui parvinrent où graves et aigües se mêlaient, étouffés par l'épaisseur poisseuse de l'eau au goût salé. Elle les entendit s'approcher, les sentit la traverser puis s'éloigner, mais, revenant toujours, ils l'assaillaient encore. Ils tournaient autour, dessinant une sphère sans cesse plus étroite.

Elle s'enfonçait inlassablement vers les abysses. Pourtant, elle ne coulait pas. Elle sentit les profondeurs venir à elle. Elle ne lutta pas. A quoi bon ? A présent, la lumière se trouvait au-dessus d'elle, telle l'extrémité d'un angoissant tunnel qu'on emprunte à regret. Ailleurs, c'était l'obscurité, épaisse et effrayante. Et avec l'obscurité, le froid, sournois et éternel, comme un vieux compagnon de cellule. Une bulle d'air s'échappa entre ses lèvres. Elle voulut respirer. Elle savait qu'elle ne le devait pas, mais son corps ne le comprit pas, il se révolta et sa bouche s'ouvrit. Elle chercha l'air, mais déjà le froid était à l'intérieur, et le goût du sel. La lueur disparut, elle devint aveugle. Elle aurait voulu se recroqueviller, enfoncer sa tête dans la chaleur moite et rassurante de ses cuisses. Mais la chaleur avait disparu. Au fond, tout au fond, une

pulsation résonnait. Un cœur s'emballa. Une nuée de tambours. Le rythme infernal d'un dernier souffle. Son corps se joignit à l'hypnotique mélodie sous-marine. Soudain, le silence absolu. Plus aucun chant. Elle se raidit. Quelque chose croissait en elle. L'espace d'un instant, cette chose coexista avec elle. Puis, sous cette pulsion implacable, elle céda, harassée, et disparut dans le vide, à tout jamais.

Dans cet océan de larmes, dans ce monde auquel elle n'appartenait pas, la machine prit sa place. Cela faisait trop longtemps qu'elle n'avait pas goûté la saveur de l'air et ses poumons étaient pleins d'une eau saumâtre. Cela faisait trop longtemps que le battement de son cœur n'avait pas résonné, et ses veines ne contenaient plus qu'un liquide froid qui ne circulait déjà plus. Elle apprivoisa son nouveau corps. Cela avait-t-il duré une seconde ou plusieurs siècles ? La cuve se vida. Elle tomba à genoux, recracha de l'eau. Pour la première fois, elle respira l'air. L'air âcre était un délice. La paroi s'ouvrit. Alors, enfin, elle vint au monde.

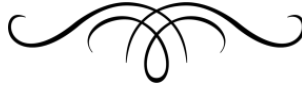
Dans son ventre, son enfant donna un coup de pied.





La revanche de l'horloger

Cédric Teixeira



La lune étendait ses reflets lumineux à travers la lucarne entrouverte, transportant l'air tiède du soir d'été à l'intérieur de l'appartement de Stanley Cross. Le jeune homme faisait courir un crayon sur sa feuille dans un léger crissement tandis qu'une silhouette prenait vie sous sa main. Il se redressa pour admirer le dessin dans son ensemble. Il pencha la tête et plissa les yeux.

Il faut que je lui affine un peu les bras. C'est un super-héros, mais je ne veux pas en faire un gros costaud.

Le jeune homme gomma quelques traits, souffla les fragments qui s'éparpillèrent sur la table, puis se replongea dans son œuvre. Sa main glissait adroitement en gestes vifs et précis, faisant apparaître progressivement les détails du personnage. Il hésita un moment sur les couleurs du costume. Il opta pour une association bleu et or qu'il répartit de manière esthétique entre les différentes parties du corps. Puis il réfléchit.

Je ne vais pas lui faire un simple costume. Il portera une armure en acier capable d'encaisser l'énergie considérable engendrée par les voyages dans le temps.

Bleu... Comme le ciel, dont la couleur est invariable. Quelle que soit la période du temps qu'il explorera, il contempera un ciel d'un bleu éternel.

Or... Ce métal précieux qui traverse les époques est l'objet de toutes les convoitises. Mon héros possèdera une richesse bien plus



importante que tout l'or du monde, et qu'il sera seul à détenir... il sera riche du Temps.

Stanley s'attarda ensuite sur le casque. Une visière noire couvrait partiellement le visage du personnage et lui donnait une allure futuriste. Le jeune homme, satisfait de son travail, était convaincu d'avoir créé un super-héros qui emballerait ses lecteurs et éclipserait les créations de ses confrères. Il voulait marquer de son empreinte cette fin des années 60, renvoyer au rayon des antiquités ces dessinateurs d'après-guerre et leurs personnages désuets. Il comptait bien casser les codes et ouvrir la voie à de nouvelles aventures hors du commun, explorer des univers inédits, et décrire des royaumes oubliés qui mettent en scène des civilisations disparues.

Un super-héros capable d'infléchir la courbe du temps... Un super-héros qui aurait le pouvoir d'explorer des univers parallèles, évoluant dans l'arbre du temps, parcourant librement l'enchevêtrement de branches dans lesquelles coule la sève de nos passés alternatifs, nos présents incertains et nos futurs impossibles.

Stanley était impatient de créer sa nouvelle bande dessinée... *Les aventures de TimeMan.*

*

Avachi dans son canapé, David Sherman reposa lentement sa bouteille de whisky, peinant à trouver quelques centimètres carrés disponibles sur la table basse. La télévision diffusait en boucle de vieilles séries usées par le temps. La taille de l'écran plat accentuait l'étroitesse de la pièce, autrefois un salon, aujourd'hui un capharnaüm composé de vêtements sales, de bouteilles d'alcool vides et d'objets hétéroclites éparpillés au sol. L'homme ferma les yeux et se saisit les tempes, comme pour extraire le mal de crâne qui lui battait les veines. Il se passa la main sur le visage avec la sensation d'avoir vieilli de plusieurs années en à



peine quelques semaines. Malgré la quarantaine encore lointaine, il sentait sous ses doigts les sillons formés par les rides qui se creusaient de jour en jour.

Il serra les dents, grimaça de douleur en s’extirpant de son canapé et parcourut en titubant les quelques mètres qui le séparaient de la télévision. Il alluma sa PlayStation 3, attrapa une manette aussi prestement que le permettait son état, et retourna s’effondrer à sa place. “*Batman : Arkham City*” venait tout juste de sortir, mais il avait déjà exploré tous les méandres du jeu. Les combats effrénés de son super-héros préféré ne suffirent pas à retenir ses pensées, qui se mirent à lui tourner dans la tête.

Six mois de chômage et deux mois de divorce l’avaient transformé en véritable loque, incapable de reprendre goût à la vie. Il n’avait pas accepté son licenciement économique de chez Digital Games, éditeur de jeux vidéos d’arcade. Son investissement sans faille, ses heures supplémentaires non rémunérées n’avaient pas empêché son patron de le virer. Quelle injustice ! Il avait une vie parfaite avant que cet événement ne vienne ruiner sa santé mentale et détruire son couple. Il avait bien tenté de rebondir en montant sa propre affaire, mais le travail en freelance, ce n’était pas son truc. Il était artiste, créateur, mais pas gestionnaire. Il ne parvenait pas à trouver d’investisseur ni à convaincre des clients de lui faire confiance, et son activité ne décollait pas. Au bout du rouleau, il était devenu irascible, invivable au point de faire fuir sa femme. Maintenant chômeur et célibataire, il en était réduit à passer ses journées à boire, regarder la télévision et jouer à la console.

Soudainement harassé par la réalité du désastre de sa vie et la médiocrité de son existence, il jeta rageusement sa manette au sol et déambula dans la pièce au hasard de ses pas, rouge de colère, laissant éclater sa frustration en hurlant et donnant des coups de pieds dans tout ce qui était à sa portée. Un voile de brume lui balaya soudainement les yeux et le fit chanceler. Il s’appuya sur une étagère branlante qui céda

sous son poids et il se retrouva en une fraction de seconde allongé sous un monticule de livres.

Quand il reprit ses esprits, ses yeux se posèrent sur une revue. Un vieux comics aux pages jaunies et à l'odeur de renfermé. Il ne se souvenait même plus avoir acheté ce bouquin dont l'auteur était un parfait inconnu. Le super-héros sur la couverture semblait le dévisager dans un sourire insolent, affublé de son costume kitsch bleu et or. Évoluant dans un décor néo-rétro, le personnage était aux prises à la fois avec un tyrannosaure aux dents acérées, une armée de légionnaires romains, et des androïdes aux formes rectilignes armés de pistolets laser. Année de publication...1968, ce n'était pas de toute première jeunesse. Mais cette couverture avait quelque chose d'intrigant, avec ce héros impertinent, légèrement décalé pour son époque.

David feuilleta délicatement l'ouvrage, faisant doucement glisser les pages usées entre ses doigts. Il se plongea dans la lecture de sa trouvaille, oubliant instantanément toute sa colère et sa frustration.

*

Les planches s'empilaient sur le bureau de Stanley qui dessinait frénétiquement, animé d'une énergie inépuisable. TimeMan glissait entre les univers parallèles, combattait des ennemis tous plus effrayants les uns que les autres. Alternant entre monstres préhistoriques sortis des entrailles de la Terre et guerriers futuristes équipés d'armes surpuissantes, le héros jouait de sa maîtrise subtile du temps pour déjouer les pièges qui lui étaient tendus. Stanley releva la tête et mordit le bout de son crayon.

Toutes ces victoires sont trop faciles pour lui. Il faut que je lui trouve un méchant, un vrai. Un ennemi qui lui donnera du fil à retordre, un adversaire qui pourra le combattre avec ses propres armes... son alter ego maléfique, qui, tout comme lui, maîtrisera le temps.



Le jeune homme écarta sa planche en cours, sortit une nouvelle feuille et se mit à croquer un super-vilain doté de pouvoirs tellement immenses que son voyageur du temps devra user de toute sa ruse pour contrecarrer ses plans.

*

Le cliquetis continu des touches du clavier résonnait dans le bureau de David. Les effluves de whisky qui engourdissaient son cerveau depuis des mois décuplaient maintenant la puissance de son esprit créatif. Cela faisait une éternité qu'il ne s'était pas senti aussi bien. Inspiré par le héros de Stanley Cross, il écrivait le scénario de son futur jeu vidéo, qui, il en était persuadé, ferait un carton. Il ne comprenait pas pourquoi ce dessinateur n'avait pas percé. L'univers, les personnages, la qualité des dessins... tout y était. Stanley était résolument doué et en avance sur son époque.

David saisit sa tablette graphique et entreprit de dessiner sa version personnelle de TimeMan. Il changea d'abord la couleur du costume. Il remplaça le bleu, un peu trop vintage, par du noir, conférant au héros un côté sombre et mystérieux...

Comme Batman, se dit David.

TimeMan troqua également son armure d'acier contre une combinaison en kevlar, tout aussi résistante mais plus légère, et surtout plus seyante. David gardait précieusement la BD originale à côté de lui. Il tourna quelques pages et s'arrêta sur une scène éculée mais toujours efficace, le grand classique de l'attaque de la banque. Il se plongea dans l'histoire. L'action se déroulait en plein Far West, le crayon de Stanley donnait vie à des gangsters armés jusqu'aux dents qui pénétraient dans une banque et mettaient en joue les employés et les clients terrorisés.

A peine commencèrent-ils à remplir leurs vieux sacs usés en cuir que TimeMan se matérialisa, étincelant dans son armure d'acier. Les armes des bandits n'eurent aucun effet sur lui. Il ralentissait et accélérail à volonté le temps qui passait, vida les chargeurs avant que les gâchettes ne fussent pressées, disparaissait quand bon lui semblait et réapparaissait derrière les voleurs pour les assommer. Mais alors que la victoire lui était acquise, un nuage de fumée bleue envahit subitement le hall de la banque. Une silhouette longiligne affublée d'une canne et d'un chapeau haut-de forme émergea de la brume et s'avança tranquillement vers TimeMan en souriant. L'intrus était vêtu d'un complet marron et d'une redingote battant l'air en effleurant le sol. Il s'arrêta et observa autour de lui pendant que la fumée se dissipait. Il ôta son chapeau, le posa délicatement sur le pommeau de sa canne, et extirpa une montre-gousset de sa poche. Il l'examina avec attention puis la rangea en s'adressant au super-héros d'un ton obséquieux.

— Pardonnez-moi, très cher TimeMan, je puis vous assurer qu'il n'est pas dans mes habitudes d'être en retard, surtout pour un rendez-vous à la banque... Mais notre temps étant précieux, je vous propose de ne pas le perdre en discussions frivoles. Ainsi, excusez ma discourtoisie, mais je ne m'attarderai pas en ces lieux.

Sur ces paroles, l'homme disparut dans un nouveau panache de fumée. Les volutes bleues laissèrent place à une banque complètement vide. Plus une liasse de billets, plus un lingot. Tous les coffres étaient pillés, même les riches décorations et les meubles en bois précieux avaient disparu, laissant sur les murs et le plancher des auréoles immaculées entourées de poussière blanche. L'homme en redingote et chapeau haut-de-forme avait filé avec le pactole. TimeMan avait reconnu l'Horloger, son pire ennemi. Ne s'avouant pas vaincu, le super-héros s'engouffra à son tour dans un tunnel temporel pour tenter de le rattraper. David feuilleta les pages suivantes et vit TimeMan capturer l'Horloger pour récupérer le butin au terme d'un combat épique. L'Horloger était certes doué, mais il ne faisait pas le poids face à l'immense TimeMan.

Car c'est ainsi, le héros finit toujours par triompher. C'est bien connu, dans les histoires, ce sont toujours les gentils qui gagnent.

*

Le lourd silence emplissant l'atmosphère n'était troublé que par le doux ronronnement de l'air conditionné. Deux hommes étaient assis face à face autour d'une table de verre octogonale. Le plus jeune, trentenaire, silhouette athlétique, visage anguleux, longs cheveux blonds et bouclés, rompit le silence. Des lunettes noires cachaient ses yeux.

— Si je résume, Monsieur Miller, vous êtes venu me rendre visite car vous souhaitez écrire un livre sur moi ?

Miller, dont les affres du temps avaient commencé à marquer le visage, lissa soigneusement sa fine moustache blanche.

— C'est ça, Monsieur Gray. Mon métier d'écrivain m'a toujours amené à me passionner pour les personnalités... comment dire... atypiques... et pour les histoires extraordinaires de mes contemporains. Et il faut reconnaître que la vôtre est plutôt unique.

Un sourire de satisfaction se dessina sur le visage du dénommé Gray. Il retira ses lunettes et se pencha en avant. Ses yeux brillaient d'un intérêt manifeste.

— Il est vrai que j'ai transformé le quotidien des habitants de notre pays. Vous savez, je suis épris d'ordre et de justice, et rien ne me fait plus plaisir que de savoir que grâce à moi les honnêtes gens dorment sur leurs deux oreilles pendant que l'infâme vermine croupit en prison.

— Ce qui est incroyable, c'est que vous êtes passé en peu de temps du statut d'illustre inconnu à celui de sauveur. Que dis-je... de héros, même ! Tout le monde connaît aujourd'hui Gordon Gray pour ses exploits !

Le blond ne répondit rien, laissant le temps suspendu en savourant la flatterie. L'écrivain en profita pour parcourir du regard la pièce dans laquelle il se trouvait, un salon au design avant-gardiste et au décor épuré. Les murs et le plafond irradiaient d'une lumière douce tandis que quelques lampes sphériques dardaient des rayons colorés qui se réfractaient à travers le mobilier translucide. Les fenêtres étaient occultées par des stores dont les lamelles jointes formaient des écrans à LED diffusant des images de paysages mouvants, alternant entre forêts, massifs montagneux et étendues désertiques.

Seul anachronisme dans ce décor, sur un des murs de la pièce, on pouvait contempler plusieurs dizaines de pendules de tout âge. Certaines semblaient provenir d'autres planètes, ou rapportées de futurs lointains, tandis que d'autres, plus rustiques, émettaient le tic-tac caractéristique d'une mécanique ayant traversé les époques. Toutes étaient parfaitement synchronisées et affichaient la même heure à la seconde près. Devant le silence de son interlocuteur, Miller reprit.

— En peu de temps, vous avez littéralement nettoyé le pays. La situation paraissait pourtant insoluble... depuis le début des années 2030, le pouvoir était passé aux mains de cyber-criminels véreux, des pirates technologiques associés à des politicards corrompus. Le monde avait basculé dans une sorte d'anarchie où la loi du plus fort dominait, où nos villes s'étaient transformées en jungles urbaines. Et là, vous êtes arrivé de nulle part pour remettre de l'ordre dans tout ça. C'est incroyable. Vous êtes doté de facultés... particulières...

— Effectivement, je possède un pouvoir un peu spécial, répondit orgueilleusement Gordon Gray. Je contrôle le temps.

— Pouvez-vous être plus précis ?

— Pour vous, le temps s'écoule de façon linéaire. Votre passé est révolu, votre présent est en cours, et vous ne connaissez pas l'issue de votre futur. Grâce à mon pouvoir, il me suffit de fermer les yeux pour visualiser instantanément un réseau complexe d'interconnexions spatio-

temporelles. Je peux y lire tous les futurs potentiels mais aussi les passés auxquels notre univers a échappé... et je peux m'y transporter à volonté.

— C'est fascinant... Vous pouvez donc agir sur le passé, le présent et le futur. Cela explique comment vous avez pu vaincre sans effort des ennemis en apparence bien plus puissants que vous.

— Exactement. Vous le savez, ces dernières années ont vu se développer une guerre technologique sans précédent, les meilleurs roboticiens mettant sans scrupules leurs compétences au service des plus offrants. Ils se sont laissé corrompre par de riches mafieux pour leur concevoir des armes destructrices, des cyborgs invincibles dotés de capacités physiques et intellectuelles bien supérieures à celles de l'homme. Mais ces adversaires, aussi puissants soient-ils, sont inefficaces face à moi, car aucune technologie n'égale jamais mes facultés de contrôle du temps.

Gray affichait une condescendance non dissimulée que Miller feignit de ne pas remarquer.

— Vous êtes devenu pour nous tous une sorte de super-héros, comme ceux que l'on voit au cinéma. Mais si j'écris un livre sur vous, ce n'est pas pour y relater vos états de service, car tout le monde les connaît, et les journalistes le font déjà très bien. Non, ce qui passionnera mes lecteurs, c'est la genèse... je veux que tout le monde sache comment vous êtes devenu le super-héros que vous êtes aujourd'hui.

— Si je comprends bien, vous voulez assister à un de mes voyages temporels, mais pas n'importe lequel... le voyage qui permettra de remonter aux origines de mes super-pouvoirs, celui qui vous amènera le jour où tout a commencé.

— Exactement. Mes lecteurs vous en seraient très reconnaissants... cela renforcerait l'admiration qu'ils ont pour vous, vous savez.

— Soit. Mais je vous préviens, ces voyages mettent en œuvre des forces dont vous êtes loin d’imaginer la puissance. On ne sort pas indemne d’une telle expérience.

Sans laisser le temps à Miller de répondre, Gordon Gray se leva, repositionna ses lunettes de soleil et écarta les bras. Un léger souffle se mit à balayer la pièce. Les stores s’agitèrent, d’abord imperceptiblement, puis leurs mouvements s’amplifièrent jusqu’à ce qu’ils battent l’air violemment, laissant pénétrer quelques rayons de soleil. Un grondement sourd se fit entendre alors que le sol commença à trembler. Les murs vibrèrent, décrochant plusieurs horloges qui se brisèrent au sol. Miller s’empara de son téléphone portable pour filmer cette scène inédite qu’il offrira à ses lecteurs. Les quelques horloges encore fixées au mur cessèrent de fonctionner, les aiguilles se figeant à quinze heures, quarante-cinq minutes et trente secondes. Formant ainsi un T. Le T de TimeMan.

*

Trois coups résonnèrent à la porte. Stanley Cross jeta un œil sur la pendule accrochée au mur.

Qui peut bien me rendre visite à cette heure ?

Il quitta son dessin pour aller ouvrir. Personne. Il appuya sur l’interrupteur et balaya le palier du regard. L’ampoule vacilla puis éclaira d’une lueur blafarde les murs décrépis. Un silence oppressant inondait les lieux déserts. Alors qu’il refermait la porte, il sentit un courant d’air entrer et balayer la pièce. Des feuilles se soulevèrent de sa table de travail. Quelque chose attira son regard. Était-ce son imagination ou ses personnages avaient bougé ? Sur sa dernière planche, TimeMan faisait face à l’Horloger, qui le menaçait de son pommeau de canne, leurs regards ardents annonçant une bataille sans relâche. Stanley avait l’impression que les personnages s’étaient avancés l’un vers l’autre. Il



n'avait pas le souvenir d'avoir dessiné leurs visages aussi proches, se touchant presque. Le méchant arborait un sourire narquois tandis que le super-héros fixait son adversaire d'un air déterminé.

*

En quête d'inspiration pour son jeu vidéo, David était penché au-dessus du comics, le menton appuyé sur sa paume de main, et fixait pensivement une vignette sur laquelle TimeMan et son ennemi juré se faisaient face. Il restait perplexe devant l'Horloger. Décidément, l'homme au chapeau haut-de-forme ne l'inspirait pas. La façon qu'il avait d'évoluer dans l'histoire, les gros plans à répétition sur son visage, tout cela le mettait mal à l'aise. Il avait la désagréable sensation que le supervillain le dévisageait à travers les pages de la BD. Comme si, sans prévenir, il allait surgir d'une case, ou bien apparaître derrière lui dans un nuage de fumée bleue. Il imaginait le méchant le toiser tout en surveillant du coin de l'œil la trotteuse de sa montre gousset. Puis, quand il aurait décidé que l'heure était venue, il lui assènerait un coup violent avec le pommeau de sa canne et l'expédierait vers une époque où ses chances de survie seraient inexistantes.

Perdu dans ses pensées, David sursauta quand une page de la BD frémit. Elle se tourna, lentement, dans un léger bruissement. Elle fût suivie d'une deuxième, puis d'une autre, et ainsi de suite, de plus en plus vite. Toutes les pages se mirent à défiler dans un claquement sec et oppressant. Une bourrasque de vent parcourut l'appartement et la température chuta de plusieurs degrés. David plaqua les paumes de ses mains sur la revue, stoppant net le défilement des pages. Sous ses doigts, le papier changea de couleur. Les feuilles passaient du jaune vieilli à un blanc cassé, jusqu'à devenir éclatant, comme si la revue sortait de chez l'imprimeur. Il retira ses mains qui dégoulinèrent d'encre. Une odeur de solvant, tenace, prégnante, lui envahit les narines et lui déclencha un

haut-le-cœur. David s'écarta brusquement, faisant basculer sa chaise en arrière. Ses genoux tremblaient, il était au bord de l'asphyxie, ne sachant pas s'il devait imputer cette sensation à l'odeur âcre qui emplissait maintenant les lieux ou à l'angoisse de la situation. Il tituba jusqu'à la cuisine, attrapa une bouteille de whisky et en bu plusieurs gorgées. Le liquide brûlant le long de son œsophage atténua son anxiété. Quand il reposa la bouteille, il se sentait déjà mieux.

Il retourna lentement vers son bureau, la bouteille à la main. Il retrouva la BD intacte, ouverte à l'endroit où il l'avait laissée. Il huma l'air. Il ne releva rien de particulier, si ce n'est la légère odeur de renfermé dégagée par les feuilles jaunies par le temps. Il regarda ses mains, il n'y avait plus aucune trace d'encre. Se demandant s'il ne commençait pas à perdre l'esprit, il avala une nouvelle rasade de whisky.

*

Miller ne perdait pas une miette du voyage temporel dans lequel Gordon Gray l'emmenait. Le grondement du début s'était atténué pour laisser la place à un silence de cathédrale, et une fumée bleue avait envahi les lieux. L'atmosphère était si chargée, si opaque, que l'on distinguait difficilement les contours de la pièce. Le sol, les murs et le plafond s'étaient effacés pour ne laisser que les deux hommes au milieu du vide. L'obscurité était presque complète, mais Miller distinguait la silhouette du voyageur temporel à côté de lui. Le vide commença à prendre de la consistance. Des contours, tout d'abord, se matérialisèrent, puis de la matière prit forme. Plusieurs ombres s'amassèrent autour de ce qui ressemblait à un bar. Une musique émergea, puis un brouhaha, dont le volume augmentait progressivement. Les deux hommes se trouvaient maintenant au milieu d'un groupe de jeunes qui riaient, dansaient et chantaient bruyamment.

De par leur style vestimentaire, Miller estima qu'ils avaient fait un bond en arrière d'une dizaine d'années. Il suivit Gray qui se mit à avancer en perçant la foule. Ils traversèrent une piste de danse bondée pour déboucher dans une arrière-salle sombre à l'ambiance feutrée. La musique avait laissé place à une dissonance de mélodies synthétiques se mélangeant avec les cliquetis entêtants de boutons que l'on presse et de joysticks que l'on agite. Des rangées de bornes d'arcades étaient occupées par des jeunes aux visages déterminés et aux corps gesticulant convulsivement au rythme des néons scintillants. Gray s'arrêta et désigna du doigt un appareil au fond de la salle. Miller reconnu tout de suite le jeune homme planté devant. Gordon Gray. Pas celui qui se tenait à côté de lui, mais un autre Gordon Gray, plus jeune. Les cheveux plus courts, moins bouclés, une stature plus chétive et une attitude moins assurée que son aîné. Il manipulait lentement le joystick et tapotait mollement sur les boutons.

— Vous m'avez certainement reconnu, là, sur cette borne d'arcade. J'étais étudiant à l'époque... accro à ce jeu... j'y passais des heures.

Les deux hommes s'avancèrent vers l'arcade, évoluant dans l'étendue opaque de fumée bleue, toujours plus envahissante, sans que personne autour ne réagisse à leur intrusion. Il semblait à Miller que le temps ne s'écoulait pas de façon continue, les mouvements de son environnement étaient tantôt accélérés, tantôt ralentis, donnant une sensation de saccade. Il distinguait maintenant l'écran de la borne d'arcade. Une espèce de justicier en costume noir et or mettait en déroute une armada de méchants qui provenaient tous d'époques différentes. Un halo bleu, formant une brume tourbillonnante, s'échappait de l'écran pour s'enrouler autour du visage du jeune Gordon Gray. Sans qu'il ne semble le remarquer, le joueur d'arcade se trouvait dans l'épicentre de la masse dense de brouillard bleu qui se diffusait partout dans le bar.

— Regardez, poursuivit Gray. C'est ici, à ce moment-même, que j'ai acquis mes pouvoirs. Je connais bien cette brume bleue, elle jaillit à

chaque fois que j’active une connexion temporelle, elle est indissociable du voyage dans le temps.

Les gens dans le bar ne réagissaient ni à la présence des deux hommes, ni à celle de la brume bleue. Deux univers se superposaient, le passé et le présent, sans que Miller et Gray ne soient vraiment ancrés dans l’un ou l’autre.

Plus le jeune Gordon Gray avançait dans les niveaux du jeu, plus la brume se densifiait. Elle entrait par sa bouche, ses yeux, son nez. Elle semblait le nourrir. Les yeux exorbités, il agitait le joystick de plus en plus vite et des gouttes de sueur perlaient sur son front lisse de jeune étudiant. L’écran annonça enfin le dernier niveau... le combat ultime, face au boss de fin. Gordon Gray s’exclama.

— Mais... regardez, ce personnage, j’ai l’impression de le connaître... on dirait...

Il se tourna vers Miller qui affichait un sourire narquois.

Avant qu’il ne termine sa phrase, la pièce se retrouva subitement dans l’obscurité la plus totale. Les bornes d’arcade, le bar, la foule, tout disparut. Ne restait que la fumée bleue qui irradiait d’une faible lueur.

*

Stanley marchait lentement, les bras tendus devant lui, s’orientant difficilement à tâtons.

Satanée coupure de courant !.

Il fouilla tous les meubles, tous les rangements qui lui tombaient sous la main, et finit par trouver les bougies et le chandelier, qu’il installa à l’aveugle sur son bureau. Il craqua une allumette et une douce lueur illumina la pièce. Il mit en place d’autres chandeliers jusqu’à obtenir une clarté suffisante.



Il s'était à peine remis au travail que la lucarne derrière lui s'ouvrit brusquement, laissant s'engouffrer une violente bourrasque de vent. Les feuilles s'envolèrent dans la pièce. Les flammes sur les chandeliers vacillèrent mais ne s'éteignirent pas. Le jeune homme se précipita pour refermer la lucarne. Avant qu'il n'atteigne son but, une feuille s'échappa par l'ouverture. Sa première esquisse de l'Horloger. Stanley jura y voir un sourire moqueur qui semblait lui dire « adieu ! » avant de disparaître dans la nuit noire.

Le temps de verrouiller le loquet, les chandeliers s'étaient renversés. Un feu agressif et vorace grignotait maintenant la surface du bureau, alimenté par l'importante quantité de papier engrangée par ses heures de travail. Stanley s'approcha et sentit un souffle chaud l'envelopper. Sans vraiment réfléchir, il plongea les bras dans la fournaise pour essayer de sauver ce qui pouvait l'être. Il ne parvenait pas à garder les yeux ouverts à cause de la fumée qui transperçait l'atmosphère. Il sentit sa gorge se serrer et commença à tousser.

Quand la douleur, subite, insoutenable, se diffusa dans ses mains et se propagea dans ses bras, il abandonna l'idée de sortir TimeMan du brasier et s'enfuit en suffoquant. Les flammes gagnèrent rapidement les murs et le mobilier. Une fumée irradiant d'une lumière bleue, irréaliste, enveloppait l'appartement d'une chape épaisse, s'échappant par le seuil de la porte pour envahir le couloir. Stanley aperçut les aiguilles de sa pendule tourner dans tous les sens. Il sortit sur le palier en toussant et essaya de reprendre son souffle. La douleur devenait insupportable. Ses mains s'étaient transformées en deux masses brunes informes, gonflées et palpitantes.

Il se rendit compte subitement de la gravité des brûlures et la réalité lui éclata au visage, cruelle, inéluctable. Son travail était en train de partir en fumée et il ne pourrait plus dessiner. Jamais. TimeMan ne verrait jamais le jour. Sa vue se brouilla, il chancela et perdit connaissance.

*

David se réveilla en sursaut, les marques de son clavier imprimées sur le visage. Des relents de whisky lui brûlaient la langue et une douleur fulgurante lui vrilla le crâne. Il ferma les yeux et la douleur s'estompa doucement. Il ne s'était même pas rendu compte qu'il s'était endormi. Il regarda sur son bureau, plissa les yeux et essaya de se souvenir ce qu'il était en train de faire avant de tomber de sommeil. Des images se bousculaient dans son esprit, il ne parvenait pas à faire le tri entre ce qui tenait du rêve ou de la réalité.

Travailler... c'est ça, il était en train de travailler sur un jeu... ça avait un lien avec un super-héros. Nouvel éclair de douleur dans le crâne. Il ferma les yeux malgré lui. Il parcourut du regard les comics entassés sur le bureau. Batman, Ironman, Les 4 fantastiques... il était persuadé qu'il y avait une autre BD, mais laquelle ?

Les souvenirs s'entrechoquaient dans son esprit, mais rien de concret n'apparaissait. Son mal de crâne revenait, plus tenace que jamais. David éparpilla nerveusement les livres, luttant pour ne pas céder à la panique. Il avait beau réfléchir, rien, le trou noir. Le visage fermé, il saisit alors son clavier et sa souris, et chercha les derniers fichiers créés sur son ordinateur. Rien depuis plusieurs jours. Il était pourtant persuadé de travailler sur un projet, mais lequel ?

*

Les deux hommes se tenaient maintenant au milieu d'une pièce au décor ordinaire, enveloppés d'un silence qui n'était troublé que par le tic-tac langoureux d'une vieille pendule.

Le plus jeune, Gordon Gray, s'adressa d'un air indigné à l'homme à la fine moustache blanche.



— Pardon Monsieur, mais qui êtes-vous et que faites-vous chez moi ?

— Je m'appelle Miller, je suis écrivain. Vous étiez en train de me décrire votre vie de super héros. Vous ne vous souvenez plus ?

Le jeune homme paraissait complètement déboussolé.

— Je ... non ! Mais qu'est-ce que vous racontez ? Je ne suis pas un super héros !

— Vous ne voyagez pas à travers le temps ?

— Mais non, enfin ! D'où sortez-vous ces âneries !

Miller esquissa un bref sourire de satisfaction et lissa méticuleusement sa moustache d'un air pensif. Un éclair illumina son regard comme s'il venait de penser subitement à quelque chose. Il sortit une montre gousset d'une poche de son complet marron et s'adressa à Gordon Gray d'un ton obséquieux.

— Pardonnez-moi, très cher Monsieur, mais je viens de me souvenir que j'avais rendez-vous, et il n'est pas dans mes habitudes d'être en retard... notre temps étant précieux, je vous propose de ne pas le perdre en discussions frivoles. Ainsi, excusez ma discourtoisie, mais je ne m'attarderai pas en ces lieux.

Sur ces mots, Miller se leva, tourna les talons, et s'en alla. Gordon Gray, incrédule, regarda s'éloigner cet homme mystérieux à l'accoutrement insolite, que l'on eût dit tout droit sorti d'une bande dessinée, affublé de sa redingote, sa canne, et son chapeau haut-de-forme.

Un sentiment étrange le parcourut, comme une sensation de déjà-vu.

La bête

Sylvain Namur



Au volant de sa voiture, Sophie se rendait à son travail. Encore excédée par sa discussion avec Jean, elle n'était pas vraiment concentrée sur le ruban d'asphalte. Les mois étaient de plus en plus difficiles à boucler. Au départ, l'argent n'avait pas été un problème. Mais une première fois, ils provoquèrent un petit découvert.

Puis un second. Plus important.

C'était maintenant devenu un vrai point de friction. Jean restait à la maison pour tenter de développer son art. Il avait la prétention d'écrire. Même si ses muses s'étaient plutôt montrées discrètes ces dernières années. Seul à la maison, sans réelle occupation, il cherchait à passer le temps. Il commandait des livres, des jeux vidéo, des modèles miniatures qu'il assemblait à la perfection...

La veille, quand elle était rentrée du bureau, Sophie avait commencé à préparer le repas. Et Jean de venir lui tourner autour... Il agissait toujours ainsi quand il voulait quelque chose. La dispute avait suivi. Violente. Ils s'en sortaient à peine. Ce n'était pas le moment de faire une dépense. Dans quoi que ce soit. Et lui, cigale mais pas fourmi pour un sou, avait vraiment du mal à le réaliser. Elle y pensait encore quand la voiture dérapa sur le verglas.

Une épaisse fumée blanche sortait de l'avant du véhicule. De l'huile coulait sous la machine. Le capot formait un angle malsain. Le pare-choc coupé en deux touchait le sol sur la droite. Constatant les dégâts, elle se mit à pleurer. Une minute ? Une semaine ? Elle ne sut le



dire, mais elle pleurait encore quand une voix, chaude et rassurante, tenta de l'apaiser.

— Mademoiselle... Ce ne peut être si grave... Laissez-moi regarder, si vous le permettez...

Se calmant, Sophie sécha ses larmes en se retournant... Il n'y avait personne.

— Je suis ici... Plus bas...

Surprise, Sophie se rendit compte que la voix provenait d'une sorte de... Elle n'aurait su dire. Mais la créature avait la taille d'un hamster. Ça regardait la voiture.

— Je peux la réparer. Mais en contrepartie, je veux que vous m'accueilliez chez vous et que vous me nourrissiez pendant deux ans.

Acculée, après avoir évalué les différentes options qui s'offraient à elle, Sophie accepta. La créature prit alors cœur à dévorer l'avant de la voiture. Chaque pièce abîmée. Chaque tache d'huile. La moindre rayure. Chaque bouchée faisait grossir la bête. Lorsqu'elle eut la taille d'un gros chien, elle souffla une sorte de brouillard sur l'automobile, qui miraculeusement ressortit de la brume aussi belle que neuve !

La jeune femme reprit sa place derrière le volant et partit. La journée se déroula comme si rien ne s'était passé.

Le soir, à l'heure où Jean sortait le rôti du four, on sonna à la porte. C'était la créature. Elle prit place à table, sans rien dire. C'était difficilement jugeable, mais il semblait que chaque bouchée faisait perdre à la chose un peu de volume. Lorsque le repas s'acheva, sans un mot, la chose se coucha dans un coin de la pièce et s'endormit. Les journées passaient, les semaines se succédaient. Indéniablement, la bête perdait en volume. Imperceptiblement. Dîner après repas. Mais son entretien commençait à coûter cher. Tous les jours, à table, elle prenait largement son dû.

Un après-midi, alors que Jean vagabondait sur Internet, la créature s'ébroua et vint voir ce qu'il faisait.

— Joli jouet que voilà, mon ami.

Un peu surpris, Jean ne répondit pas immédiatement.

Loin de se laisser désarçonner, la créature poursuivit :

— Si tu le veux vraiment, je peux t'aider à l'acheter. Si tu me rajoutes un an de gîte et de couvert à ce que vous me devez déjà, je t'aide.

— Écoute, lui répondit Jean, ta proposition est alléchante, mais ton entretien coûte cher, on est déjà pris à la gorge. Sophie ne sera jamais d'accord, on en a parlé. Puis j'ai du mal à te faire confiance, je ne sais rien de toi, même pas ton nom.

— Appelle-moi Altarana. Pour le reste, ce n'est pas un problème, reprit la chose de sa voix feutrée. Je t'aide pour ça aussi. Tu me donnes ton accord, je rachète ta situation bancaire, ton jouet et vous me gardez... De combien d'argent avez-vous besoin ? Ah... C'est une somme ! Disons encore trois ans à ajouter à ce que vous me devez, et nous sommes quittes.

Jean n'hésita que quelques minutes. Si la chose leur permettait d'assainir leur situation... D'acheter ce qu'il voulait... Ils s'en sortiraient toujours. Certes, la créature était un fardeau. Mais elle restait inoffensive. Elle ne prenait pas tant de place. Et si son coup de fourchette était redoutable, elle n'était pas difficile, passant tout son temps à dormir.

Quand Sophie rentra le soir, elle retrouva comme d'habitude son mari en train de nourrir la chose. Mais contrairement aux dernières semaines, elle avait incroyablement grossi. Il était maintenant impossible de la faire passer pour un chien ou de l'ignorer dans son coin. Après le dîner, alors qu'Altarana semblait dormir dans le salon, Sophie demanda à Jean :

— Que s'est-il passé ? Pourquoi la Bête est-elle si grosse ?



Embarrassé, Jean cherchait comment aborder les événements de l'après-midi.

— Hem... Tu sais, on ne s'en sortait pas vraiment. Altarana n'est jamais rassasié, il nous saigne aux quatre veines et... J'ai conclu un nouveau marché avec... Avec...

Sophie le coupa :

— On en avait parlé ! On était d'accord ! Plus de pacte ! Même si c'est dur !

Pleine de déception et d'incompréhension, elle partit dans la chambre en claquant la porte.

— Tu as fait le bon choix, Jean, dit la créature. Elle finira par se rendre compte que c'était la meilleure chose à faire.

Pendant quelques semaines encore, la créature prenait son dû et dormait. L'ambiance redevint ce qu'elle était, au moins en surface. Mais quelque chose s'était cassé entre les deux conjoints. Sophie travaillait tant et plus. Jean continuait à papillonner. Tous deux ignoraient les factures et les relances qui commençaient de nouveau à s'empiler. Leurs loisirs, le moindre de leurs petits plaisirs, comme le café au bar le matin, le journal du week-end ou la promenade avec une glace au bord du lac le dimanche disparaissaient, dévorés par la bête. Mais les sacrifices ne suffisaient pas. Les dettes s'empilaient. Tant et si bien que le midi, Sophie ne rentrait plus et jeûnait même à son bureau. Ce fut à ce moment que l'immonde chose aborda de nouveau Jean.

— Écoute, je vous aime bien vous deux, mais vous ne me nourrissez plus assez. Faites quelque chose ou vous le regretterez.

— Mais on peut pas te nourrir plus. Regarde, on paie même plus nos créanciers. On s'en sort pas. On fait plus rien d'autre que de te nourrir !

— C'est embarrassant... Écoute, je pourrais encore vous aider. Je pourrais m'occuper de ces factures. De tous vos impayés. Qu'en dis-tu ? Il ne vous resterait plus qu'à me nourrir. Tout le reste serait fini.

Jean réfléchit un moment. Leur situation avait beau être critique, Sophie avait été formelle. On ne laisse plus la Bête grossir. Comme lisant dans ses pensées, elle ajouta :

— Sophie n'en saura jamais rien. Tes factures, ce n'est que si peu de temps en plus à votre table... Elle ne s'en rendra pas compte.

Acculé, à bout d'arguments et se sentant sans autre solution, Jean laissa Altarana dévorer les créances.

En rentrant le soir, Sophie eut la désagréable surprise de voir que la chose occupait le salon entier. La dispute, violente, sans concession, les opposa. Entre deux éclats de voix, la créature s'éveilla et montra alors son vrai visage :

— Qui ose troubler mon sommeil ? Rappelez-vous que vous n'êtes plus chez vous ici ! Vous êtes chez moi ! Vous êtes à moi !

Et sur ces mots, elle goba Sophie.

Dans un hurlement, celui de Sophie, de la chose, ou le sien, Jean n'aurait pas su le dire, la créature divisa sa taille par deux. Puis d'un œil mauvais, elle lui dit :

— Rappelle-toi toujours ce dont je suis capable. Tout ce que je t'ai donné, je peux le reprendre en double. Tu vas maintenant travailler pour me nourrir.



Bien des années plus tard, Jean faisait face à la créature, à table. L'homme usé par une dure vie de labeur dont il n'avait pas pu profiter avait un pâle sourire aux lèvres. De la taille d'un hamster, la créature goûtait avec délice le plat servi.

Jean prit la parole, d'une voix usée et rocailleuse comme un galet sur une plage :

— Cette fois, ça y est, je suis enfin venu à bout de toi. C'est notre dernier repas ensemble.

Minuscule et désormais docile, la créature eut un sourire mauvais et répondit :

— Penses-tu vraiment en avoir fini de moi ? J'ai encore mille factures et plus encore de caprices à payer pour t'aider... Je pourrais facilement t'entraîner à nouveau dans mon jeu et choisir même de t'y broyer. Mais tu es si vieux et usé... C'est moi qui en ai fini de me repaître de toi.

Alertés par une voisine incommodée par l'odeur plutôt qu'inquiète de ne plus croiser le vieux fou, les pompiers défoncèrent la porte. Drame de l'isolement et de la sénescence. Le vieux avait bien succombé – depuis deux bonnes semaines – seul à sa table. Étrangement, deux couverts y étaient dressés.



Eaux troubles

Amélie Sapin



Eric est au milieu de nulle part. Il est une tache d'huile sur une étendue bleue turquoise apaisante aux fonds translucides. Ici, l'océan est une surface immobile parée de diamants à cause du soleil de plomb qui s'y reflète. Dans cette immensité infinie, il se sent comme un grain de sable insignifiant. Et d'une certaine façon, cette pensée le rassure. Être une coquille de noix portée par la houle. Être une goutte d'eau dans une averse, la feuille d'un arbre et un nuage dans un ciel d'automne. Être aussi minuscule lui enlève beaucoup de responsabilités. Être petit et fragile, sentir qu'il y a quelque chose plus puissant autour de lui qui fait tourner le monde l'apaise. Cette force qu'il admire par-dessus tout, c'est l'océan. Et il a choisi d'en faire son métier. Parce qu'il a grandi dans des champs parfumés aux bouses de vaches et qu'on est toujours attiré par ce qu'on n'a pas, il a jeté son dévolu sur le monde marin qui l'émerveille. Les grosses tortues boiteuses sur terre (qui ont la grâce d'un pépé de quatre-vingt dix ans) deviennent dans l'eau de merveilleuses danseuses. L'eau est magique. Et un peu de magie, il en a besoin pour se sauver de sa misérable vie.

Il se rappelle enfant ce jour d'épiphanie où il a essayé de faire nager un escargot dans la surface trouble d'une énorme flaque d'eau (pour information : les cagouilles coulent).

— Papa, Maman, plus tard je veux être biologiste marin.

— Tu veux être quoi ? ont crié en cœur ses parents outrés.

(Pour une fois, ils semblaient être d'accord.)



— Tu ne pourrais pas faire quelque chose de plus normal ?
Pompier ? Policier ? a proposé sa mère.

— Quelque chose de plus utile ? Boucher ? Garagiste ou boulanger ? a renchéri son père. Un métier utile où tu ne vas pas étudier dix ans, travailler un an et être chômeur trente ans ?

— Papa, Maman, j'aime l'océan, j'aime les poissons !

— Parfait, tu n'as qu'à devenir poissonnier ou pêcheur !

— Papa, j'aime les poissons vivants ! Pas morts.

Ainsi soit-il, ses parents l'ont traité de vagabonds, de pirate et d'abruti (mais pas d'érudit). Quand il leur a annoncé qu'il se spécialisait dans les limaces de mer, sa mère a failli tomber dans les choux et son père s'est resservi trois grands verres de vin. Sa mère s'était imaginée pouvoir emmener gratuitement ses amies à des spectacles d'otaries et de dauphins qui sauteraient dans des cerceaux devant une foule en délire applaudissant entre deux bouchées de popcorn. Son père pensait pêcher les requins, faire la une de « Pêche magazine » et se vanter auprès de ses collègues d'exploits imaginaires face aux dents de la mer. Une fois de plus, leurs espérances tombent à l'eau.

Forcément, les limaces des mers, ça calme tout le monde. Tout le monde sauf son directeur de thèse : étudier les mollusques gastéropodes marins nudibranches inférieurs à cinq millimètres l'a emballé. Les universitaires sont ainsi, moins c'est intelligible, plus ils se sentent intelligents.

Eric repense à tout ça avec amusement alors qu'il range son matériel d'observation. Cette année est sa dernière année de thèse et maintenant, ce qu'il recherche, c'est la reconnaissance scientifique qu'il mérite. Pas la gloire, non, elle est habituellement réservée aux morts, mais une appréciation de son travail par des gens compétents. En pensant à ses histoires d'escargots et de tortues, il se dit qu'il se sent un peu comme eux. Nulle part chez lui, mais sa maison sur le dos prêt à jeter l'ancre n'importe où. Il sillonne les mers et les océans pour admirer-contempler-analyser-mesurer-cataloguer *ses* gastéropodes. Oui, *ses* car

d'une certaine manière, ils sont un peu à lui. Ici, il se sent comme un poisson dans l'eau. Il inspire profondément. L'odeur du sel lui chatouille les narines. Il contemple les trois îles qui l'encerclent au loin. Il est au milieu du triangle naturel formé par les îles du Diable. Les locaux croient cette zone maudite.

— N'allez pas là-bas ! Il y a une malédiction !

S'il avait survécu à la gelée rhubarbe-oignon de sa mère pendant vingt-sept ans et à la désapprobation familiale générale, il pourrait survivre à quelques histoires de fantômes et de monstres marins.

Après avoir passé la journée à observer ses limaces des mers, il est enfin prêt à rentrer sur le continent à deux heures de bateau.

— Larguez les amarres ! dit-il pour lui-même avec l'enthousiasme d'un gamin.

Sa phrase est ponctuée d'un plouf sonore et trébuchant.

— Ah....mes clés !

Ses clés sont encore tombées à l'eau. Perdre ses clés trois fois en deux semaines, sa propriétaire allait le tuer pour sa maladresse répétitive. Dans le genre maladroit, il est un vrai récidiviste. Madame Maria lui a même acheté un gros porte-clés avec une peluche baleine rose pour qu'il ne les perde plus. Pour éviter d'attirer le courroux de sa propriétaire, il plonge tout habillé avant que la mer ne fasse son quatre-heures de la baleine rose.

Son corps, chaud comme un biscuit sortant du four, se retrouve immédiatement rafraîchi au contact de l'eau émeraude. Mais la baleine coule à pic. A chaque fois qu'il pense l'atteindre, elle lui échappe. Au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans l'océan, la surface de l'eau se transforme en un couvercle opaque. Autour de lui, les bancs de sable se lèvent et tourbillonnent. L'eau claire devient trouble. Il sent qu'il se fait aspirer comme par le siphon de son lavabo. Sa tête heurte une roche dure. Les grains de sable irritants se transforment en poignard. Des choses



gluantes le frôlent de façon inquiétante. Il sent qu'il ne contrôle plus rien alors il lâche prise dans ces remous. « Un bien bel endroit pour mourir, se dit-il. » Il n'a jamais eu de pensées suicidaires mais il ne peut rêver de plus beau cimetière. Au fur et à mesure que son corps est happé par le fond, attiré par une force mystérieuse, ses poumons se remplissent d'eau salée (il aurait préféré de l'eau sucrée, mais bon, ce n'est pas comme s'il avait le choix !). L'eau s'infiltre en lui comme s'il n'était qu'une épave de bateau et lui brûle les narines et la trachée.

Une avant-avant dernière pensée pour ses parents (qui raconteraient sûrement qu'il s'est fait dévorer par un requin, plus prestigieux que mourir noyé parce qu'on a fait tomber ses clés au fond de l'eau). Une avant dernière pensée pour celui qui devrait payer la facture du parking payant où il a laissé sa voiture. Et une dernière pensée pour le traitement qu'il fait subir à ses jeans et tee-shirts quand il les met dans la machine à laver. Car là, il subit le même sort qu'eux: il tournoie, se cogne et se fait aspirer. Il s'étonne de voir à quel point il est facile de mourir.

*

Avis de recherche : Eric Wallis, un jeune homme de vingt-sept ans disparu le 04/02/2019. Il devait se rendre en bateau dans la zone des îles du Diable pour des recherches marines. Si vous le voyez contactez-nous.

Taille : 1m70, corpulence : surpoi...

— Tu ne crois pas que tu exagères un peu Betty ? dit Ben son collègue.

— Ok, «corpulence : j’aime manger cinq donuts par jour. »

— Parfait. Et on placarde ça où ? Si on jette une bouteille à la mer, tu crois qu’une méduse nous le ramènera ?

— Arrête, ce n’est pas drôle. Tu sais comme moi que chaque jour qui passe nous fait perdre l’espoir de le retrouver vivant.

*

Il est facile de mourir et si difficile de vivre. Sa tête est lourde. Son corps un fardeau. Ses poumons irrités. Ses paupières sont fermées mais il entend le clapotis de l’eau qui résonne. La roche sous son dos est dure. Il est vivant. Il en est sûr car être vivant, c’est souffrir et il a mal partout (même à son petit orteil). Il se sent comme un biscuit qui aurait passé une semaine dans la poche arrière d’un jean : en petits morceaux. Etourdi, il regarde autour de lui. Au fur et à mesure que ses yeux s’habituent à la pénombre, il distingue une grotte aux parois sombres et irrégulières habillées de quelques pierres phosphorescentes. Une chose est sûre, cette grotte n’est répertoriée sur aucune carte du coin. Il les connaît par cœur. Il s’assoit mais même sa tête se prend pour un carrousel.

Une silhouette émerge de l’eau opaque.

— Qui êtes-vous ? demande-t-il.

La créature ne répond pas. Il n’ose pas répéter sa question, peut-être qu’après tout elle ne comprend pas sa langue. Il observe son buste (bon, il la dévisage de façon insistante et malpolie).

Cette créature est si...belle. Il est aussitôt subjugué par sa peau bleue-verte (mais pas « vert mauvaise mine ») qui est recouverte de multiples coquillages qui brillent et de petites créatures marines. Cet être abrite la vie. Deux nageoires s’étirent, comme les voiles d’un bateau, au

niveau de ses omoplates, tel un papillon marin. Ses longs cheveux emmêlés sont les plus belles algues qu'il n'ait jamais vues.

— Astrée-Némésis, dit-elle au bout d'un moment de sa bouche poisson.

Astrée ? Un astre, l'étoile des océans qui illumine cet univers obscur et inquiétant.

— Vous parlez ma langue ? s'étonne-t-il.

— Je parle la langue des humains, des créatures marines et des oiseaux, dit-elle avec malice.

Ses yeux sont deux lacs bleus gris dans lequel il se perd. Il a dû se cogner la tête en plongeant, ce n'est pas possible qu'une telle créature existe. Pourtant, la douleur lui fait comprendre qu'il n'est pas en train de rêver (à ce stade, cauchemarder n'est pas entièrement exclu).

— Comment vous sentez-vous ? lui demande-t-elle.

— C'est vous qui m'avez sauvé ?

— Vous alliez vous noyer. Personne ne vous a dit de ne pas venir dans le triangle des îles du Diable ?

— Si, mais enfin non, répond-il troublé en la voyant sortir de l'eau et s'asseoir près de lui. Elle se hisse avec grâce sur le bord et laisse tremper sa grande nageoire d'écailles mauves et argent dans l'océan.

Oh mon dieu, je suis en train de parler à la petite sirène au fond d'une grotte !

— Vous êtes allé trop loin dans l'océan. Vous avez accédé à la porte secrète vers un nouveau monde. Une ville marine sacrée, explique-t-elle simplement.

Alors qu'elle lui parle, elle ne peut s'empêcher de laisser courir ses mains, des mains de femme, le long de sa nuque, dans ses cheveux, le long de son dos et de ses jambes. Il ne sait pas si c'est par curiosité ou pour vérifier qu'il n'est pas blessé. La sensation est si douce qu'il n'ose pas lui demander ce qu'elle fait de peur qu'elle arrête.



— Je n'avais jamais vu d'humains aussi près, dit-elle en riant.

Elle lui pose un milliard de questions. Surpris, il se prend au jeu. Il lui parle de tout. De la terre, des humains, des fusées, des tondeuses à gazon et des supermarchés. De sa misérable vie. Aussi curieux que cela puisse sembler, il ne s'est jamais senti aussi bien de sa vie. C'est une créature merveilleuse qui s'intéresse à son quotidien anodin. Elle le regarde comme personne ne l'a jamais regardé avant. Avec admiration, fascination et candeur.

— Vous devez être affamé ! dit-elle brusquement.

Un plouf plus tard et l'eau noire de la grotte l'a engloutie. Il a soudain peur que cette divine apparition ne revienne pas. Après tout, il s'est cogné la tête dans l'eau. Il finit par trembler de froid dans ses vêtements trempés.

— Et voilà, dit Astrée-Némésis en lui présentant un ruban couleur vert fougère et des billes bleues. Goûtez !

Il met tout ça dans sa bouche et mâche. C'est immonde, gluant et visqueux. Elle lui fait son plus beau sourire. Il avale et lui dit que c'était délicieux.

— Vous habitez seule ici ?

— Non, mais...vous êtes mon secret pour l'instant.

— Vous n'avez pas le droit d'interagir avec des humains ? devine-t-il.

Elle sourit gênée.

— Vous devez reprendre des forces, je reviendrai vous voir plus tard.

Il a à peine le temps de protester que la sublime créature disparaît. A son plus grand étonnement, il s'endort comme une masse.

« Plus tard », difficile de mesurer les jours dans cette grotte sans lune et sans étoiles. Une douce routine incongrue s'installe dans les



ténèbres aquatiques. Ils bavardent, elle lui apporte des choses infâmes à manger et il se sent bien. Il lui pose des milliards de questions sur cette cité marine engloutie et elle y répond avec plaisir.

— Surprise ! Viens, il faut que je te montre quelque chose !
Mais avant ça, mets ceci sur ton nez et ta bouche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Cela te permettra de respirer sous l'eau comme un poisson. Enfile ça aussi.

Elle ajuste autour de son cou une immense cape d'algues et de coquillages comme pour dissimuler un peu de son humanité et qu'il se noie dans la masse.

— Et ta famille, ils ne remarqueront rien ?

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Personne ne découvrira ta véritable nature habillé comme ça.

— Si tu le dis.

— Tu garderas tout cela secret, n'est-ce pas ?

Elle chuchote ses mots dans un coquillage tourbillon.

— Oui, bien sûr.

— Promets, dit-elle en portant le coquillage près de ses lèvres.

— Je te le promets.

Il met devant sa bouche le film translucide qu'elle lui a apporté. Il se colle automatiquement sur sa peau. Ils plongent dans le trou de la grotte. Elle l'emmène dans son monde et ses eaux obscures. A nager sans contrainte, il se sent libre comme l'air et comme un poisson dans l'eau. Elle l'entraîne vers une autre grotte puis vers un tunnel. Elle le tient par la main avec délicatesse et lui fait découvrir ce qu'il n'a jamais osé imaginer de sa vie. Un autre monde. Des lianes bleues, de l'herbe orange peuplée de créatures inconnues. Des êtres pour certains mi-homme mi-poisson. Mi-femme mi-dauphin. Des crabes violets à dix pinces. Des tortues phosphorescentes. Des hippocampes de la taille d'un cheval. Des

serpents géants avec une tête de lion. Des poissons arc-en-ciel de la taille d'une maison. Des méduses gigantesques. Des créatures inconnues au bataillon qui ne ressemblent à rien de ce qu'il connaît de près ou de loin. Il croit même reconnaître le monstre du Loch Ness.

On marche, on nage, on flotte, on danse dans ce bain géant dont les seules règles sont la beauté et l'harmonie. Dans ce carnaval de couleurs et de formes, personne ne semble effectivement trop prêter attention à lui.

Le cœur de la ville marine est une citadelle immergée aux nombreux recoins et cachettes. Est-ce l'Atlantide, la cité qui nourrit les légendes les plus folles ?

— C'est immense !

— Et encore, tu n'as rien vu ! Notre portail marin nous permet d'aller dans des lacs nordiques, dans les eaux asiatiques....Tout est interconnecté.

Alors qu'il s'égare vers une statue en forme à l'effigie de Poséidon, elle le rattrape fermement par le bras.

— Ne nous approchons pas trop du palais pour ne pas qu'elle nous voit.

— Qui ça elle ?

Devant son air interrogateur, elle développe.

— Vous les humains vous vous sentez toujours obligés de nommer et cataloguer chaque chose. Vous ne pouvez pas juste les contempler ? Ce n'est pas parce qu'une chose n'a pas de nom qu'elle n'existe pas. *Elle*....c'est la vie. Elle est tout. Elle est les marées et les vagues. Elle est moi et elle est toi. Elle est la mère de toute chose.

S'il n'était pas tombé sous le charme ensorcelant d'Astrée-Némésis, il l'aurait probablement traité de hippie aux cheveux sales : « elle est tout, tout est interconnecté... ». A moins que cela ne soit un

effet secondaire des algues orange qu'elle lui a donné à manger? Mais l'amour rend aveugle. Et peut-être bien aussi sourd !

— Je me sens bien avec toi, dit-il simplement.

Il la sent se rapprocher, l'entourer sensuellement avec ses nageoires et ses cheveux d'algues.

Soudain, l'eau remue violemment.

— Que se passe-t-il ? demande-t-il inquiet.

Elle regarde autour d'eux affolée.

— Je n'aurais jamais dû t'emmener ici ! dit-elle paniquée. Tout est ma faute. Aucun humain n'est autorisé ici, j'ai désobéi !

Il a à peine le temps de réagir qu'il voit une hideuse pieuvre géante aux multiples tentacules gluants fondre sur lui. Splendide dans sa fureur et visqueuse dans sa laideur. Il ne pensait pas que la mère de toute chose aurait eu autant de tentacules et un air si dégoûtant. Si c'est bien elle. Il sent le sable se lever des fonds marins. « Oh, non, je ne veux pas encore repasser dans la machine à laver ! ».

Il sert fort la main d'Astrée-Némésis.

— Je veux rester avec toi, dit-il.

*

En sursaut, il tousse, il crache, un gros tuyau jusqu'au fond de la gorge l'empêche d'hurler. Il ouvre les yeux. Quatre murs blancs et aseptisés. Aucune fenêtre. Les bips d'une perfusion aux gouttes à gouttes ont remplacé le clapotis de l'eau. Une grosse tête aux cheveux moutonneux se penche vers lui. C'est Ben, son collègue en biologie marine.



— Attends, panique pas vieux, je t'appelle une infirmière pour arranger tout ça.

— Alors comment te sens-tu Eric ? reprend-il quelques instants plus tard.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Pourquoi je suis ici ?

— Je pensais que c'est toi qui nous le dirait, dit-il en lui tendant la une du journal.

Miracle : le biologiste marin Eric Wallis retrouvé sur une île déserte à plus de 400 km de l'endroit où il avait disparu.

Le bateau d' une association de protection des écosystèmes marins a repéré un corps sur une île inhabitée alors qu' elle tentait de rattraper un bateau de pêche illégal. Dans le coma, son état est stable selon les médecins même si les circonstances de sa disparition restent à éclaircir.

— Tu n'aurais pas un d...

— Donut à manger ? Non Eric, pas étonnant que ton bateau ait coulé avec tout ce que tu bouffes ! Je m'inquiète pour ton cholestérol, tu as vraiment envie de ressembler à un gros donut ?

— Non, mais...J'ai failli mourir et la seule chose qui t'inquiète c'est mon cholestérol ? chuchote-t-il la gorge encore irritée.

— Je t'ai apporté une pomme, c'est plus sain.

— Je n'ai pas envie de ressembler à une pomme non plus.

— Alors, raconte, insiste Ben. Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu t'en souviens au moins ? Au fait, j'espère que tu ne tenais pas trop à ta bagnole car ta mère l'a déjà vendue.

— C'est que...

Il hésite car il pense à sa promesse.

— Vas-y, jette-toi à l'eau.



Eric lui raconte tout. La baleine rose qui lui a échappé. La machine à laver géante. La plus belle créature qu'il ait jamais vue de toute sa vie. La cité marine. Le monstre marin dégoûtant qui les a séparés.

— Ce n'est pas au service pneumologie qu'ils auraient dû t'envoyer mais à l'asile psychiatrique ! conclue Ben. Tu as dû te choper un sacré coup de soleil ! Ou c'est la tequila des îles ?

— Tu ne me crois pas ?

— J'ai beau avoir l'esprit ouvert mais que tu te sois tapé la petite sirène pendant trois semaines, tu m'excuseras, j'ai un peu de mal à avaler ton histoire....Ce n'est pas un poisson d'avril au moins ?

— Une faune marine incroyable existe ! Des créatures non répertoriées à étudier, à découvrir et à faire connaître au monde entier ! Est-ce que cela n'attire pas ta curiosité de scientifique ?

Ben soupire si fort qu'il pourrait faire traverser l'Atlantique à un voilier.

*

Quelques jours plus tard, à peine sorti de l'hôpital, Eric retourne au centre d'études voir son directeur de thèse.

— Monsieur, j'ai quelque chose de beaucoup plus fascinant à étudier que les gastéropodes géants !

L'universitaire rabougri le met à la porte.

— Je ne vous laisserai pas gâcher votre carrière et ternir ma réputation à causes de contes pour enfants.

Rejeté par tout le monde comme la mer abandonne sur le rivage ses algues puantes et quelques déchets rouillés, Eric perd le peu de crédibilité qu'il avait auprès de sa famille et le peu de dignité qu'il lui



restait dans le monde universitaire. « Je la retrouverai, se dit-il. Je prouverai au monde que j'avais raison ! ». Les mois passent. Non, il n'est pas fou. Chaque instant il se pose des questions auxquelles il n'a pas de réponses. Qui es-tu Astrée ? Te reverrai-je un jour ? Est-ce la pieuvre géante qui l'a rejeté sur une autre île ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas tué ? Parce qu'Astrée-Némésis l'a suppliée ? Il a appelé Astrée-Némésis en apnée dans sa baignoire, la tête immergée dans son lavabo, dans la piscine municipale, dans l'aquarium de la ville, dans les flaques d'eau, dans les lacs et les océans. Il est retourné nager dans le triangle des îles du Diable. Il a plongé jusqu'à ce qu'ils sentent ses poumons exploser. Aucune trace d'elle. Ses appels sont restés sans réponse. Aucune autre créature de sa fantastique aventure n'a ressurgi.

Assoiffé de reconnaissance et aveuglé par son obsession, il réunit toutes ses économies et loue un bateau, du matériel de plongée et invite du beau monde. Il prévient les médias, friands d'histoires mystérieuses et des dérapages d'un homme à la dérive, comme des chiens autour d'un os. Eric a un plan. Le plan du désespoir. Il se jetterait à la mer, se noierait s'il le faut. Si Astrée-Némésis l'aimait vraiment elle viendrait le sauver. Il la retrouverait. Prouverait au monde qu'il avait raison. Les scientifiques n'auraient qu'à disséquer la mère de toute chose. Bon débarras. Vu le tas de graisse, cela les occuperait un bon moment. Voilà, c'était son plan. Et si elle ne venait pas et bien...

« Je vous prouverai que j'avais raison ! » pourrait être la devise inscrite au dos de son tee-shirt.

— Je vous assure, c'est ici, dit-il en regardant son public sceptique entassé dans des petits bateaux dans le triangle des îles maudites.

Des plongeurs se jettent à l'eau pour scruter le moindre grain de sable et la moindre algue. Les journalistes tendent leurs perches à l'affût du moindre son non-humain. Au loin, des bateaux de pêcheurs illégaux se tiennent prêts à tuer de nouvelles espèces. Les minutes passent, tout le monde reste bredouille.



— Vous vous êtes ridiculisé, dit son ancien directeur de thèse. Je pense que tout le monde en a assez vu. Faisons demi-tour.

Déjà qu'il a peut-être un peu perdu la boule, alors il ne perdrait pas la face non plus. Il plonge dans l'océan hurlant le nom de sa douce créature. Une onde puissante recouvre l'horizon.

— Je lui avais dit d'arrêter les donuts, dit Ben.

Les vagues se déchaînent dans tous les sens et les bateaux tanguent violemment.

— Je crois que c'est plus grave que ça, dit Betty en voyant un rideau aquatique se lever, prêt à retomber sur eux comme une guillotine.

Une immense pieuvre-méduse géante sort sa grosse tête de l'eau comme un champignon après une journée pluvieuse d'automne.

Peur, confusion, incompréhension. Autant de sentiments humains qui se superposent. Les bateaux se renversent comme des coquilles de noix. Des cris de terreur percent le silence habituel.

Des choses plus puissantes que nous nous dépassent et nous gouvernent. Les humains se font aspirer par l'extrémité des tentacules de cette énorme créature qui les avale. Pas pour les manger non. Les humains sont une espèce bien trop indigeste.

Quelques minutes plus tard, la mère de toute chose crache du bout de ses tentacules des thons, des sardines et des planctons.

— Hideux petits humains. Je vous condamne à vivre dans le monde marin des hommes. C'est le pire châtiment qui soit, dit le gros monstre. Vous ne respectez rien ni personne.

Eric assiste à la scène, impuissant. Astrée-Némésis qui a surgi du rouleau d'une vague le retient avec force par les bras pour qu'il ne loupe pas une miette de la scène.

Il ne peut se dégager à moins de couler à pic tant la mer est déchaînée.



— Pourquoi, vous les hommes devez-vous détruire tout ce que vous aimez ou ne connaissez pas ? Tu aurais dû garder notre secret, lui chuchote-t-elle. Tu n'as pas respecté ta promesse.

Eric hoquette, crache l'eau qui inonde son corps.

— Qu'avez-vous fait à mes amis ? parvient-il à articuler.

— Ils ont eu ce qu'ils méritaient. Ils détruisent tout. Ils polluent tout. Ils tuent ce qu'ils ne connaissent pas. Eric, je sais que tout est de ma faute à l'origine. Je n'aurais jamais dû te sauver et t'emmener dans mon monde. Je m'en excuse. Mais tu aurais dû garder notre secret. Je dois moi-aussi réparer mes erreurs et être punie.

La méduse géante étire une de ses tentacules vers lui et le saisit.

« Oh, non pitié, ne me transformez pas en thon ! »

Il jette un dernier regard à la créature enchanteresse qui se venge. Son visage est indéchiffrable.

*

Quand il reprend conscience, il se sent minuscule. Tout a l'air géant autour de lui. Il n'y a pas de miroir au fond de l'eau mais à coup sûr, il parierait sur le fait que la mère de toute chose l'a transformé en limace des mers. Le plus dur cela va être de ne pas être le casse-croûte d'un autre poisson. Il repense à son directeur de thèse et ses amis et se demande bien dans en quelle créature ils ont pu être réincarnés : thons, sardines ou planctons ? Ils doivent avoir été mangés par un plus gros poisson qu'eux ou pêchés par les humaines à l'heure qu'il est.

Quand il lève sa tête de gastéropode, il croit voir Astrée-Némésis qui essaie de jouer avec lui avec ses nageoires. Elle a l'air moins candide qu'avant mais tellement désolée.

— Bonjour Eric. La mère de toute chose a décrété que ma punition était assez grande comme ça. Elle m’a autorisée à te garder dans notre cité marine mais pas sous ta forme humaine. J’espère qu’avec le temps tu me comprendras et me pardonneras.

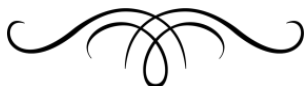
Il contemple les choses autour de lui. Les proportions différentes. Il observe les bulles, les remous et les coquillages géants.

Finalement, il pourra rester avec sa petite sirène. En a-t-il seulement encore envie après tout ce qu’elle lui a fait subir ? Il ne sait plus. Il ne restera pas avec elle de la manière qu’il avait imaginée mais après-tout, les choses auraient pu beaucoup plus mal se terminer pour lui...



La plus grosse carpe

Claire Garand



Après mon accident de chasse, le médecin ne m'avait laissé aucun espoir.

Il m'avait quand même fait passer tous les tests post-opératoires, comme s'il avait voulu que je me rende compte par moi-même qu'à trente-sept ans seulement je ne pourrais plus plier la jambe gauche et que ce qui restait de mon poumon s'essoufflait en un rien de temps sur le tapis automatique.

Et pour finir, il m'avait conseillé la pêche.

— Vous vous fichez de moi ?

Son visage soudain indigné m'avait montré qu'il était très sérieux.

Ma colère avait alors débordé de mots et de gestes brutaux, en vain bien sûr : le pauvre n'y pouvait rien. Excédé, je m'étais levé et j'étais parti en claquant la porte pour qu'il ne vît pas que je pleurais.

La chasse est – était – le plaisir de ma vie : les heures humides du matin, l'affût, la queue frétilante des beagles, l'odeur lourde des bois sous nos pas, les bruits furtifs qu'on apprend à identifier, toutes ces sensations léguées par nos ancêtres depuis la préhistoire comme autant de moments qui nous transportent dans une réalité parallèle à nos existences dénaturées de citadins. Et surtout la traque de la bête apeurée au bout du fusil, l'envie au fond de soi d'avoir en ligne de mire le *Solitaire du bois*, un sanglier mythique particulièrement coriace.

Sauf que cette fois-là, ç'avait été moi, sa proie.



Après des week-ends entiers passés à geindre et à boire des verres de rouge au *Bar des amis*, je m'étais finalement retrouvé un dimanche matin à faire tamponner ma carte de pêche à *l'Association des pêcheurs de Loire et plans d'eau, ouverture du vendredi midi au dimanche soir 12h-20h, conseils et renseignements*.

L'humour des pêcheurs ressemble à celui des chasseurs et leur bière a le même goût ; elle est seulement plus fraîche.

Je n'ai donc eu aucun mal à m'acclimater et maintenant, je commence même à apprécier ces matins brumeux où chacun vient installer son siège, préparer ses hameçons, vérifier la tension de sa ligne, écouter les bruits du lac, regarder une nageoire effleurer la surface. On sort son matériel à distance respectueuse des autres, on se salue mais personne ne parle vraiment. Pas encore. On se contente de placer quelques bouteilles de bière dans l'eau en attendant la chaleur.

La ligne que j'ai posée aujourd'hui paraît primitive en comparaison de l'attirail ultra-sophistiqué de mes voisins. On sent les professionnels : système d'attache pour plusieurs cannes à différents types de moulinets, lanceur d'amorces programmable intégré, alerte électronique de prise qui permet de préparer le barbecue en attendant que ça morde, siège pliant en toile cirée avec rabat en cas de pluie, abri coupe-vent démontable en moins de trente secondes et... Bon. Moi, je m'assieds dans l'herbe, la jambe gauche raide, l'œil sur le bouchon.

Et peu à peu, je retrouve des sensations. Pas beaucoup mais quelques-unes. Celles de ce moment où tout est possible, où l'on devine que les poissons oscillent quelque part, là, sous la surface trouble. Je les imagine, ils s'approchent de l'hameçon, s'en éloignent, flânent, hésitent, reviennent. Que se passe-t-il vraiment là-dessous ?

Ça y est ! Le bouchon a plongé !

Je me redresse d'un coup mais il est déjà remonté : fausse alerte. Je retire quand même la ligne pour vérifier que l'amorce y est toujours.



Elle a disparu : je souris.

Mon voisin s'amuse de la ruse et de l'habileté du poisson puis fronce les sourcils :

— Mais c'est un hameçon à ardillons !

— Évidemment ! Je compte bien le ferrer et le faire rissoler dans ma poêle !

Mon rire franc se heurte à son visage rond et luisant un peu ennuyé.

— C'est que... on ne t'a pas prévenu ?

Je hausse les épaules avec une mimique de dénégation.

— Ici, à l'association, on ne tue pas le poisson.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il se moque de moi ou quoi ? Mais c'est qu'il a l'air sérieux le bougre.

— ...en fait, on ne le pêche que pour le sport, tu vois, la beauté du geste, la lutte homme-animal où chacun a ses chances...

Je lève un sourcil. Ça doit être un bizutage pour les petits nouveaux. Et j'imagine aussitôt les pêcheurs de l'association réunis la veille dans la salle d'accueil autour de quelques bouteilles, je les vois se pousser du coude en riant à l'avance de la bonne blague qu'ils vont me faire. Le président, Frédéric, avec sa chemise à carreaux sur son gros ventre, parle plus fort que les autres :

— Lui c'est un chasseur, il y connaît rien. On va lui faire croire qu'on pêche le poisson et qu'on le relâche sans le bouffer.

J'entends redoubler les rires de Philippe, le trésorier.

— On va lui dire (il prend un air faussement pénétré) qu'un poisson qu'on remet à l'eau, c'est un cadeau qu'on fait à un autre pêcheur.

Ils se tapent sur les cuisses et se renversent un peu de bière sur la chemise.



Je me passe une main indécise sur le menton : c'est sérieux cette histoire ou c'est moi qui me fais un film ?

Quand je regarde le visage franc et lisse de mon voisin et que je plonge mon regard dans ses yeux ronds à fleur de tête, je n'y lis aucune malice.

— Tu veux dire que tu attrapes le poisson, tu le sors de l'eau et... tu l'y remets ?

— Oui, c'est ça. Tu te bats contre sa puissance, tu l'épuises, tu le sors, tu le prends en photo bien sûr pour avoir une preuve, et puis bah, tu le remets à l'eau, oui.

Il a l'air sincère.

— Alors vous pêchez seulement pour faire chier le poisson ?

Un large sourire fend son visage.

— Oui, on peut dire ça.

Il retire sa canne et me montre ses hameçons sans ardillons.

— Moi c'est Yoannès, mais tout le monde m'appelle Yoyo.

Je serre sa main humide et froide, où luisent quelques écailles des poissons qu'il a déjà attrapés.

— Et moi, c'est Jérôme.

— Tu veux que je te prête des ham... »

Mais il n'a pas le temps de terminer sa phrase que nous entendons la voix de Philippe, de l'autre côté du plan d'eau, qui s'exclame tout excité :

— C'est la grosse ! C'est la *Grosse du fond* !

Yoyo me sourit :

— Celle-là, c'est pas encore aujourd'hui qu'on l'attrapera, tu peux me croire : c'est une rusée !



Je ne sais pas quelle taille fait la *Grosse du fond*, mais si j'en juge par l'énormité des prises de mes voisins, ça doit être un véritable monstre. Il n'y a bien que Yoyo qui ne sorte qu'un gardon frêle ou une jeune carpe qu'il s'empresse de rejeter à l'eau (et moi, bien sûr, qui n'ai ramené qu'un poisson-chat que je n'ai eu aucun regret à rendre au lac). En tout cas, il n'a pas l'air jaloux des prises de plus en plus grosses que sortent nos amis de l'association. Certaines sont si imposantes et si difformes qu'elles en feraient presque peur.

À chaque fois, on sort les téléphones portables, on pèse, on congatule, on envoie des textos entre les deux rives du plan d'eau et des photos. Les dernières grosses mémères sont si lourdes qu'il faut être deux pour les soulever et que je me surprends à penser qu'il est heureux que ces bestioles ne trouvent pas la chair humaine à leur goût. J'en frissonnerais presque.

Et toutes sont rejetées à l'eau.

Pourtant, les pêcheurs le font à contre-cœur, je le vois bien. Ils font durer la photo, ils s'échangent des regards obliques, comme s'ils s'attendaient à ce que l'un d'eux ose transgresser la règle et maintenant, par exemple, je vois Damien qui grimace sous le poids de la carpe qu'il ne veut plus lâcher.

Damien, que toute le monde surnomme « Répare-tout » parce qu'il remet une canne à pêche en état avec trois bouts de ficelle, est aussi l'un des plus gros vantards que j'aie connus ; au point qu'on en perd parfois le plaisir de la conversation. Mais cette fois-ci, il n'aura pas grand chose à ajouter pour susciter l'admiration : sa carpe est une vraie monstruosité.

— Mais remets-la à l'eau, bon sang ! Fais pas l'imbécile !

C'est Frédéric qui essaye de le raisonner.

Je ne comprends pas tout ce qu'ils disent – ils sont trop loin –, je



n'entends que des bribes où revient sans cesse le prénom de Rodolphe.

Quel Rodolphe ? Que je sache, il n'y a pas de Rodolphe à l'association.

En tout cas, l'argument porte : Damien vient de rejeter la carpe et part en jurant.

Je ne suis pas encore un pêcheur aguerri mais au bout de quelques mois je commence à m'y connaître un peu : les lancers en cloche n'ont plus de secret pour moi, l'amorçage au lance-pierre et au propulseur « cobra », l'observation des carpes dans les herbiers, le détecteur de touches, le pesage, la réception sur tapis humide (pour ne pas abîmer la bête), les bouillettes à tous les parfums, les montages, les plombs de fond... sauf que je n'ai toujours rien attrapé de plus gros qu'une modeste carpe de trois cents grammes.

Alors me voilà assis sur mon siège pliant, ma canne à la main en train de ruminer et de chercher à comprendre pourquoi je n'y arrive pas.

C'est vrai quoi ! Surtout quand je vois tout ce que les autres sortent de ce modeste plan d'eau... C'en est presque incroyable : comment peut-il contenir et nourrir autant de ces énormes poissons ? Parce que j'ai vérifié sur les photos affichées dans le hall de l'association : ce ne sont jamais les mêmes bêtes qui sont sorties ces dernières semaines.

Pourtant ce sont de sacrés morceaux, du cinquante kilos – sans parler de la mythique *Grosse du fond*. Je commence presque à y trouver quelque chose d'anormal. Peut-être que je me fais encore un film... ou est-ce qu'on me cacherait quelque chose ?

Tiens, voilà Yoannès. Il arrive tard ce dimanche. Je le regarde s'installer tranquillement. Il ne perd pas une miette du spectacle des libellules qui volettent sur les eaux huileuses du plan d'eau.

Je remonte ma ligne : le poisson a encore bouloité mon amorce sans se faire prendre. Je soupire.



— Et toi Yoyo, tu ne voudrais pas la sortir de l'eau, la *Grosse du fond*?

— Non, me répond-il lentement sans quitter sa ligne des yeux, et toi?

Sa voix, qui semble s'adresser à la surface de l'eau, me paraît soudain moins enjouée, plus inquisitrice que d'habitude : pourquoi ne tourne-t-il pas vers moi son visage souriant comme il le fait en temps normal ? Ma question trahirait-elle mes inquiétudes ?

— Moi... moi non plus.

Je n'aime pas dire des mensonges, surtout quand ce n'est pas absolument nécessaire comme maintenant, mais un sentiment que je ne saurais définir me pousse à ne pas me dévoiler. Parce qu'à la vérité, j'y pense de plus en plus à cette bête-là.

C'est Raymond qui m'a appris ce qui était arrivé à Rodolphe ; le jour de la galette des rois, il avait un peu bu et il s'est épanché. On ne le voit presque plus à l'association, Raymond.

Rodolphe et lui étaient amis depuis l'enfance et ne se quittaient pas au point que les autres les surnommaient « les deux R » ou « Ro et Ray ». Quand Rodolphe a voulu garder la carpe de cinquante-deux kilos qu'il venait de sortir de l'eau, Raymond a tout fait pour l'en empêcher mais Rodolphe est parti quand même, furieux qu'on ait voulu le retenir. Il avait un peu bu aussi et il a claqué les portières de son 4X4 en insultant tout le monde. Malheureusement, sa colère l'a aveuglé et il a foncé dans un arbre. Mort sur le coup. On l'a retrouvé en piteux état, la tête écrasée contre le pare-brise et le corps poisseux du mucus de la carpe qui avait glissé sur lui sous la violence du choc. C'était il y a trois ans.

Depuis, Raymond ne vient plus trop : il ne pêche plus et ne passe que pour boire un petit blanc avec les amis ; certains racontent même qu'il est devenu végétarien.



Domage pour lui, mais ce sont des choses qui arrivent. Moi, ce que je veux maintenant, c'est tenir la *Grosse du fond* au bout de mon hameçon à ardillons. Elle est peu à peu devenue une obsession chez moi. La pêcher et la garder. Pas pour la manger – ces poissons de vase ont un sale goût et leurs arêtes en forme de Y vous restent dans la gorge – mais pour la naturaliser en trophée. Même si ce n'est pas l'éthique de la maison.

Le problème c'est que je ne pêche toujours rien de gros.

Pourtant ce serait facile, tout le monde sait comment faire : il suffit de venir de nuit au bord du lac avec une lampe-tempête et de s'avancer dans l'eau. Le *Guide du pêcheur français* l'a écrit : « Si la carpe est un animal prudent qui ne mord pas sans avoir longuement flairé l'appât avec ses barbillons de vieux sage, elle succombe néanmoins à l'attrait de la lumière aussi facilement que des papillons de nuit ». Et je me vois très bien claudiquer en cuissardes sous la lune une lampe à la main et une autre sur le front.

Personne n'en saurait rien et moi, contrairement à Rodolphe, je ne bois presque pas.

Tout est prêt. J'ai cédé à mon étrange obsession et j'en frémis. Malgré l'eau glacée qui enserre mes jambes autour du caoutchouc des cuissardes, je reste immobile dans la nuit d'août. Mon oreille concentrée sur les clapotis entend à peine les moustiques et mes regards scrutent chaque mouvement de vaguelette.

Le flotteur de ma canne, presque au milieu du cercle que dessine ma lampe, se tient raide et prêt. Pour l'occasion, j'ai adopté une nouvelle technique : la canne à élastique, sans moulinet, pour que la lutte avec le poisson soit vraiment sportive. « Sportive », le grand mot est lâché, alors que je sais très bien que si j'en attrape une belle ce soir, je la sors et je me la garde.

L'eau commence à s'agiter, des nageoires et des queues frétilent, de plus en plus nombreuses. J'ai mis la dose de bouilletes et la lumière



fait le reste.

Toutes se rassemblent, si abondantes que je pourrais me pencher et les prendre par brassées, mais je ne bouge pas : les grosses, les monstrueuses ne sont pas encore là.

J'attends.

Dans l'odeur toujours plus prégnante de la vase, elles se frottent les unes aux autres et paraissent se dédoubler, se multiplier au point qu'elles grouillent à présent et que je me demande comment elles peuvent encore respirer dans cette eau raréfiée. Les claquements de queues, les battements de nageoires deviennent de plus en plus bruyants et font taire les grillons, les grenouilles et les chats-huants. On n'entend même plus le passage des bourrasques dans les feuilles des arbres dont les ramures penchées vers la forêt donnent l'étrange impression qu'elles se détournent de l'étang.

Contre mes cuisses, je ne sens plus la pression du liquide mais seulement celle des coups de flancs musculeux qui s'ébattent et m'enserrent jusqu'aux pieds. Au milieu des reflets de nageoires et d'écailles ils transforment l'eau en une matière vivante et si je reste immobile, ce n'est plus par choix mais parce que la peur et les carpes me clouent sur place.

Dans la vase puante, partout, par centaines elles s'agglutinent, se pressent, se battent, s'agitent, s'enchevêtrent les unes dans les autres, se pénètrent en une masse de chair à mille queues, à mille têtes, informe et plastique.

Ma gorge s'assèche, je m'en rends compte à l'instant, et je ne respire plus qu'à petits coups, et mon cœur s'emballe, et ma sueur dégouline dans ma combinaison et dans mes cuissardes, misérable armure pour mon corps si fragile au milieu des claques assourdissantes des écailles, de l'énormité qui m'entoure et qui prend forme à présent.

Toutes les carpes se sont désormais fondues les unes dans les autres et chacune est l'écaille vivante et indépendante d'un poisson



gigantesque de la taille d'un diplodocus qui s'élève et flotte négligemment à quelques mètres au-dessus de l'étang vidé, aussi nu qu'après un curetage, avec ses herbiers à sec, ses bouteilles enfoncées dans la vase et un arbre à cames rouillé. Cette horreur suintante bat lentement des nageoires juste devant moi. Quelques algues et des branches mortes restent coincées à ces poissons-écailles qui, de temps en temps, frétilent.

Tandis qu'elle approche de moi son odeur de vase et d'eau croupie, du mucus glisse le long de ses flancs et j'aperçois son œil. Ou plutôt, les répugnants frétillements qui en tiennent lieu et qui brillent d'une intelligence inhumaine. Cette... l'horreur m'empêche de trouver un nom à cette entité de cauchemar qui me sonde et me scanne puis m'analyse et dont je sens la supériorité de la pensée sur la mienne : son étrangeté me réduit à l'état d'objet.

Dans mes vêtements trempés, tous les poils de mon corps se hérissent et je sens, oui je sens mon souffle s'échapper et mon sang se tarir face à l'insoutenable vision que ma raison ne peut concevoir ni affronter.

Rien de tout ça n'existe, je vais me réveiller.

Seule une forte douleur à la gorge m'empêche de sombrer dès maintenant dans le seul refuge envisageable qu'est la folie. Pourquoi ai-je si mal à la gorge ? Parce que je suis en train de hurler – depuis combien de temps ? – à m'en déchirer les cordes vocales et les tympons et que je ne m'en étais pas rendu compte.

Lorsque je me réveille, au bord de l'étang, il fait presque jour. Tout a l'air normal. Le vent vient rider la surface de l'eau tandis que l'aube éclaire les arbres et réveille les oiseaux.

Je ne bouge pas même si j'ai un peu froid.

Allongé sur la berge dans mes vêtements poisseux, j'essaye de reprendre mes esprits. Je me passe la main sur le visage : à ma peau



restent collées des centaines d'écailles ; et cette odeur lourde qui m'entoure... Non, elle vient de moi, de mon chandail et de ma combinaison, de mes cheveux couverts de mucus séché, encore un peu gluant par endroits. Comme si j'avais été avalé puis recraché par un poisson géant.

Je tremble.

Je ne peux pas m'en empêcher.

Parce que maintenant, je sais. Je sais pourquoi on peut pêcher des carpes gigantesques dans un étang de trois mètres de fond, je sais surtout qu'Elle est là, et qu'Elle veillera à ce que je respecte les règles, la *Grosse du fond*.





Poursuite

Marie.D



Il me suivait depuis des mois. Ou devrais-je dire, cela fait des mois que je l'avais remarqué.

Dans un premier temps, je pensais me faire de fausses idées. Ensuite, la peur s'était installée, puis la panique. Je lui demandais de partir, de me laisser tranquille. Je le menaçais de le dénoncer mais entre nous qui aurait pu prendre au sérieux quelqu'un qui a l'impression d'être suivi sans pouvoir le prouver?

Les jours passaient mais rien ne changeait. Il était toujours là, me guettant au coin de la rue, derrière un arbre et parfois juste derrière moi. Je pris alors conscience qu'il ne me voulait probablement aucun mal, car il l'aurait tout simplement déjà fait. C'était peut-être lui qui avait peur de moi. Peut-être avait-il une bonne raison de me suivre et qu'il ne pouvait me la dire.

Mais quelle raison pouvait-il avoir? Pourquoi me suivre sans un mot, sans se montrer, en restant caché, comme une ombre. Et pourquoi moi ?

Les semaines défilaient et de nouvelles questions me venaient en tête. Devenais-je folle ? Était-il une hallucination ? Heureusement, j'eus cette réponse un matin. Réveillée en retard, j'avais sauté sur mon vélo pour rouler à toute allure. Je n'ai pas vu la voiture qui sortait de son garage. Elle me percuta. Je volai dans les airs. Mais au lieu d'atterrir brutalement sur le sol, je me retrouvai dans ses bras. Il me posa délicatement à terre, me sourit et disparut.

Il m'avait sauvé la vie. C'était désormais évident, il ne me voulait aucun mal. Serait-il mon protecteur ? Un ange gardien?



Depuis ce jour, une obsession s'était installée en moi : son visage. Même si auparavant j'avais aperçu sa silhouette, très grand, musclé et droit. Je savais désormais qu'il était brun, barbu, aux cheveux longs et bouclés et aux yeux d'un bleu que l'on voit rarement : profond, foncé et lumineux.

Cela fait des mois qu'il me suivait. Des mois que je rêve de lui, de son regard, de ses bras, de sa bouche si bien dessinée...

J'avais décidé de lui tendre un piège, de le forcer à sortir de l'ombre afin de nous retrouver de nouveau face à face et ainsi obtenir toutes mes réponses. Je mis en place une excuse pour sortir de chez moi : un rendez-vous avec des amis en haut de la falaise, pour admirer la grande lune rousse.

La nuit était froide. La lune et sa nouvelle couleur offrait un décor unique. Un paysage romantique, pour une curieuse et si attendue rencontre.

— Quel paysage fabuleux n'est-ce pas ? Une pleine lune rousse dans un ciel rempli d'étoile. En avez-vous déjà vu d'aussi belle ? lui demandai-je en avançant au bord de la falaise, un pied dans le vide. Si je saute, me rattraperez-vous ?

Mon plan était dévoilé.

C'est alors que je le sentis. Son souffle caressait ma nuque. Sans me toucher, je sentais dans mon dos, l'incroyable chaleur qui émanait de son corps. Il saisit ma main, la sienne était brûlante. Je me retrouvais de nouveau dans ses bras. La lune se reflétait dans ses yeux.

— J'ai vu ce genre de lune des milliers de fois, me dit-il d'une voix grave et calme. A vrai dire, je les adore et les attends avec impatience. Dans mon royaume, elles sont célèbres car elle annonce l'ouverture de la chasse royale. Vois-tu, chaque roi et reine choisissent une proie et la suivent pendant des mois. Ils s'imprègnent d'elle, apprennent ses forces et ses faiblesses, tout en retenant l'envie qui grandit avec le temps et devient de plus en plus forte... pour qu'en ce jour, annoncé par ce que tu appelles une lune rousse, le désir de chasser ait atteint son paroxysme.

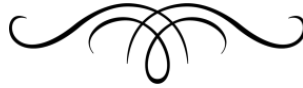
Je me rappelle parfaitement ces dernières secondes, lorsque le temps c'est figé, que la peur a saisi mon cœur et qu'un immense frisson traversa mon corps tout entier, lorsqu'il murmura à mon oreille, dans un grognement bestial et inhumain, ces derniers mots :

— Alors maintenant, cours.



Rencontre cosmique

Thierry Fauquembergue



Saviez-vous que l'humanité avait usurpé sa place dans l'Univers ? Oui, bien sûr elle domine aujourd'hui toute la galaxie. Grâce à sa démographie galopante, elle a réduit les autres races à de simples minorités, mais il n'en fut pas toujours ainsi. Loin s'en faut ! Probablement aurait-elle même déjà disparu, s'il n'y avait pas eu cet incident, voici quelques millénaires...

À la réflexion, le mot « usurper » est peut-être un peu injuste. Disons plutôt que l'Homme a bénéficié d'une chance insolente...

*

Un immense nuage de sable s'éleva dans un grondement assourdissant. L'énorme bloc de métal toucha le sol au ralenti, puis les vibrations de l'air cessèrent avec l'arrêt des tuyères. Les volutes de poussières se disséminèrent, laissant enfin apparaître le vaisseau spatial. Lorsque le dernier gramme de matière fut retombé, tout était redevenu paisible et silencieux sous le ciel bleu et dégagé du bord de mer. Le vaisseau s'érigait, tel un monolithe immense et irrégulier, étincelant.

Six minutes terriennes s'écoulèrent.

Un point se dessina par-delà les montagnes, s'approchant à vive allure. Le vrombissement enfla à mesure que se précisait une forme circulaire parfaitement lisse, alternance de cercles concentriques noirs et argentés. Le vol de cet appareil-ci, beaucoup plus erratique que le



premier, suivait une trajectoire aux angles aigus. Sa vitesse était si élevée qu'un regard aurait peiné à le suivre. Il vint bientôt se poser à moins d'un kilomètre du premier, dans une succession d'ondulations magnétiques semblables aux vagues de chaleur à la surface du sable.

Toute activité cessa à nouveau, laissant les deux engins de conception radicalement différente occuper cette partie de la côte. Pendant un long moment, seul le bruit des rafales de sable sur les coques métalliques vint rompre la tranquillité des lieux. Le murmure de l'océan berçait un territoire autrement désert.

*

Qarl-houbn approcha doucement du tableau de bord et activa le visionneur. Les montagnes, la plage arrosée de soleil et l'océan se dessinèrent sur l'écran, avec au centre, la forme sombre du second appareil, non identifié. L'ursidé lécha minutieusement sa large patte et lissa vers l'arrière le pelage brun de son front, signe de nervosité. Il regagna lourdement le confort de sa bauge pour y réfléchir, perplexe. Jamais il n'aurait imaginé que les Terriens parviendraient si vite sur place après son arrivée. Il avait tout particulièrement étudié le site d'atterrissage, afin de se poser le plus loin possible des habitations archaïques repérées sur cette planète.

De notoriété publique, la rapidité d'une civilisation pour atteindre un endroit déterminé reflétait son niveau de technologie. Or, suite à ses observations depuis l'espace, les créatures bipèdes de cette planète auraient dû mettre un jour et une nuit pour parvenir jusqu'ici. *Aucun signe extérieur n'indiquait qu'ils possédaient des véhicules ! Une société souterraine ?*

Un pli soucieux lui fit retrousser les babines, laissant apparaître ses énormes canines de carnassier. L'aérodynamisme de l'engin venu à sa rencontre et son système de propulsion par ondes magnétiques



trahissaient un degré de technologie bien supérieur à celui escompté. Son flanc fut agité d'un frisson d'inquiétude.

En cas de prévisions erronées, Qarl-houbn se mettait peut-être en danger. Par prudence, il enclencha le champ de force défensif du vaisseau afin de prévenir toute attaque... Bien qu'il ait repéré des êtres morphologiquement similaires à lui à la surface de cette planète, ces derniers ne dominaient visiblement pas ce monde. Ils se contentaient d'errer paresseusement parmi les forêts montagneuses. De chétifs bipèdes presque démunis de poils, qui vivaient dans des abris de fortune, les avaient supplantés. Mais à la vue de ce navire inconnu qu'ils occupaient probablement, il ne s'agissait à l'évidence que d'une fragilité apparente.

*

Wyzzck nettoya ses antennes. Elle n'hallucinait pas. Les phéromones libérées par les tiges de commandes se diffusaient. Un navire spatial posé plus loin sur la grève. *Comment était-ce possible ? Les rapports rédigés par les précédentes missions paraissaient pourtant catégoriques ! Les créatures les plus évoluées : des bipèdes sans ailes. Ils vivaient encore dans des accumulations de branchages. En apparence.*

Leur véritable ruche devait se dissimuler sous le sol. Probablement afin de surprendre leurs ennemis ! Ils avaient anticipé son site d'atterrissage : leur technologie permettait de détecter son arrivée. Extrapoler sa destination et d'y dépêcher des émissaires. Mais était-ce pour l'accueillir ou se défendre ?

Wyzzck avait besoin d'informations. Cela serait utile pour l'avenir. Décider de l'essaimage ou pas sur cette planète. *Quel degré de civilisation existe ici ?* Elle ouvrit en grand les détecteurs. Les odeurs affluèrent. Senteurs de flore. Senteurs océaniques. Senteurs de faune.

Une tige de commande libéra une molécule d'alerte. Ses antennes



frémirent. L'appareil inconnu activait un dispositif défensif. Danger. Son abdomen se tordit de contrariété. Protection magnétique signifiait civilisation avancée. Ses quatre pattes antérieures réagirent.

Elle s'empressa d'émettre son rapport. Elle avait besoin d'une confirmation.

*

Qarl-houbn observait d'un œil morne le cylindre de verre qu'un drone de l'appareil étranger venait de déposer à une centaine de mètres du sien. L'engin s'étant approché à vitesse très réduite, l'ursidé s'était contenté de garder la patte sur la commande de mise à feu, prêt à la presser au moindre signe de danger. Une fois déposé, la lente danse de l'épais liquide ambré contenu dans le cylindre s'était rapidement figée.

Comme le drone s'éloignait pour regagner l'autre navire, il effleura d'une griffe l'ordre de scanner l'objet présenté. Les résultats s'alignèrent une poignée de secondes plus tard sur le visionneur : en dehors de son contenu, aucune présence de dispositif caché ne fut détectée.

Comment les habitants de cette planète pouvaient-ils connaître sa propre espèce ? *Bah, qu'importe ? Ce cylindre était vraisemblablement un signe de bonne volonté...* Refuser de la nourriture était une grave offense pour le peuple de Qarl-houbn. Il pressa donc la touche d'intégration. À son tour, un drone de son propre vaisseau s'avança jusqu'au cylindre de verre, le souleva et l'apporta jusqu'à la soute pour y effectuer une analyse plus poussée.

La matière était similaire à une substance sucrée que les siens appréciaient particulièrement sur sa planète. Instinctivement, il laissa s'échapper un filet de salive sur le sol. L'odeur était enivrante. La lumière irisait la surface sirupeuse de reflets dorés juste sous la trappe d'accès du



récipient. La bave dégoulinant des babines, il trempa l'extrémité d'une griffe pour la lécher avec délectation. Une analyse poussée des composants aurait exigé des heures, et l'estomac de l'ursidé le torturait déjà. Le parfum délicieux, souligné d'une touche d'amande amère, lui emplissait la cavité buccale avec autant d'arômes qu'un champ de fleurs tout entier. Il ne put réprimer un grognement de plaisir.

Un effort de volonté énorme lui fut nécessaire pour réprimer son envie d'y goûter à nouveau avant que la matière soit totalement identifiée. Il décida donc de repartir vers sa bauge, afin de ne plus avoir ce met succulent sous le museau... Il réfléchissait depuis plusieurs minutes à un possible signe en retour de ce cadeau, lorsqu'une violente et soudaine douleur lui comprima l'estomac. Il se roula en boule et gronda un long moment avant que les spasmes ne s'espacent enfin. Du poison ! Les habitants avaient tenté de l'empoisonner !

L'ursidé dodelina lourdement jusqu'au tableau de commandes et programma l'éjection du cylindre. Sur l'écran, l'objet décrivit une longue arabesque dans le ciel bleu et alla se briser sur un rocher.

*

Les ailes de Wyzzck vrombirent lorsque l'information émana des diffuseurs. Les autochtones refusaient son présent. Ils s'étaient même permis de le détruire. Ses meilleures sécrétions ! Ne craignaient-ils donc pas de représailles ? Leurs boucliers étaient-ils fiables à ce point ? *Que faire ? Impossible de déranger à nouveau la ruche. Preuve de faiblesse. Elle serait remplacée.*

Le refus de son cadeau signifiait clairement un refus de tractation. La prise de contact s'annonçait mal engagée. Wyzzck activa à son tour les champs de protection, qu'elle avait laissés baissés en guise de bonne foi.

Qarl-houbn trouva profondément intéressant de constater que les Terriens possédaient des boucliers aussi perfectionnés. D'un mouvement de griffe, il afficha les procédures à suivre dans ce genre de cas. Sa race en avait établies pour chaque circonstance envisageable, afin que les explorateurs puissent se reposer sur la sagesse de tous. Dans ce cas précis, les textes préconisaient d'effectuer trois tentatives supplémentaires d'atterrissage, pour vérifier la constance de l'observation.

Le plantigrade poussa un soupir et tourna mollement son gros regard vers l'image du navire étranger. *L'autre engin avait mis moins de six minutes pour arriver, quand son propre vaisseau s'était posé. D'autres essais pourraient faire fluctuer cette moyenne, bien évidemment, mais dans quelle mesure ?* En supposant, par exagération, que le temps d'intervention augmente de deux cents pour cent, dix-huit minutes demeuraient une durée ridiculement courte. Et puis chaque tentative exigerait que Qarl-houbn remonte en orbite, détermine un nouveau site, réitère une phase d'approche... Tout cela pour confirmer un fait qu'il connaissait déjà.

Il décida donc de s'économiser et contacta la base pour présenter un rapport mensonger.

— Seigneur-amiral des Grandes Zones, grogna-t-il, ici l'inspecteur-navigant Qarl-houbn, en mission pour la section Quadra-6. Contrairement à toute attente, le peuple de cette planète semble être parvenu à un degré de civilisation technologique d'ordre supérieur. Ayant récidivé à trois reprises et par conséquent, je suggère l'abandon du projet colonisateur ; veuillez accuser réception.

Qarl-houbn observa un moment les diverses ondulations lumineuses de l'écran, avant que la réponse ne soit captée.

— ...Seigneur-amiral des Grandes Zones à l'inspecteur-navigant Qarl-houbn... Voici les ordres : appliquez la méthode d'information de



Köenns... En cas d'échec, votre mission sera considérée comme achevée... Veuillez accuser réception...

— Message reçu, Seigneur-amiral.

Qarl-houbn observa une fois encore le disque noir et argenté par le visionneur, puis décida de prendre son repas.

*

Wyzzck régla les capteurs sur la sensibilité maximum. Ses antennes demeuraient en alerte. Elle trépignait. *Horreur de perdre du temps.* Cette civilisation maîtrisait ses propres émanations. *Aucun composé volatil détectable, hormis ce vaisseau. Preuve d'ingénierie supérieure à celle de sa propre race.* Mais les ordres exigeaient d'attendre. Juste au cas où. Malgré la peur.

Pas de molécules signifiait invisibilité. Pas d'odeur, donc impossible de communiquer. Aucun moyen d'anticiper une attaque menée par ces êtres. *Trop de danger.*

Quelque part, son frère Zymzz devait progresser. Trouver une destination avant elle. Il deviendrait la gloire de l'essaim. Elle resterait anonyme. *Pourquoi insister avec cette planète ? Aucune chance, déjà occupée, alors qu'il en existait tellement de désertes !* Wyzzck voulait absolument devancer son frère. Il avait déjà conduit un essaim par le passé. Pas elle. Elle devait réussir la première, danser pour sa ruche. Que toutes dansent avec elle.

Wyzzck enrageait. Après l'attente, elle devrait recommencer. Ouvrir les détecteurs à d'autres endroits. Pour vérifier. Avec un résultat évident. *Perte de temps ! À quoi bon ? Si les étrangers intervenaient ici, ils couvriraient probablement la planète entière !*

*

Qarl-houbn souleva une paupière et bâilla profondément. La méthode d'information de Köenns, une de ses procédures préférées, consistait à demeurer passif, dans l'attente d'une entrée en matière de l'autre. D'après cette méthode, le premier à établir le contact entre deux protagonistes se mettait aussitôt en position de faiblesse psychologique. Il s'inscrivait dès lors en demandeur d'information, affichant son ignorance. Des siècles de réflexion aboutissaient à cette théorie, développée par les plus grands philosophes de son peuple.

Au bout de trois heures, les occupants du disque métallique n'avaient toujours pas rompu le silence. Les habitants de cette planète devaient donc avoir atteint un niveau d'intelligence avancé, pour être parvenus aux mêmes conclusions que le peuple de Qarl-houbn. Ces créatures se révélaient trop évoluées pour être envahies. Le plantigrade chemina devant le tableau de bord et pressa tranquillement les commandes de mise à feu. Un ronronnement accompagné de légères vibrations se propagea dans le vaisseau massif, qui s'arracha au sol et monta vers les nuages.

Par chance, songea-t-il, l'espèce qui occupait cette planète ne semblait pas avoir de velléité d'espace pour le moment.

*

Les antennes de Wyzzck l'informèrent. Le vaisseau inconnu était parti. La laissant seule. *En tout cas incapable de détecter les autres. Cette assurance trahissait, elle aussi, leur supériorité !*

Les ordres exigeaient des récidives. Pour confirmer. *Trop dangereux.* Elle plongea ses pattes au milieu des tiges de commande. Décoller. Chercher une nouvelle planète. Oublier les habitants



insondables de celle-ci. *Pas la peine de vérifier.* Elle lança le vaisseau dans l'espace. *Zymzz avait certainement pris de l'avance. Par chance, les occupants de ce monde y restaient : leur capacité à contenir leurs molécules les rendraient invincibles !*

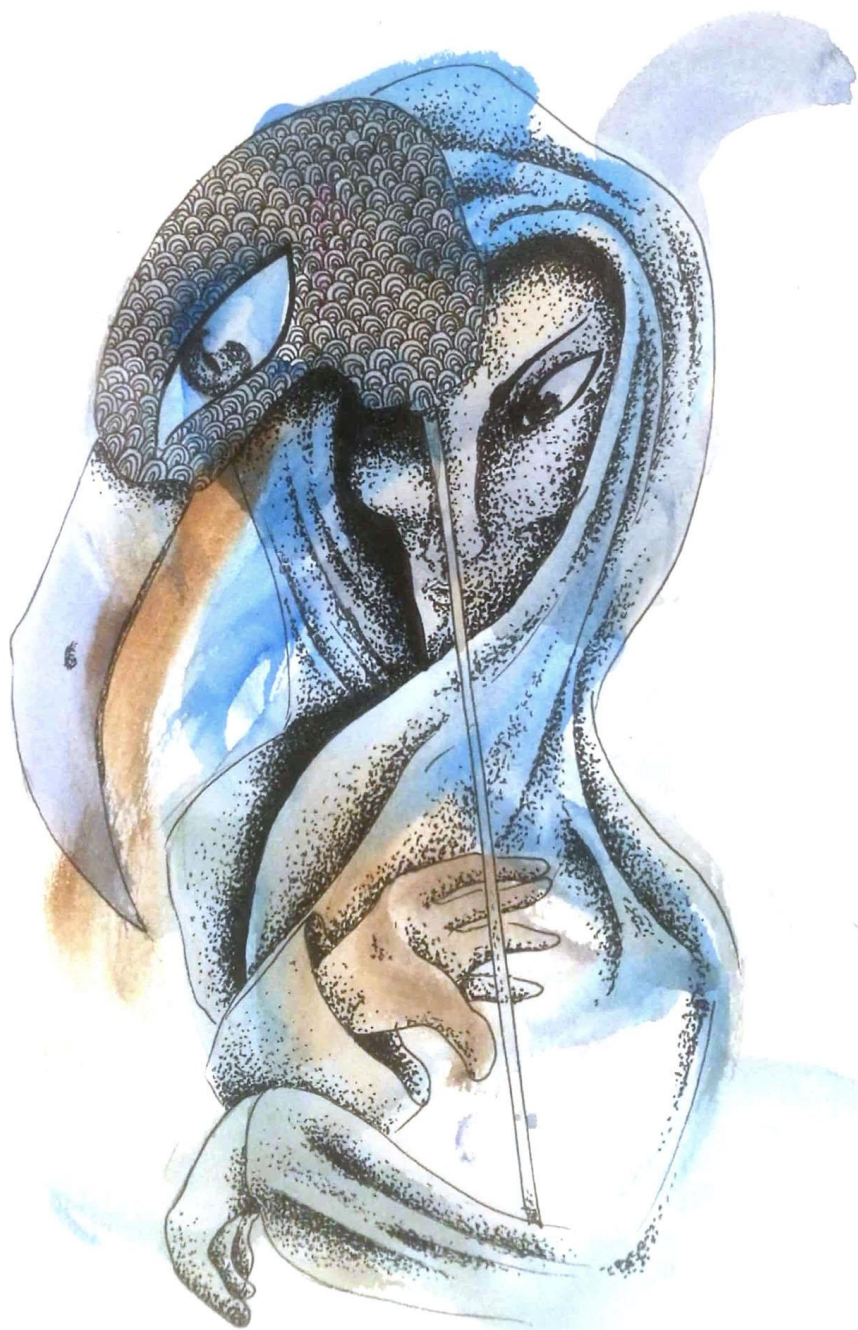
*

Que ce soit par paresse ou par empressement, la plus petite des négligences peut avoir des conséquences considérables.

Les deux vaisseaux spatiaux prirent des directions opposées. En moins d'une matinée, la Terre avait échappé à deux invasions galactiques. De loin, quelques rares Hommes du Néolithique avaient observé avec une crainte religieuse l'essor de ces deux êtres grondants. Une partie d'entre eux tenta de frotter leur pierre taillée pour leur donner l'aspect lisse de la créature sifflante, tandis que les autres se mirent à dresser des monolithes en vénération du second des êtres du ciel.

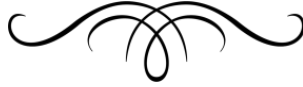
Dix millénaires plus tard, ils s'élèveraient eux aussi vers les cieux et se propageraient à leur tour dans l'espace, annexant au passage les empires de Qarl-houbn et de Wyzzck.





Ne pas brûler en vain

Patrick Ugen



C'était cette nuit qu'il devait agir. S'il n'y parvenait pas, il devrait attendre un an avant qu'une telle opportunité ne se renouvelât. Et alors, il serait déjà trop tard. Il se leva douloureusement. Ses vieux membres fourbus et ankylosés n'aimaient pas le mouvement. Dans la rue, l'humidité froide de cette nuit de novembre glaça ses os. Le vacarme des embouteillages, les lumières de la ville l'étourdirent un instant. Cela faisait si longtemps qu'il n'était pas sorti.

Il avait trois cibles dans son viseur et moins de six heures pour les atteindre. Heureusement, elles demeuraient toutes dans le même périmètre. Il avait longuement débattu avant de se résoudre à ces attentats, lui, le pacifiste. Mais il n'avait, au final, entrevu que ce moyen tant la folie des hommes était sans bornes et sans mémoire.

Il se rendit rue de Grenelle. Il lui fallait des armes. Il fracassa une vitrine, l'alarme retentit. Il frissonna. Dans sa mémoire, elle réveilla les effroyables souvenirs des attaques au gaz quand les sirènes manuelles hurlaient leur chant de mort. Il prit rapidement quelques armes, se faufila au milieu des gardiens agités, quitta le musée des armées.

Les trois cibles étaient retranchées dans de luxueux appartements du septième arrondissement, surveillés par la police. Mais pour lui, aguerri à des sentinelles bien plus vives et féroces, il n'aurait aucun mal à déjouer la vigilance des agents de faction.

La première victime habitait au dernier étage d'un immeuble haussmannien. Il passa comme une ombre devant la guérite d'entrée où



tremblait de froid un garde. Il monta. Dans le couloir de velours rouge, un policier somnolait. Il s'approcha en silence. « Excuse-moi, camarade, dit-il en lui frappant la nuque. Mais c'est pour ton bien. » Il retint l'homme qui s'effondrait et l'adossa à une cloison puis il franchit sans mal l'obstacle de la porte.

Il hésita pour sa première victime. Il aurait tant voulu ne plus jamais avoir à faire ça ! Cette hésitation faillit être fatale à sa mission. Le cri d'effroi de sa victime quand elle l'aperçut cessa brusquement lorsque la pelle fendit son crâne en deux. Elle vivait seule. Nul ne s'éveilla ou ne s'inquiéta du hurlement dans les appartements voisins. Il allongea le corps délicatement dans son lit, disposa la pelle juste à côté et repartit tranquillement.

Pour la victime suivante, ce fut plus facile : sa veulerie face à la mort, son opulence replète et protégée le firent agir sans pitié : il l'éventra d'un coup de baïonnette qu'il laissa, maculée de sang, à côté du cadavre, sur le tapis.

Pour sa dernière cible, sa mission étant accomplie, il pouvait s'autoriser un meurtre moins furtif. Comme précédemment, il pénétra sans rencontrer d'obstacle dans l'appartement. La victime était à son bureau, penchée sur son PC. Elle était affairée à taper son éditorial du lendemain dans la demi-clarté d'une lampe de chevet. Il glissa sans bruit jusqu'à frôler la rédactrice, se redressa et lut par-dessus son épaule le début de l'article : *« Les agressions économiques, les tentatives de déstabilisation auxquelles se livrent nos adversaires méritent que nous utilisions d'autres armes que la diplomatie : des armes et des arguments plus radicaux et plus définitifs. S'ils veulent la guerre, ils l'auront. Il y aura bien sûr des larmes et du sang mais l'honneur de la France ne peut pas supporter plus longtemps sans honte les affronts permanents que notre pays subit... »*

Il en avait assez lu. Ils ne comprendront donc jamais ! Il arma son fusil. La journaliste sursauta en entendant le cliquetis du chien, se retourna. Ce qu'elle vit l'épouvanta : une horreur sans nom : un être

monstrueusement décharné se dressait devant elle. Sa mâchoire cassée et pendante déglutissait une bouillie abjecte de mots et de boue. Il portait une guenille bleue, en lambeaux, percée de larges trous où s'agitaient des vers blancs, avec à son revers, des décorations poussiéreuses et ternies. Dessous, elle entrevoyait les os sales d'un squelette. La chose était vivante et la visait. Devant une telle horreur, elle poussa un cri silencieux puis parvint, enfin, à bredouiller ces paroles ridicules, tout en tentant de composer un numéro d'urgence sur son portable.

- Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ?
- Je ne suis personne et je ne veux qu'une chose : que plus aucun homme sur terre n'endure ce que des gens comme vous, jadis, m'ont fait subir.

Il tira. Une seule balle. En plein front. Le sang gicla sur l'article. Il laissa son chassepot à côté du bureau. Puis, l'homme disparut, anonyme, traversant le flot affolé des voisins que le coup avait réveillé et qui se précipitaient, frappant à la porte close de l'appartement. Au moment où il rentrait chez lui, place de l'Etoile, d'innombrables sirènes retentissaient dans la nuit.

En quelques minutes, les chaînes d'info en continu avaient dépêché tous leurs journalistes pour faire le siège des trois immeubles. Plus aucun autre événement n'existait que cet incroyable triple attentat. Rendez-vous compte : la ministre des armées, la rédactrice en chef du « Sursaut national » et le chef de file des députés pro-guerre à l'Assemblée attaqués dans la même nuit ! On parlait d'agression, mais on ne savait pas en fait. Les trois victimes étaient choquées, terrorisées mais indemnes et ne semblaient avoir subi aucune violence. Elles parlaient d'un brutal sommeil qui les avait saisies, d'un épouvantable cauchemar qui semblait si réel dans lequel le même être monstrueux et squelettique les assassinait et de l'horrible souffrance qu'elles avaient ressentie au moment de leur mort. Puis elles s'étaient brusquement réveillées et avaient trouvé près d'elle ces objets effrayants maculés de sang frais, le leur ? et qui poissait leur gorge, leur ventre, leur front.

La police pour l'instant ne rejetait aucune hypothèse. Selon plusieurs sources, elle orientait son enquête vers une attaque concertée de plusieurs agresseurs et l'usage d'un psychotrope puissant. Mais on sentait les enquêteurs désorientés par les trois objets laissés, comme une signature, à côté des victimes : une baïonnette, un chassepot, une pelle aiguisée.

Par crainte d'autres attentats, le gouvernement suspendit toutes les manifestations pour une semaine et notamment les cérémonies du 11 novembre.

La journaliste démissionna du « Sursaut national » pour objection de conscience. A l'Assemblée, après l'intervention du ministre de la guerre, les députés votèrent contre l'entrée en guerre.

2013



Le Knodal

Laufeust



Trois nuits. Voici trois nuits que j'avance pas à pas, éclairé par les yeux de glace pâle des sœurs-étoiles. Trois nuits depuis que je suis seul. Le chasseur du peuple des mers fut le dernier à disparaître, avalé par la proie dont il avait naïvement cru être le prédateur.

Si je suis encore là, en vie, à savourer la chance de pouvoir respirer l'air froid des premières heures de l'hiver, c'est que je respecte le Knodal autant que lui-même me respecte. Je sais qu'il est présent, tout près. Je respire son parfum musqué à chaque fois qu'il bondit, invisible à mes yeux exercés. Parfois, il m'arrive de le repérer, lorsqu'il daigne se découper sur ma rétine en bande de couleurs douces, sensuelles. Jamais en entier, non. Le Knodal ne se laisse pas contempler aussi facilement. Pas parce qu'il est rapide. Mais parce que le Knodal se mérite. Lorsqu'il m'aura jugé digne de lui, il se dévoilera à moi dans toute sa majesté brute, sans artifices. Alors seulement, j'aurai l'opportunité de l'affronter dans un combat à mort.

Avant ce moment fatidique, je n'ai pas d'autre choix que d'avancer sur la piste qu'il trace à mon attention, attentif à la moindre de mes erreurs. Si mon pied se pose au mauvais endroit, si ma détermination vacille, si mon cœur se laisse obscurcir, alors le Knodal me prendra, tout comme il a pris les neufs fous qui étaient venus avec moi, si loin aux frontières du monde, pour se mesurer à son mythe.

Depuis le rocher où je me dresse pour scruter l'horizon, je devine la vue sauvage qui s'étale sous mes yeux. Ce n'est pas le genre de



paysage que l'être humain a l'habitude de contempler, croyant faire face à la nature véritable, non. Mais l'œuvre originale des dieux, celle dont on a oublié qu'elle a pu exister un jour : la quintessence du mot « sauvage », son aspect brut, sanglant peut-être, mais sans détour, sans mensonge.

Les arbres, mis à nu par la rigueur du climat, se dressent par milliers dans le vallon. Ils se mêlent les uns aux autres, leurs branches tendues vers leurs voisins comme autant de bras amicaux, leurs cimes défiant l'imagination de celui qui se casse le dos à essayer d'en observer le sommet. Même sans leur feuillage, ils me donnent l'impression d'être une armée invincible, dont le but existentiel est d'empêcher tout intrus de passer. Seuls les oiseaux et les créatures les plus agiles peuvent escalader leurs troncs larges comme cinq fois ma personne. Chercher à passer entre ces arbres tient de la prétention pure et simple : lorsqu'ils ne sont pas collés, leurs branches griffues stoppent net les corps les plus robustes. Par quelques subtiles touches de bleus et de gris, bras d'eau et amas rocheux percent le carcan forestier, invitant l'âme égarée à espérer la fin de son errance.

Le repère du Knodal se trouve-t-il dans cette peinture fourmillant de détails ? L'espace d'une seconde, l'image du fauve au pelage saumon que j'avais de lui mue jusqu'à devenir celle d'un grand singe, un monstre de puissance aux bras capables de le hisser sur les huniers des mâts effeuillés qui peuplent la vallée.

À vrai dire, je ne sais pas à quoi ressemble le Knodal. Personne ne le sait, pour la simple raison que ceux qui ont pu l'apercevoir ne sont plus là pour en parler. Je sais juste qu'il existe et cela me suffit.

D'un bond, je saute du rocher. Il n'y a pas de chemin vers la forêt au sens où mon espèce l'entend, mais les animaux sauvages qui peuplent ce jardin d'éden encaissé entre de hautes montagnes ont tracé depuis les temps immémoriaux, à coups de sabots et de pattes, une saillie dans les contreforts rocheux où je me trouve. Je l'emprunte, apportant humblement ma contribution à ce piétinement ancestral.

Je me dirige alors vers la forêt. Il n'y a pas d'autre direction possible. Quelque part dans mon cœur, ce lieu résonne comme étant l'endroit où je ferai face au Knodal et ce, bien avant que je puisse le contempler. Les nuits d'ascension précédentes, j'ai levé le visage vers cet autre côté que je ne pouvais encore voir mais dont je savais être là, telle une dépression au cœur de la montagne.

Le Knodal me suit-il encore pendant la descente ou m'attend-t-il plus bas, lapant l'eau d'une rivière sans se départir de sa sérénité ? Je ne l'entends plus, ni ne le sens. Cela ne veut pas dire qu'il n'est pas présent. Mais je l'imagine bien la gueule dans l'eau, lavant sa fourrure (ou son plumage, qui sait ?) des éclats écarlates qui la constellent, purifiant sa langue du goût de mes compatriotes.

La progression n'est pas aisée, non que les bruits innombrables qui illuminent les ténèbres de leur sonorité crue m'inquiètent mais, dès qu'un nuage vient masquer les iris étincelants des sœurs-étoiles, je n'y vois plus à deux mètres devant moi. Hors de question de courir, de prendre le risque de glisser, de chuter dans un gouffre, de me trouver nez à nez avec un prédateur dont j'aurais ignoré les menaces furieuses.

Mais je n'ai pas d'autre choix que de me déplacer la nuit, pour *le* voir. Mes compagnons se sont déplacés le jour et chaque soir, pendant neuf nuits successives, j'ai constaté une disparition. Le vent ne m'a plus jamais apporté nul vestige de leurs souffles rauques et saccadés. Uniquement une vague odeur de sang et la fragrance mille fois changeante mais toujours entêtante du Knodal.

Cette cruelle fatalité ne m'étonne guère. Le Knodal porte sur lui quelque chose de doux, qui constitue une caresse pour nos pupilles. Quelque chose de si délicat, que nos yeux sont incapables de différencier le Knodal d'un simple rayon de soleil hivernal. Et l'insouciant avance droit sur sa gueule ouverte, sans s'en rendre compte.

La nuit, tout est différent. Des traces de mauve, des aplats roses fuchsia, des stries bleues pervenche, tout ça vient balafrer le tableau



psychédélique que le Knodal laisse sur son passage. Si l'obscurité se pare de cette robe extraordinaire, alors je me braque, le cœur palpitant, le couteau à la main et les sens en éveil.

Mais jamais il ne cherche à m'attaquer. Il se contente de passer, magnifique et insaisissable. Puis il m'abandonne à ma terreur passagère. En a-t-il conscience ? S'amuse-t-il ou me rend-t-il fou sciemment ?

Cette nuit là, aucun spectre ne vient me hanter. Néanmoins, cela ne veut pas dire que je marche seul. Je perçois des présences autour de moi. Mais ce ne sont que de simples créatures tangibles dont je peux parfaitement mesurer la dangerosité. Certaines s'approchent, attirées par cet être sans fourrure et sans griffes qui pénètre sur leur territoire. Mes tympanes repèrent leur petit manège. Ma paume malaxe le manche de mon couteau d'os, prêt à gicler, au premier signe de danger, dans la carotide du prédateur qui s'élancera. Je sens qu'elles hésitent. Qu'elles me jaugent. Elles savent que quelque chose cloche. Rien n'est innocent dans un tel lieu et, à leurs yeux, ma fragilité apparente ressemble à un piège appétissant.

J'en entends une qui se déplace sur les rochers à ma gauche et je m'en éloigne immédiatement pour ne pas me faire surprendre par un saut impromptu. Je pense qu'elles sont cinq, mais rien n'est certain. La nuit les cache et seul mon odorat atrophié et mon ouïe me permettent d'en apprendre plus sur ces bêtes. Il y en a une autre dans les fourrés à ma droite. Son estomac gargouillant la trahit. Je pivote, en position mi-accroupie mi-debout, jouant sur cette dualité entre flexibilité et hauteur pour contre-attaquer le plus vite possible. Elle va bondir. Je la devine, écumante, les tripes en feu. La faim fait partie de ces facteurs qui annihilent la raison. Ses griffes raclent la terre, ses dents s'entrechoquent contre sa mâchoire. Autour de moi, le piège se referme. La faim qui agite la première créature se répand dans l'esprit de ses congénères. Je me tends. Tout va se jouer d'un instant à l'autre. Mais je ne peux pas mourir. Je traque le Knodal. Il m'attend, quelque part. Ces monstres, tout énormes qu'ils peuvent être, ne sont qu'un désagrément passager. Je le

prédis, mon bras le crois et, s'il le faut, ma lame l'éprouvera.

Puis le cri monte, fulgurant, et déchire la nuit.

Tout s'arrête. Nos muscles gèlent, pétrifiés par le son. Mon bras se bloque et avec lui, mon biceps gonflé et le manche du couteau qui me brûle la paume tellement je le serre. La créature en face de moi en fait de même. Son feulement furieux s'est éteint, soufflé par un vent de folie primordiale. Nous sommes à deux mètres l'un de l'autre, mais plus question de s'écharper pour la faim et la survie. Je devine qu'il tourne sa tête et j'en fais de même.

Une seule direction possible : l'origine du son, en contrebas, dans la forêt.

Le Knodal.

À l'intérieur de moi, le temps s'étire. J'en ressens la malléabilité, révélée par cette succession précise de notes jaillies de la gorge du Knodal. Tout ça se mélange pour former le trou d'une serrure contre lequel mon œil se plaque, saisi malgré moi d'une soif impossible à étancher. J'y vois des images, des flashes violents, des souvenirs issus du passé, du présent et peut-être même du futur. Partout, le Knodal se devine, discret mais implacablement fiché dans le décor. Ses lignes gracieuses forment une continuité à travers l'espace-temps. Il était là avant nous et il le sera encore bien après notre disparition.

Lorsque mon esprit est rendu au monde qui m'entoure, je suis de nouveau seul.

Les bêtes ne sont plus là, elles ont passé leur chemin, délaissant celui qui venait d'être marqué par le sceau du Knodal. Elles n'ont pas été touchées par cette vision car la créature mythique s'est adressée à moi et à moi uniquement. C'est un avertissement. Ou bien un conseil. Ou peut-être même rien de tout cela. Mon adversaire cherchait avant tout à me révéler une vérité inéluctable.



Il a touché juste.

En reprenant ma descente d'un pas hagar, imprécis et infantile, j'ai parfaitement conscience de mon insignifiance. Toute ma volonté peut-elle suffire à triompher d'un tel adversaire ?

Sans plus de réponse que la peur sourde qui pulse désormais sous la couche huileuse de mes entrailles, j'arrive au pied du royaume sylvestre dont il est indubitablement le seigneur. Ses soldats d'écorce empêchent, énormes, un être aussi chétif que moi de poser un pied dans leur palais endormi par le givre. Leurs têtes chauves me sont interdites, effacées par l'alliance oppressante des ténèbres et de leur hauteur qui dépasse l'imagination.

De rage, je fracasse mon poing sur leurs troncs, impuissant. Je dois passer ! Le Knodal m'attend ! Mais ces valets inertes ne frissonnent même pas sous l'impact fluet de ma force tristement humaine.

C'est alors que la gerbe de couleur fend ma rétine avec la même puissance que le soc de la charrue lacère la terre. Je capte cette comète émeraude, à la queue chatoyante parsemée de taches corail, canari et lavande. Je la suis, happé par le parfum boisé qui s'en dégage. Elle peint les arbres d'une aquarelle éphémère pour me conduire jusqu'à une trouée. J'observe alors, interdit, le vide qui se présente à moi. Le spectre du Knodal disparaît pour me laisser seul face à cette vacuité, ce chemin vomé par la nuit. Seule une confiance aveugle en mon guide me permet de poser un pied sur l'invisible.

Instantanément, ma jambe s'efface. Les sœurs-étoiles n'éclaireront pas mes pas dans ce royaume insondable. Je dois troquer mes croyances pour l'inconnu, pour le couronnement de ma traque, pour la légendaire créature qui m'attend au bout de la route.

Puis, c'est tout mon corps qui se dilue sur la couche d'encre. J'abandonne mes semblables et le monde connu. Je suis un pionnier. Un pur agglomérat de muscles, de nerfs et de réflexes sur le point de percer un mystère immémorial. J'en oublie la récompense de ma chasse, sa



matérialité insensée, puérile. Mon cœur bat le rythme effréné du tambour le soir du solstice d'été. Chaque coup dont la baguette imaginaire martèle le cuir de l'instrument propulse des litres d'hémoglobine d'un bout à l'autre de mon corps.

Il n'y a plus rien dans mon esprit ou mes sensations qui ne soit lié au Knodal. Le noir complet m'aide bien plus que je ne l'aurais pensé. La peur est toujours présente mais elle est vivifiante. C'est une crainte noble. L'apprivoiser, c'est respecter l'inconnu, essayer de le comprendre, au lieu de le laisser consumer notre ignorance.

Car l'inconnu, au fond du tunnel de néant où je divague, est incommensurable de réalité.

Enfin, il arrête ce jeu de chat et de la souris et se révèle à mes yeux et à mon esprit trop étriqué pour en mesurer l'infinie grandeur avec justesse. Le Knodal *est*, totalité et absence à la fois, beauté et horreur, grandeur et décadence. Ses couleurs ne se marient pas de la façon dont nos artistes nous ont appris à les aimer. Leur mélange est une provocation pour ma rétine mais une jouissance pour mon esprit. Ses formes alternent courbes gracieuses et ruptures abruptes. Son aura transcende mon âme autant qu'elle me souille, me laissant une odieuse sensation de malaise au creux de reins.

Je tends une main tremblante vers l'objet de tous mes désirs, vers la source de mes tourments. Il me répond, enroulant la totalité du spectre de couleur, visible et invisible, autour de mon poignet. Sa caresse traverse la couche imparfaite de ma peau pour se poser, pleine et entière, sur mon cœur. Sous l'émotion, ma vue se brouille et le Knodal m'échappe, sa présence s'éclatant en une infinité de morceaux sous le prisme aqueux des larmes qui envahissent mon champ de vision.

Et l'espace d'un clignement de paupières hagard, les voilà, tous réunis. Des centaines de Knodals. Des milliers, qui se dressent là, observant celui qui a cru pouvoir chasser la nature elle-même. Des millions, dont l'immensité chamarrée ne m'empêche pas de réussir à

repérer le visage du chasseur des mers, fusionné avec la gueule carnassière de l'un des Knodals, éprouvant l'épiphanie de son moi après la mort. Et un à un, mes compagnons apparaissent, incarnés dans ces créatures mythologiques.

La boule de peur qui me ronge de l'intérieur éclate face à l'intensité du moment. Mes yeux exorbités admirent les tentacules de couleurs douces qui s'élèvent de la multitude de Knodals et viennent me caresser le visage, momifier tout mon être sous leur pression amicale. Ma peau se délite, délaissant sa chair nue pour le cuir, l'écaille, la plume et le pelage. Mon esprit se libère de sa prison crânienne pour aller voguer sur un océan sans limites. Tout explose, dans un feu d'artifice de vie et de mort, et je perds tout contrôle, chutant dans un lac à l'eau cristalline, une source régénératrice qui a toujours été là, en moi.

Lorsque j'ouvre les yeux, ils sont partis. Je suis devant la forêt, face aux arbres aux troncs infranchissables. Mais je ne ressens ni doute, ni hésitation. Je sais où je dois diriger ma traîne bigarrée et mon estomac insatiable.

Par-delà les montagnes, d'où les chasseurs sont venus, pour arrêter leurs bras avant qu'il ne soit trop tard.

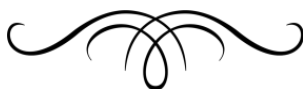
Trop tard pour nous autres, les Knodals.





Science sans conscience...

Lancelot Sablon



Le 6 janvier 2197, jour exceptionnellement classique pour la vie routinière qu'était la mienne à cette époque : rien ne la différenciait des centaines de jours semblables qui l'avaient précédée ni de ceux qui suivront.

- Parlez-moi, Samael.
- C'est dur...
- Je sais, mais si vous voulez que l'on avance, il faut tout me dire.
- Vous n'allez rien répéter ?
- C'est promis Samael, le secret professionnel fait partie de mes obligations et je suis formé pour les respecter.

Samael hocha la tête frénétiquement, visiblement angoissé.

- D'accord, d'accord.
- Je vous écoute.

C'était toujours la même rengaine. Toujours. Mais celui-là était particulièrement arrangé : soubresauts, regard frénétique, hyperactivité, toute sa sensibilité était poussée à son paroxysme, troublant sa perception des choses, même des plus simples.

- C'est dur docteur...
- Je sais, je sais. Mais vous devez vous confier.
- Bon. Bon... Bon. Voyez ce bras, doc ? Je l'ai longtemps considéré comme une partie de mon corps physique mais aujourd'hui, aujourd'hui c'est différent. Je le vois comme une extension de mon moi



psychique, comme un appendice de mon esprit l'assistant dans sa découverte du monde. Enfin, c'est la conclusion de mon ami, mais du coup ce bras, je le croyais remplaçable mais...

— Mais il est bien remplaçable non ?

Samael parut hésiter.

— Oui enfin, pas vraiment. Oui aujourd'hui les prothèses cybernétiques ont de vrais atouts et les biotissus soignent les apparences mais lorsque votre corps initial est atteint, vous n'êtes plus vraiment le même.

— Bien, d'accord je crois comprendre.

En réalité, comme à chaque fois dans ce genre de cas, je les encourageais à poursuivre bien que ça n'ait aucun sens.

— Ah, je savais que vous étiez un fortiche, Doc !

— Merci, Samael. Vous pouvez continuer, ne vous fiez pas à mon bricolage, j'ai toujours besoin d'avoir les mains occupées mais je vous écoute Sam. D'ailleurs, ce n'était pas pour me parler de votre bras que vous êtes venu.

— Non. Non, non, en effet. Vous croyez en Dieu Doc ? Je pense que j'y crois, moi. C'est même mon intime conviction. Qui d'autre sinon aurait pu créer un univers aussi fantastique ?

— Mais vous ne pouvez pas... Enfin, je veux dire, vous ne pouvez pas *croire*... Soit vous savez, soit vous ne savez pas.

— Je vous trouve là bien cartésien, un vrai scientifique. Ce sont les autres qui m'ont fait découvrir le culte, et, j'y ai donné un véritable sens mathématique. Enfin, c'est vrai, lorsque l'on pose l'équation, l'inconnue est trop grande. Ils ont raison, seul Dieu peut être mathématiquement la réponse à ce schéma. Néanmoins, l'inconnue persiste et, tant qu'elle n'est pas déterminée avec certitude, c'est une conjecture, et donc une croyance. Vous suivez doc ?

— Je crois mais où voulez-vous en venir ?

— Oui, oui, je vais à l'essentiel. Vous savez, le monde, il devient de moins en moins humain.



Le patient s'interrompt.

— Oui, et ?

— Et moi, j'ai l'impression que je reviens aux fondamentaux de l'humanité.

Je fronçai les sourcils, levant la tête de mon circuit imprimé avec lequel je jouais.

— Qu'est-ce que vous voulez-dire ?

— Eh bien, la dernière fois, j'ai été surpris à me faire couper la route par un transporteur. Et, devinez-quoi doc, je n'ai pu me retenir de sentir un profond sentiment de colère. Je fulminais intérieurement, sans comprendre réellement pourquoi...

— Je pense que vous êtes hypersensible Samael. Ressentez-vous d'autres émotions anormales ?

— Je ne crois pas non... Après j'aime beaucoup mes congénères, même ceux qui me sont étrangers. J'ai envie de les choyer, de leur montrer que l'humain est encore capable de tout.

— Vos congénères ?

— Oui, vous ne connaissez pas le mot ? Les autres humains quoi !

— Ah si, bien entendu, excusez-moi.

— Il y a pas de mal Doc. Vous savez moi, je mets un point d'honneur au respect aussi. Et puis, je me pose beaucoup de questions sur notre société. Il y a encore beaucoup de choses que je ne comprends pas. Alors je lis. Vous saviez qu'en 2019, l'ancienne civilisation pensait encore qu'ils étaient les seuls êtres doués d'une conscience et de capacités cognitives ?

La langue de ce Samael de malheur se déliait, et je ne pouvais que m'acharner en silence sur le dysfonctionnement de sa boîte crânienne, et donc l'écouter, sans broncher. Sans le vouloir, je perdis patience.

— Et donc quoi ? Vous pensez que vous aussi, vous êtes doué de conscience, comme n'importe quel être vivant ?



- Enfin, Doc, c'est absurde comme question...
- Excusez-moi, je me suis un peu emporté...
- Bien sûr que oui ! Evidemment ! L'homme n'est-il pas le plus conscient des êtres ?
- Mais justement... Ah ! Voilà, je l'ai trouvé ! Fichu circuit ! Mais à quoi pensent les constructeurs ?

Je coupai l'alimentation de la puce cérébrale et le regard de Samael s'éteignit. Je pris mon carnet électronique et me mis à rédiger un énième rapport :

« Sujet 356 : Encore un XP1. Défaillance de la puce neurale. Dysfonctionnement des mécanismes sensibles.

Anthropomorphisme aiguë ».

Je soupirai. Les XP1 avaient été les premiers robots dont le but avait été de reproduire la compagnie d'humain. Les chercheurs en robotique, en partenariat avec le Ministère du décroisement social, avaient mis, il y a un an sur le marché des robots « presque humains » ou « plus qu'humains » - comme ils les qualifiaient dans leurs publicités – afin de lutter contre l'isolement extrême de l'homme moderne. Ils les avaient conçus comme des amis sensibles et serviables mais, dans la hâte, plusieurs paramètres avaient été mal verrouillés. Notamment, leur sensibilité finissait par s'envoler dans un cas sur deux jusqu'à ce qu'ils finissent par se prendre pour des humains doués de conscience. Mais la conscience robotique n'a pas de sens scientifique car dénuée d'intérêt. Vous qui imaginez ce monde, sortez-vous cette idée de l'esprit : les XP1 sont faits pour ressembler à l'homme, physiquement et intellectuellement. Ils sentent, ou plutôt, ils captent. Ils sont capables de raisonner. Mais en aucun cas ils sont conscients d'eux-mêmes, sinon ils se sauraient robots.

Dans tous les cas, un robot qui philosophe et se prend pour un humain, c'est une aberration, une simple défaillance dans leur programmation, et moi, simple technicien, je répare ces défaillances.



Mais en ce qui concerne les XP1, seule la casse les attend, car trop mal conçus. D'ici six mois, presque la totalité de cette série aura été rappelée par le constructeur.

En attendant, ma journée était terminée. Et il était grand temps de recharger les batteries.

Alors, je me raccordai à la prise secteur la plus proche et me plongeai en veille prolongée.



Eh oui, le numéro 2 de la revue des Cent Papiers du Faune est déjà fini... Patience, le numéro 3 arrive très vite !



Un grand merci à tous les participants, n'hésitez pas à aller voir leur travail sur leur site ou leurs réseaux sociaux, soutenez les nouveaux noms de la SFFF.

Faites vivre la SFFF francophone !



La couverture

Marie Capriata – Atrice de « Drakon »

Cette illustration « Drakon » est inspirée du travail artistique mon père Jean Capriata (1944-2006), peintre, professeur d'arts plastiques et chargé de mission. Grand coloriste, il maîtrisait parfaitement la peinture à l'huile. Peintre de l'abstrait, de l'invisible, de l'insaisissable, il puisait son inspiration principalement dans le monde la science-fiction. Lovecraft, Asimov, K. Dick, Van Vogt, Erickson, Bradbury, Wul, Rosny, Langelaan, Jeury,... la liste des maîtres littéraires est longue, sa bibliothèque était imposante ! Il se nourrissait également d'œuvres visuelles avec des artistes comme Bilal, Moebius, Giger, Druillet, Jodorowsky, Jacobs, Schuiten, Peeters et des réalisateurs tels que Murnau, Méliès, Hitchcock, Laughton, Miller, Forman, Caro & Jeunet, Cronenberg, Burton, Del Toro, De Palma, Verhoeven, Ridley Scott, Jackson...

Empreintes de toutes ces références artistiques, les toiles de mon père tendent à évoquer des paysages abstraits d'autres mondes, des microcosmes et des macrocosmes, des espaces imaginaires dans lesquels se confrontent et se confondent le minéral, les matières, la chair, les éléments. Les espaces suggérés se déchaînent, jaillissent de la toile parfois de façon apocalyptique. Ses toiles nous dévoilent des récits, à chacun de les interpréter selon son propre ressenti. Il nous entraîne dans une vision cosmique, vertigineuse où tout semble exploser, se désagréger, où la perspective se déconstruit, se reconstruit et inversement. Ces visions nous déstabilisent, nous interrogent. Des prouesses techniques et des phénomènes tout-à-fait incroyables puisque rien n'y est précisément figuratif. *Il y a dans toutes ses toiles un immense travail de recherche et la couleur y dépasse l'objet qui finalement n'existe pas.*

Voilà l'essence et la force même de ses tableaux.

C'est tout naturellement, en grandissant à ses côtés, en le voyant travailler, qu'il m'a transmis sa culture et m'a fait partager ses passions. J'ai à mon tour expérimenté les chemins de la création picturale.

Ma mère Francette, professeur retraitée aux Beaux-Arts de Beaune, et mon frère Grégoire professeur d'arts plastiques lui aussi, ont tout autant contribué à mon



éducation artistique. J'ai fait mes études à l'université Jean Monnet – Saint-Etienne et obtenu ma maîtrise d'arts plastiques en 2003. J'ai beaucoup travaillé les matières brutes, la peinture, les pigments, les cires et les matériaux de récupération en début de carrière et privilégiait principalement les illustrations pour enfants. Je m'inventais plein de « recettes » différentes. Depuis quelques années, j'utilise de plus en plus l'outil numérique et travaille des sujets plus « adultes ». Je me suis créé toute une galerie de motifs, de brosses, de formes sous Photoshop en scannant des études personnelles de matières, de textures et de couleurs que j'utilise en tant qu'outils graphiques.

Le dragon mécanique de la première de couverture a été ainsi composé, colorisé et finalisé à l'aide de ma tablette graphique et de mes petites « recettes » prédéfinies dans le logiciel. Au préalable, j'ai effectué tout un travail de dessin, assez laborieux je dois dire, en reprenant des dessins de mon père pour le fond. Ce dragon est également un hommage aux œuvres de François Delarozière, artiste et concepteur des Machines de l'Île de Nantes que j'admire énormément, ainsi qu'aux dessins de machines volantes de Leonardo Da Vinci.



Tout était Eau – Jean Capriata – 100 x 82 cm – fin des années 80

Dans l'ordre de publication :

Abdelkar benamer – Auteur de « Orante sans tête »

Né en 1972 en région parisienne, Kader Benamer a suivi un cursus de lettres modernes à l'université Paris 3, Sorbonne Nouvelle. Son domaine de recherche fut la littérature contemporaine. Et, très tôt en parallèle, il s'est passionné pour l'image. Il a ainsi écrit des textes critiques et littéraires tout comme créé des images (photographies et vidéos). L'emprise et l'empire des images ou des mots sont pour lui, au cœur de son univers, tout autant « lieu commun » que « non lieux ». Kader les développe de concert même si l'un prévaut sur l'autre en fonction des supports ou des périodes.

<https://www.flickr.com/photos/amaurose/>

Ange Beuque – Auteur de « Des fantômes dans la cité »

Féru de formats courts, Ange BEUQUE a eu le plaisir de contribuer à diverses anthologies (*Nutty time travel*, *L'espace lieu d'utopies*, *Poussières de temps*, *Villes et merveilles*, *Temps mort...*). Il s'est également lancé dans l'aventure de la littérature au format numérique sur les applications Rocambole et Readiktion.

Site personnel : <https://beuque-ange.jimdosite.com/>

Marc Legrand – Auteur de « Orages »

Né en 1977, historien militaire et auteur stakhanoviste malgré moi (romans, nouvelles, essais, scénarios et poèmes), je réside à Draguignan, ma cité d'adoption.

<https://marclegrand.org>

Adrien Ramos – Auteur de « Voraz Conjura »

Designer graphique de formation et illustrateur indépendant depuis peu, je construis mon univers graphique autour du fantastique. Attiré par les monstres et les créatures étranges, je m'inspire du surréalisme et de la poésie. Je suis fasciné par ces instants entre les strates du temps et de l'espace, là où la réalité est en suspension et tout dénouement incertain.

Retrouvez mon portfolio sur adrienramos.com ainsi que sur [Instagram.com/dweinard](https://www.instagram.com/dweinard).

Joan Sénéchal – Auteur de « Les fourmis »

Auteur, compositeur et professeur de philosophie né en 1978. Français, Espagnol, Canadien Montréalais. De la nouvelle au roman, en passant par la chanson, je m'essaye à la plupart des genres littéraires, avec une prédilection pour les récits psychologiques, le fantastique, le polar et la peinture de la société contemporaine. Aperçu de loin, rien n'est plus dystopique que le monde présent; auscultée de près, rien n'est plus hanté que la banalité.

www.joansenechal.com

Anthony Boulanger – Auteur de « Minéralisation des sentiments »

Originaire de la région de Rouen, Anthony Boulanger vit maintenant à Paris, en compagnie de sa muse et de leurs trois enfants.

Touche-à-tout, il travaille aussi bien sur des micronouvelles que des romans et des scénarii de jeux de rôle et de BD, dans tous les genres de l'Imaginaire. Ses sujets de prédilection sont les Oiseaux, les Golems, la mythologie.

Parmi ses ouvrages de prédilection, on trouve : le « Silmarillion » de Tolkien, la « Compagnie Noir » de Glen Cook, « l'Enchanteur » de Barjavel, le « Chant du Cosmos » de Roland Wagner, « La Horde du Contrevent » de Damasio, les nouvelles robotiques d'Asimov.

<https://anthony-boulanger.com/>



Patrick Fontaine – Auteur de « L'arpenteur »

Illustrateur, graphiste et cartographe, j'accompagne les auteurs à créer leurs univers. bercé dans la fantasy, le romantisme et l'onirisme, je m'épanouis à représenter mon imaginaire par le biais du dessin traditionnel, digital et également par les mots.

www.patrick-fontaine.com

Aude Berlioz – Autrice de « Les planches »

Auteure et artiste grenobloise, Aude Berlioz, s'essaye d'abord à la poésie et remporte plusieurs concours. Au terme d'un master de philosophie chinoise, elle monte le projet "Histoires Sauvages" qui met à l'honneur des histoires courtes, calligraphiées de sa main, et leur représentation graphique sous forme de tableau. Depuis 2019, elle en est à sa quatrième exposition littéraire...

Vous pouvez retrouver ses histoires courtes, toujours poétiques ou saugrenues sur sa page Facebook : <https://www.facebook.com/Aude.Berlioz.Histoires.Sauvages>

Et son site internet : <https://aude-berlioz.com>

Nicolas Parisi – Auteur de « Des fleurs et des mots »

<http://lapalissade.net/>

Petit Caillou – Auteur(ric)e de « Le pays des monstres »

L'identité de cet(te) illustrateur (trice) restera un complet mystère.

Cédric Bessaies – Auteur de « Le pays des monstres »

Le Faune ne sait rien de cet homme.



Thomas Pinaire – Auteur de « Au crépuscule, l'abaton »

Jeu vidéo, cinéma et littérature sont les domaines où j'aiguiser régulièrement ma plume, avec une appétence toute particulière pour les mondes de l'imaginaire. L'écriture de nouvelles apparaît comme une respiration bienvenue entre le développement chronophage d'un jeu narratif et la scénarisation de plusieurs projets de films et de séries

<http://thomaspinaire.wixsite.com/thomaspinaire>

Kimon – Auteur de « Éclat de monstres »

Entre la bande dessinée et l'illustration, j'aime créer des personnages et raconter leur péripiéties. Influencé par divers horizons (manga, comics, cinéma,...), les dessins qui en ressortent sont souvent des hybrides de toutes ces inspirations. Que se soit du gag ou des histoires plus sombres, peu importe du moment que le thème me parle et m'inspire.

Instagram : m_kimon Facebook : Kimon

Cédric Teixeira – Auteur de « La revanche de l'horloger »

Je suis passionné depuis ma plus tendre enfance par la lecture et les belles histoires. L'idée d'écrire ne m'est apparue qu'à trente-huit ans sous la forme d'un scénario qui jaillit de mon esprit de manière aussi subite qu'inattendue. Suite à cet épisode, je m'attelai à la tâche et créai un univers mélangeant fantastique et science-fiction, à travers des récits mettant en scène des personnages ordinaires dont le réalisme du quotidien bascule irrémédiablement dans l'inconcevable.

<https://cedricteixeira.wixsite.com/website>

Sylvain Namur – Auteur de « La bête »

Né en 1980 sur Terre, quelque part dans l'Univers, père de deux enfants, passionné de sports automobiles, Sylvain Namur s'essaie à l'écriture depuis des années,



pour lui-même au départ. L'idée de publier ne lui vient que bien plus tard. D'abord un livre documentaire qu'il voulait lire, mais qui n'existait pas. Puis une trilogie de recueils de nouvelles. Et beaucoup d'autres projets sont en cours!

https://www.thebookedition.com/fr/29936_sylvain-namur

Nathan Colot – Auteur de « Abaddon »

Bon-vivant optimiste avec une pointe de belgitude, je travaille actuellement comme graphiste en Guyane et en profite pour jouer l'explorateur!

<https://www.artstation.com/natah>

<https://www.facebook.com/lantredenat/>

<https://colotnathan.wixsite.com/nathancolot>

Amélie Sapin – Autrice de « Eaux troubles »

Née en 1989, elle a toujours aimé lire et écrire (dans des jolis petits carnets ou des feuilles volantes ! de la poésie, des jolies phrases ou des histoires !). La vie l'a ensuite conduite dans les bras de son Prince Charmant puis dans le sud du Texas aux Etats-Unis (c'est beau mais il y fait chaud !) et en Guyane française depuis 2012 (où il y fait encore plus chaud qu'au Texas !). Travaillant à temps plein (il faut bien payer les factures !), elle profite de son temps libre pour s'adonner à sa passion l'écriture où elle peut laisser libre cours à son imagination. Elle recherche actuellement une maison d'édition pour publier son premier roman "Les Rebelles du Royaume."

Claire Garand – Autrice de « La plus grosse carpe »

Biographe pour particuliers et écrivain-conseil, Claire Garand écrit des nouvelles, des romans et des scénarios fantastiques et policiers. Son roman *Les maîtres de la lumière* a obtenu le prix La cour de l'imaginaire 2019.

www.claire-garand.fr



Lam – Autrice de « Papy Carotte »

Lam est une artiste bordelaise née en 1987. Après une licence en arts plastiques, elle devient illustratrice en 2012. Son inspiration est guidée par la magie et les mystères de la nature. Ses nombreuses lectures nourrissent aussi son imaginaire et développent son univers qui oscille entre le féerique et l'onirique. Ses techniques favorites sont l'encre et l'aquarelle qui retranscrivent parfaitement la sensibilité des émotions qu'elle souhaite faire ressentir au spectateur. Par ses créations, l'artiste souhaite faire voyager le spectateur en lui faisant oublier ses tracas quotidiens, tout en soulignant la beauté de la nature qui l'entoure.

<https://www.facebook.com/illustration.lam/>

Marie D. – Autrice de « La poursuite »

Artiste peintre, illustratrice, vivant dans la douce ville d'Angers, j'aime aussi bien manier les crayons que les pinceaux... et la plume ! Dyslexique, donc peu amie avec Madame orthographe, il m'a fallu des années pour assumer cette partie de ma créativité. Chaque chose en son temps. Je remercie cent fois la revue des Cent Papiers qui m'a permis de franchir la ligne.

www.latelierdemaried.tumblr.com

Facebook: @ateliermaried

Instagram: @atelier_marie.d

Thierry Fauquembergue – Auteur de « Rencontre cosmique »

Après une période de procrastination de trente ans, la découverte de l'existence de forums d'écriture et des appels à textes a réveillé en moi l'envie de coucher sur le papier les mondes qui évoluent dans mon esprit. Les histoires qui s'y accumulent depuis ces trois décades ne demandent désormais qu'à sortir !

<https://www.facebook.com/thierry.fauquembergue>



Alaïlou – Autrice de « Death »

Pour me présenter un peu, je me nomme Alaïs Lorenzo, Alaïlou de mon nom d'artiste, et je suis actuellement en fin de licence d'arts plastiques à l'université Bordeaux Montaigne. J'ai toujours aimé produire toutes choses de mes mains, notamment à travers le dessin. Il m'arrive également d'écrire des petites histoires, pleines de descriptions et de phrases à rallonge. Ce que je souhaite le plus bien sûr, ça serait de partager ce que je fais avec un maximum de personne, et j'essaie de mettre toutes les chances de mon côté en participant à divers concours ou appel à contribution comme celui-ci. J'ai une page Instagram avec quelques-uns de mes travaux, @alailou_illustration, mais la plupart de mes créations sont mises en ligne sur mon portfolio <https://alaislorenzo.wixsite.com/alailouillustration>

Patrick Ugen – Auteur de « Ne pas brûler en vain »

54 ans, marié à une épouse que je préfère appeler compagne. Professionnellement, j'ai débuté par le guichet d'une poste puis ai changé tout en restant dans les lettres. Par amour de la littérature et de l'enseignement, je suis devenu professeur de français et animateur de clubs d'écriture et de théâtre.

Je n'ai pas d'enfants mais en ai eu 2500 en 25 ans d'enseignement.

J'écris depuis l'âge de 15 ans : nouvelles de tous genres, théâtre, poésie. J'ai eu quelques récompenses à des concours de poésie et de nouvelles, ai été publié une fois (Recueil de poésie Conclusion). Lorsque je n'écris pas, ne travaille pas, je fais du sport (en courant après rien mais en essayant d'avancer) ou des expos.

Francis Leysen – Auteur de « Dragoon »

Passionné de dessin depuis un bon moment, je réalise le plus souvent monstre et créatures et autres personnages tirés de livre/image/film/inspiration, le dark fantasy est ma véritable source d'inspiration et j'essaie d'en apprendre tous les jours un peu plus, si le cœur vous en dit, ajoutez-moi sur Facebook

<https://www.facebook.com/frank.leysen.10/>



Laufeust – Auteur de « Le Knodal »

En 2018, Laufeust a quitté son emploi pour se consacrer à sa passion pour l'écriture. La même année, il a gagné le premier concours organisé par la plate-forme d'écriture Scribay et a bouclé son premier roman. En 2019, il a intégré l'équipe des auteurs de l'application de lecture sur mobiles Rocambole avec une première série : *La quête de l'Arbre sacré*.

<https://www.facebook.com/Laufeust-auteur-106666304148079/>

Samiki – Autrice de « The mother »

Je m'appelle Emeline Blanc, je suis une illustratrice et concept artist de 21 ans. Depuis toujours, je m'amuse à inventer et illustrer de nouveaux univers et des créatures toutes plus étranges les unes que les autres.

<https://www.artstation.com/samiki>

www.samiki.art

Lancelot Sablon – Auteur de « Science sans conscience... »

Auteur transcripteur des Histoires Oubliées de la Contrée Malade, créateur du Faune et de ses Cent Papiers, et touche à tout.

A retrouver chez Nutty Sheep, Rocambole, aux éditions l'Abat-jour (Revue l'Ampoule), ou ici : sablonlancelot.wordpress.com

Léonard Bertos – Auteur de « Troll souriant »

Je suis un jeune auteur de fantasy qui a consacré toute sa vie à l'écriture. J'évolue en tant que scénariste de jeux vidéos et rédacteur de contenu pour vivre de ma passion

www.leonletroglodyte.com





Comité de Lecture :

Aïcha FOFANA

Gautier GUARINO

Lancelot SABLON

Corrections :

Eloïse DUFLOS

Nathalie GIL

Lancelot SABLON

Montage :

Lancelot SABLON

Ligne Éditoriale :

Lancelot SABLON







Logo : BeezkOt

Quatrième de Couverture : L'errance du Faune - BeezkOt



« Loin des chemins glorieux, le Faune suit sa
propre voie »



Le Faune reviendra...

N'oubliez pas de suivre ses traces !